

UNIVERSITÉ DE NANCY - FACULTÉ DES LETTRES

ESQUISSE
D'UNE
PSYCHOLOGIE GÉNÉRALE
DES
IMAGES

THÈSE PRINCIPALE POUR LE DOCTORAT ÈS LETTRES

PRÉSENTÉE A LA

FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE NANCY

PAR

E. REEB

Professeur de Philosophie au Collège de Saint-Dié
Boursier de la Fondation Jules-Ferry (1938)

NANCY

IMPRIMERIE GEORGES THOMAS

Angle des rues de Solignac et Henri-Lepage

1938

ESQUISSE
D'UNE
PSYCHOLOGIE GÉNÉRALE
DES
IMAGES

UNIVERSITÉ DE NANCY - FACULTÉ DES LETTRES

ESQUISSE
D'UNE
PSYCHOLOGIE GÉNÉRALE
DES
IMAGES

THÈSE PRINCIPALE POUR LE DOCTORAT ÈS LETTRES

PRÉSENTÉE A LA

FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE NANCY

PAR

E. REEB

Professeur de Philosophie au Collège de Saint-Dié
Boursier de la Fondation Jules-Ferry (1938)

NANCY

IMPRIMERIE GEORGES THOMAS

Angle des rues de Solignac et Henri-Lepage

1938

UNIVERSITÉ DE NANCY — FACULTÉ DES LETTRES

DOYEN: M. SOURIAU

ASSESEUR: M. BULARD

DOYENS ET PROFESSEURS HONORAIRES:

MM. AUERBACH, LAURENT

PROFESSEURS HONORAIRES:

MM. DIEHL, LICHTENBERGER, REYHER, COLIN

PROFESSEURS:

MM. BRAESCH	Histoire moderne et contemporaine.
BULARD	Archéologie et Histoire de l'Art.
SOURIAU	Philosophie.
GAIN	Histoire de l'Est de la France.
DIMOFF	Langue et Littérature françaises.
BLACHE	Géographie.
BOUCHARD ...	Langue et Littérature françaises classiques.
MAYOUX	Langue et Littératures anglaises.
MINDER	Langue et Littérature allemandes.

CHARGÉS DE COURS:

MM. FRÈRE	Langue et Littérature latines.
CRESSOT	Histoire des parlers lorrains.
LAUNEY	Langue et Littérature grecques.

MAÎTRES DE CONFÉRENCES:

MM. MICHEL	Langue et Littérature allemandes.
MARROU	Histoire ancienne.

SECRÉTAIRE: M. BERTRAND



A M. MICHEL SOURIAU, MON MAÎTRE

Doyen de la Faculté des Lettres de Nancy

*Un hommage qui voudrait être une affectueuse
reconnaissance de dette.*

A MA MÈRE ET A MON PÈRE

Avec toute mon affection.

A MA FEMME ET A MES FILLES

« J'ai également en préparation une théorie de l'esthétique psychologique appliquée à la peinture, et enfin un essai de psychologie synthétique. Sur ce dernier point, donnons une petite indication. Les travaux qui paraissent en psychologie sont surtout des analyses; ces analyses ne permettent pas plus de se faire une idée de la psychologie comme mécanisme, que l'émiettement d'une statue ne permet de s'imaginer la forme de la statue intacte. Ce qu'on cherche à voir, et ce qu'on ne voit guère dans les traités actuels, c'est l'ensemble, la synthèse, c'est-à-dire la manière dont la machine mentale fonctionne; je crois qu'il serait important de chercher à comprendre comment les pièces différentes de la machine exercent leur action réciproque; c'est là ce qu'on peut appeler de la psychologie synthétique. » (Alfred BINET, *Année psychologique*, 1911-17, p. X-XI).



Digitized by the Internet Archive
in 2026

CHAPITRE PREMIER

Perception et imagination

Il est impossible de séparer la Perception de l'Imagination, les sensations des images, car cela ne forme qu'une seule réalité psychique liée à la nature profonde de notre Esprit (1).

I. — SENSATIONS

Les observations que nous allons faire sont générales : elles s'appliquent à toute la vie psychologique. L'esprit est un. S'il est encore dans les manuels aujourd'hui divisé en facultés intellectuelles, il ne l'est plus que pour des raisons pédagogiques d'exposition. Et, après avoir isolé la Perception, la mémoire, l'imagination créatrice, l'abstraction, l'attention pour être clair, pour être vrai, il faut montrer que lorsqu'un problème est posé, toutes ces facultés interviennent dans l'élaboration de la solution (2).

Percevoir, c'est agir, sentir, se souvenir, créer. Se souvenir, c'est trouver, dans la perception présente, une présence du passé. C'est aussi créer. Inventer, c'est d'abord percevoir l'existence d'un problème, puis c'est fouiller dans les archives de la conscience, appelées au secours, pour y

(1) Les méthodes d'introspection expérimentale de BINET et de l'Ecole de Würzburg ont mis en doute l'importance des sensations et des images et mis en évidence celle des opérations intellectuelles et autres sans images. Nous estimons nous que sensations et images, sans revenir pour cela aux théories sensationnalistes, sont l'aboutissement de l'effort intellectuel et que, par conséquent, s'il y a lieu de distinguer du but, l'effort par lequel on y va, la pensée-pensante de la pensée-pensée, il n'y a aucune raison pour séparer de l'esprit dynamique ce qui paraît statique et qui l'est parce que tout le dynamisme de l'esprit nous mène peut-être au statique des formes de la pensée.

(2) Cf. W. JAMES. *Précis de Psychologie*, traduct. E. Baudin et G. Bertier, 2^e édition, Paris, Rivière, 1910.

trouver les traces d'une solution. Enfin, c'est adapter le passé au présent et créer l'avenir en le préfigurant. Il n'y a plus de faits de consciences autonomes (3). Cela est vrai pour tout ce qui intéresse l'imagination. Les relations entre sensations et images sont telles qu'il est impossible de définir la nature des secondes sans faire appel à la définition des premières (4).

*
* *

Qu'est-ce qu'une sensation? On convient d'appeler sensation une donnée immédiate de la conscience. C'est un fait psychologique qui prendra place dans la série chronologique des faits de conscience si, pour quelque raison, le fait physique constitue un événement utile, intéressant (5).

Qu'est-ce qu'un événement (6)? La sensation se transforme-t-elle en fait de conscience. Pouvons-nous à son niveau saisir le passage du physique au psychique et la relation de causalité dans les faits? Non. Ce passage et cette relation, restent faux, inutiles et obscurs (7). Seule l'image peut établir le pont entre matière sensible et matière active. Et il n'est plus possible à vrai dire de distinguer l'image de la sensation perçue.

(3) Cf. H. BERGSON dans *l'Energie Spirituelle: La conscience et la vie*. Paris, Alcan, 11^e édition.

(4) L'atonisme psychologique de Taine et de Bain a déjà exprimé cette identité des Images et des Perceptions dans les Représentations. Une telle identité, qui est pour nous inverse de celle de Taine, ramènerait la sensation, ou à vrai dire l'élément élaboré de la Perception, aux éléments de l'Imagerie. Cette identité n'implique nulle adhésion à l'atomisme et n'exclut ni le dynamisme de W. JAMES et de BERGSON, ni les hypothèses de l'Ecole de Würzburg ou de BINET avec lesquels nous avons de nombreux points communs.

A. BAIN: *les Sens et l'Intelligence*. Trad. Cazelles. Paris Germer Baillière, 1874.

TAINE: *de l'Intelligence*. Paris, Hachette, 1900, 9^e édition.

BINET: *La psychologie du Raisonement*. Paris, Alcan, 1886. — *Etude expérimentale de l'Intelligence*, Paris, Schleicher, 1903. — Qu'est-ce qu'une émotion, qu'est-ce qu'un acte intellectuel. *Année psychologique*, 1911.

(5) Cf. W. JAMES. *Précis de Psych.* oc., p. 15: « Tout ce que nous pouvons dire, c'est que les sensations constituent les premiers événements de la conscience. »

Cf. DUMAS. *Traité de Psychologie*, I, p. 202 et sqq. Paris, Alcan.

(6) Cf. L'article de RUYER: Parallélisme et Spiritualisme grossier dans *Revue Philosophique*, janvier-février 1938.

(7) Cf. BERGSON dans *Matière et Mémoire*, Alcan, Paris, p. 34 et sqq.

Tout être vivant poursuit un but : le maintien de son intégrité, sa conservation et sa reproduction (8).

Aucun phénomène pareil n'existe dans le monde de la matière inerte. Aucun élément chimique oxydable ne fuit l'oxydation ou ne la recherche. La vie l'utilise. La matière inerte va vers la dissolution, c'est-à-dire vers les formes dégradées. La vie construit, accumule, transforme. Causalité et finalité (9).

Parcourons l'échelle des êtres vivants (10). La cellule vivante isolée cherche sa nourriture et fuit le danger. Elle juge : ceci est bon, ceci est mauvais. Ces jugements ne sont évidemment point des pensées, formes supérieures de la sensibilité. Mais tout se passe comme s'il y avait jugement clair ; ici le jugement n'est que l'émotion primitive. En fait au niveau inférieur jugement et activité, douleur ou mouvement se confondent. Non seulement la sensibilité est une forme de jugement, mais encore la motricité implique toujours une adaptation des moyens aux fins poursuivies consciemment ou inconsciemment. La motricité, comme la sensibilité, est une forme de la possibilité et du jugement. La cellule est capable de choix (11), puisqu'elle est capable de lancer dans des directions différentes des pseudopodes. Elle avance, elle fuit, elle contourne un obstacle, s'adapte, se défend. Elle réagit aux données d'une sensibilité, diffuse peut-être, mais existante puisque la cellule existe (12). Vivre, c'est d'abord réagir. L'action est-elle accompagnée de quelques lueurs de conscience ?

Certainement, si nous pouvons étendre cette notion jusqu'aux formes inconscientes, mais finalistes de l'instinct. Lorsque l'amibe fuit, peu importe ici que cette fuite ne soit qu'une donnée de l'expérience, puisque nous obéissons

(8) Cf. BERGSON dans *Matière et Mémoire* (M. et M.), p. 81 : « ainsi se produit la réaction appropriée, l'équilibre avec le milieu, l'adaptation en un mot, qui est la fin générale de la vie. »

(9) LEIBNIZ disait de la matière que c'est un « esprit instantané ». Cité par B. *Energie Spirituelle*, p. 5.

(10) Cf. BERGSON : *Energie Spirituelle*, p. 9 et sqq. et p. 18.

(11) H. BERGSON, *M. et M.*, p. 14.

(12) RIBOT dans *Psychologie des sentiments*, Paris, Alcan, 1896 définit la douleur comme un état que chacun connaît par expérience et qui implique un retour du sujet sur lui-même, p. 25.

nous-mêmes aux instincts de la vie. Ils commandent notre activité et nous n'en saisissons la réalité qu'après avoir agi. Il y a des commandements qui dépassent notre volonté et la volonté humaine n'est qu'un choix entre deux solutions qui viennent on ne sait d'où, mais dont nous savons par expérience qu'elles se manifestent. Au niveau de la cellule, il y a donc sensation, puisqu'il y a réaction. Cette réaction implique un automatisme. Mais celui-ci ne se réduit pas à la causalité du monde extérieur.

En effet, une boule mue touche une autre boule et lui transmet son mouvement: Ce qu'il y avait avant, doit se retrouver après l'événement physique. Au contraire, pour l'amibe, il y avait avant des données physiques, il y a après le contact, mouvement. Les données du monde extérieur peuvent être jugées causes du mouvement qui suit, elles n'expliqueront jamais que ces événements aient été jugés d'après l'échelle des valeurs de la vie amibienne. La sensation est un commencement de liberté ou elle n'est pas (13).

Chez les êtres plus évolués nous trouverons ce même automatisme qui relie aux données une réaction que le donné ne contenait pas.

Le termite obéit aux forces obscures de l'instinct collectif (14), lorsqu'il se groupe, se différencie, s'altère pour lutter.

MAETERLINCK a insisté sur l'effroyable collectivisme de la termitière qui constitue la forme la plus oppressive du déterminisme social (15). Chaque cellule isolée et libre, en apparence, de ce corps qu'est la termitière est peut-être passive, comme le sont les cellules fixes ou libres de notre

(13) Cf. H. BERGSON dans les *Données immédiates de la Conscience*, p. 25. Par ailleurs la plupart des Physiologistes expliquent la sensation par des lois physico-chimiques et par l'instabilité ou des matières chimiques cellulaires ou du milieu.

Cf. DUMAS dans *Traité*, p. 233 et sqq. Voir HERTWIG: *la Cellule*. Trad. française. Carré, 1894, p. 87.

Cf. PRENANT, BOUIN, MAILLARD: *Traité d'Histologie I, Cytologie générale et spéciale*. Paris, Reinvald, 1904, p. 250.

(14) MAETERLINCK: *La vie des termites*, Paris, Fasquelle, 1929. Sur la puissance occulte, p. 134.

(15) MAETERLINCK, *oc.* p. 154.

corps. Il n'en est pas moins vrai que la morale de la termitière à laquelle chacun est soumis est une forme de volonté opposée au déterminisme de la matière. Elle exprime une des conditions de l'existence perpétuée, un des aspects les plus féroces de la lutte parmi les 600.000 formules de vie réalisées sur la terre, que peuplent la douleur, la faim, la peur, le désir, le plaisir. Là encore la sensation se confond avec l'activité instinctive.

La conscience n'y apparaît que sous les formes élémentaires de l'émotion ou des réflexes. Mais, n'a-t-on pas parlé d'intelligence (16)?

Ce qui crée le malaise ressenti lorsque nous attribuons aux formes instinctives et pourtant complexes les caractères de l'intelligence, c'est qu'il y a quelque chose de choquant à expliquer le plus simple par le plus complexe. Cependant il ne faut pas expliquer l'instinct par l'intelligence, mais l'intelligence par l'instinct; il faut montrer comment la complexité du système nerveux et du système musculaire a pu produire la réaction consciente et expliquer l'intervention de l'esprit dans les affaires du corps.

Un être vivant simple, réagit simplement, c'est-à-dire que l'activité qui répond à l'action du dehors est seule possible et fixée d'avance sous forme de réflexes. Les tropismes des cellules sont très proches des phénomènes chimiques. Le déterminisme des instincts chez l'insecte trop inflexible pour donner naissance à des adaptations instantanées, c'est-à-dire à des perceptions.

Pourtant il y a une théorie de l'adaptation, de l'évolution qui implique cette malléabilité. Le termite sacrifie à la déesse antique au cours de l'envol nuptial (17), et se sacrifie est vain depuis qu'il vit caché, retranché dans ses forteresses souterraines, à l'abri de son ennemi, la fourmi. Un instinct nouveau a rendu inutile l'instinct utile autrefois. L'utile ici côtoie la folie. Pourtant on peut admettre que la variété des solutions possibles devient telle

(16) Voir, cependant, sur les phénomènes de réactivité différentielle, Dumas: *Traité*, I, p. 216.

(17) MAETERLINCK, oc.: *L'essaimage*, p. 104.

que la plupart des actes impliqueront un tel choix parmi les solutions instinctives, imprimées dans le corps que chacune de ces actions puisse donner naissance à la conscience de ce choix nécessaire (18). Alors l'adaptation pourra être instantanée et la création illimitée. Or, c'est cela la conscience, c'est l'instant où à une excitation donnée se présentent une foule de solutions, toutes possibles, mais dont la pluralité même constitue une impossibilité. L'émotion jaillit de cette compétition, fruit de l'incertitude et de la dualité. Par exemple: mon chien aime la viande qui est sur la table; mais il craint le châtiment. La faim et la peur occupent sa conscience comme dans son corps coexistent et les mouvements ancestraux vers la proie et la rétention de ces mouvements: attente et détente (19). L'animal sait résister à ses désirs parce qu'il obéit à un autre désir. S'il vole la viande, il n'obéit pas nécessairement à un instinct impérieux, car je le juge coupable (avec circonstances atténuantes, bien sûr). Mais il savait lui-même quel serait son châtiment, lui qui a fuit et ne revient qu'en rempant subir le châtiment qu'il avait prévu. La encore la conscience est liée à la richesse du corps, à la complexité du système nerveux, sans en être l'effet linéaire.

Arrivons à l'homme et cherchons chez cet être complexe les différents degrés de la sensation. Tropismes d'abord, cette attention spontanée à la lumière. au son; instinct, ces forces qui expliquent les malaises de la puberté, ces intuitions profondes de besoins encore vagues, inexpliqués, qui agissent en nous et pour nous sans que nous ayons conscience de la raison de nos actes. Mais liberté, cette possibilité de refuser la réalisation de nos désirs au nom de désirs nouveaux (20).

Nous désirons des fruits qui nous tentent, mais la

(18) BERGSON: *l'Energie Spirituelle*: la Conscience et la vie, p. 14. et M. et M., p. 15.

(19) H. BERGSON, *M. et M.*, p. 79 où BERGSON estime qu'il s'agit non de représentation, mais de « reconnaissance plutôt vécue que pensée. » Nous nous demandons s'il peut y avoir une reconnaissance pensée sans être vécue?

(20) H. BERGSON. *Energie Spirituelle*, p. 51. « Disons, si vous voulez, que le cerveau est l'organe de l'attention à la vie. » Sur le rôle du cerveau voir aussi M. et M., p. 15 et 16.

crainte du châtement, mais la honte morale nous arrêtent dans l'élan du désir; équilibre momentané où des forces se mesurent, où notre esprit les juge et les crée tout à tour. La vie sociale a donné naissance à notre seconde nature, elle a créé des réflexes nouveaux, innombrables et de moins en moins utilitaires, les réflexes primitifs de conservation étant rarement utilisés ou peu dans ce milieu ordonné par l'habitude, par les coutumes et par les professions. Elle résulte d'instincts, mais elle n'est possible que par la réglementation de nos instincts. Cette limitation, nécessaire à l'équilibre des forces qui se pressent en nous, c'est la religion, la morale, les croyances, la science. Le choc des possibilités de notre corps (21) a produit l'étincelle de la conscience sans que la conscience se confonde avec l'une ou l'autre de ces possibilités.

L'acte était conscience; il était jugement, émotion, réaction. Mais la conscience avec ce qu'elle implique d'introspection n'est pas l'acte, elle est l'absence d'acte, parce que possibilité multiple d'actes. Elle résulte de cette multiplicité et de son insuffisance (22). La conscience, c'est la nécessité de choisir ou de créer, d'utiliser un corps malléable et riche.

La sensation est un commencement de liberté, où elle n'est pas (23), car si elle se suffisait à elle-même, si elle était, en effet, suffisante, si elle s'expliquait uniquement par la causalité du monde extérieur, elle ne jouerait aucun rôle vital concevable, elle ne serait qu'un fait matériel, instantané et complet, identique à lui-même, sans autre existence que celle du présent, sans lien avec le passé et son

(21) Cf. BERGSON dans *Energie Spirituelle*: la conscience et la vie, voir comment BERGSON explique l'utilisation des déterminismes physico-chimiques de la matière. Et voir l'article de M. RUYER dans *Revue de Philosophie* (citée), sur l'hypothèse qui était déjà celle de Descartes : l'âme guide sans travailler (p. 112).

(22) Cf. BERGSON, *M. et M.*, p. 15 entre la moelle et le cerveau, il y a seulement différence de complication.

(23) Cf. BERGSON, *M. et M.*, p. 15, entre la moelle et le cerveau, il y a seulement « Moyen d'adaptation aux réalités ambiantes, nos états de conscience n'en sont pas la réplique ni la reproduction, ils n'ont pas à en donner l'image. Nos perceptions ne traduisent que ceux de nos rapports avec le monde extérieur qui intéressent notre existence. »

Cf. W. JAMES. *Précis*, p. 123, sur l'idée générale des hémisphères.

image, sans relation avec l'avenir et son image; le cerveau ne serait qu'une matière chimique que les réactions transformerait chimiquement, passivement; un organe de réception, une sorte de plaque photographique fidèle au monde, une plaque épuisable rapidement et rapidement détruite par les phénomènes physiques.

Voyons ce qu'est la sensation en elle-même, détachée qu'elle serait de la sensibilité qui la juge et de la motricité qui l'utilise et l'apprécie. Apparaîtrait-elle aussi comme effet si l'on acceptait la succession comme signe de la causalité?

Ce ne sont pas les choses que nous regardons. C'est nous que nous voyons dans les choses (24).

La première observation qu'il faut faire, est que la sensation n'est pas une action mécanique du monde sur notre esprit, une impression passive, subie passivement, enregistrée pour on ne sait quelles archives fidèles de la conscience.

Que les données du monde extérieur soient quelque chose, c'est évident; qu'elles soient quelque chose par elles-mêmes, cela est inconcevable en psychologie. Nous croyons à des données objectives et pour ainsi dire neutres, nous pensons fermement à notre non-intervention parce qu'elles sont des renseignements. Or, ces renseignements n'ont de réalité consciente que dans la mesure où nous les cherchons.

Le monde physique n'est pas. Pour lui conférer l'existence il faut que nous allions à sa conquête. Il est comme une terre lointaine dont nous ne soupçonnons l'existence qu'après l'avoir découverte en partie. Regardons les choses les plus simples, les plus proches. Je suis dans ma classe. Je puis faire de cette classe un tableau familier. Cet inventaire, comme celui qui précède les livrets de pièce de théâtre où sont indiqués les détails du décor et l'orientation des

(24) H. BERGSON, *M. et M.*, p. 6: « Les objets qui entourent mon corps réfléchissent l'action possible de mon corps sur eux. »

Cf. RUYSSSEN, *Evol. psych. du jugement*, 142.

meubles, aboutit à une nomenclature chronologique à laquelle nous substituons un lien commun (25). Il y des murs, des bancs, des tables, une chaire, des chaises, un tableau noir, une bibliothèque. Cette énumération est fidèle. Je veux dire que j'ai énuméré les objets au fur et à mesure de leur découverte actuelle qui n'est que la consécration de découvertes successives et différentes que j'ai déjà faites. J'ai oublié cet encrier et tous les encriers, et cette lampe. Je comble la lacune; mais je suis certain que tout cela reste incomplet, et, persiste en moi, la foi absolue que bien des choses manquent dont je n'ai pas conscience actuellement. Mais je sais que tout cela est là près de moi, à ma disposition dans la simultanéité de l'espace. Je crois facilement à l'existence de ce qui n'existe pas. Je sais que ce petit univers m'est fidèle, puisque je l'ai créé pour sa fidélité. Considérons donc l'existence consciente et rien qu'elle.

Je constate qu'elle est moins riche que mon univers et qu'elle n'est à chaque instant qu'une portion de ma classe. Je vois cette table et j'ai bien l'impression de découvrir une inconnue. Tous ces détails que je n'avais point vus: Ces dessins des fibres de bois, ces rugosités, cette tache lumineuse qui se déplace lorsque je me déplace. Cette tache d'encre dont je découvre l'existence globale et maintenant la forme particulière; ces inscriptions gravées dans la masse ligneuse; la poussière qui remplit toutes ces petites vallées, les fibres qui dépassent les traces du couteau qui entailla le bois. Tout cela est nouveau, bien nouveau. Je n'avais jamais vu la table familière. Il doit en être ainsi pour toutes les choses qui m'entourent dont j'avais une vue abstraite, mais non une connaissance détaillée: le mur le plafond, ma chaise. Tout cela est un monde à créer. Mais qu'en faire? un exemple suffit. Ce monde est inutile. Je n'avais besoin que d'en découvrir une partie et de généraliser. C'est pourquoi il nous faut dès maintenant reconnaître que nous ne voyons plus les choses.

(25) Cf. W. JAMES. *Précis*, p. 19. « Toute chose ou qualité sentie est sentie dans l'espace extérieur. »

Nous nous contentons d'un contact léger qui n'est plus qu'une vérification amicale. Ce monde, c'est une vieille connaissance et une amitié que nous négligeons parce que nous sommes sûrs qu'il n'est pas besoin de l'entretenir pour la diversité des échanges fréquents. Elle nous est acquise et nous n'en doutons plus. Ainsi faisons-nous de nos amis. Nous nous dépensons pour faire leur conquête, nous les regardons vivre, nous ne vivons qu'avec eux. Puis un jour à la suite d'un incident nous nous apercevons qu'ils ont trahi la foi jurée, qu'ils vivent pour eux-mêmes d'une vie distincte de la nôtre, qu'ils ont des sentiments que nous ne leur connaissions pas, des particularités qu'ils possèdent sans notre permission. Le pacte est rompu, nous crions à la trahison, alors que nous nous sommes trahis nous-mêmes, que nous n'avons fait que mentir à nous-mêmes en vivant dans l'illusion et dans le définitif de l'abstrait.

Mais n'abandonnons point vos tables qu'elles ne crient à la trahison !

Si la sensation n'était que l'impression du monde sur notre esprit, comment serait possible une telle évasion. Comment ne serions-nous pas absorbés par ce spectacle immense, incessible, intemporel ?

Admettre que nous ne voyons plus les choses en elles-mêmes, mais par l'idée que nous nous en faisons, c'est déjà admettre que la donnée des sens est insuffisante (26).

Ainsi nous découpons dans l'ensemble du monde des

(26) Admettre que nous avons des « idées », des choses ne signifie pas que ces idées soient toujours des réalités stables, composées d'éléments clairs juxtaposés. La nature des images, que nous concevons comme assez complexe pour aller du concept à l'image sensible, nous permet même d'admettre qu'elles participent au dynamisme mental et des attitudes mentales, le terme image est une expression assez souple pour y intégrer les éléments décelés par l'introspection mentale utilisée par BINET et l'Ecole de Würzburg, les éléments non représentés, sans identité dans la durée, indéfinis ou indéfinissables. Mais une telle définition souple des images permet aussi de réintégrer dans le complexe conscient toutes les images possibles, mêmes celles que négligent ou nient les conceptions de la gestaltpsychologie. Bibliographie sur BINET et l'Ecole de Würzburg :

L. BARAT, révisé par MEYERSON in *Traité de Dumas*, I, p. 537.

Gestalthéorie, voir GUILLAUME, in *Journal de Psychologie*, nov. 1925.

GEMELLI, Contrib. à l'étude de la perception, in *Journ. de Psych.*, 1928, p. 97 et sqq.

objets (27). Or, les objets ne sont point des données des sens, un objet est pour nous une réalité extérieure qui ne dépend pas de l'événement accidentel qui trahit son existence actuelle. Il est, même lorsque je ne le vois pas, et lorsque je dis: je vois mon encrier, cela implique autre chose qu'une donnée momentanée et partielle. Cela veut dire que je prends contact un seul instant d'une suite d'instantanés ramassés, condensés dans le présent (28). Cet encrier continuera à être lorsqu'il ne sera plus pour moi un événement. Voir mon encrier, c'est croire à beaucoup plus qu'à ce qui m'est donné: C'est, non seulement ne pas tenir compte de ma sensation présente, mais encore penser que ma sensation présente est inférieure à l'objet qui la dépasse par son existence incessante (29).

Ce n'est pas tout. Non seulement nous attribuons aux objets, à l'encrier dont il est question, une existence qui dépasse la durée de notre coup d'œil, mais encore nous estimons qu'il est aussi plus riche dans l'espace. Nous ne saisissons qu'un aspect de l'encrier, mais nous savons qu'il est plein de bien d'autres sensations que nous pourrions lui demander (30). Si vous le retournez dans tous les sens vous verrez qu'il tiendra ses promesses, vous verrez la foule de choses qu'il est, vous découvrirez tous les reflets qui jouent sur sa panse, les couleurs qui s'irisent où se pose la lumière (31). Bref un objet, ce n'est pas une sensation qui n'est là encore qu'un témoignage partiel d'une multiple splendeur, c'est toutes les sensations passées, présentes et

(27) Cf. W. JAMES. *Précis*, p. 450. Même pour JAMES l'extériorisation des objets déborde l'étendue qualitative de chacune des sensations et résulte de « l'interférence des sensations simultanées et différentes qui viennent du même organe sensoriel. »

(28) BERGSON dans *Energie Spirituelle*, p. 16. Cela est vrai pour la synthèse d'instantanés physiques, mais aussi pour les sommes d'expériences psychiques.

(29) Cf., pour tout ce développement, B. RUSSEL: *Les problèmes de la Philosophie*. Trad. M^{lle} J.-F. Renauld, Paris, Alcan, 1923.

(30) Cf. BERGSON. *M. et M.*, p. 59: « Il est incontestable que le fond de l'intuition réelle et pour ainsi dire instantanée, sur lequel s'épanouit notre perception du monde extérieur est peu de chose en comparaison de tout ce que notre mémoire y ajoute. »

(31) Cf. W. JAMES, *oc.*, p. 16: « Des « idées » sur l'objet se mêlent à l'aperception de sa simple présence sensible: nous le nommons, le classons, le comparons, nous émettons des propositions à son sujet. »

Cf. RIBOT. *Essai sur l'imagination créatrice*, p. 13, Paris, Alcan.

futures (32). Mais c'est aussi tout ce passé et ce futur figé dans le présent; je sais que cachés pour le moment, il y a derrière la surface perçue, une autre surface extérieure et d'autres dessins et d'autres reflets et d'autres surprises. Un objet est une promesse. Il dépend de nous de lui faire tenir ce qu'il a promis et de lui faire rendre ses richesses (33).

Tout à l'heure nous ne percevions plus que des idées abstraites en regardant les choses et voici que maintenant nous sentons plus de réalité que nous n'en percevons (34). Or, cela est une seule et même chose et tout cela prouve que nous dépassons la sensation et les données du monde extérieur présentes, car l'objet est une idée abstraite, un effort de synthèse qui met beaucoup de virtuel en peu d'événements.

Voyons comment nous y sommes parvenus. Si nous vivions dans l'instant, c'est-à-dire, si nous subissions l'univers, jamais nous ne pourrions arriver à cette synthèse. Nous ne serions que la sensation brute, l'événement chimique de nos cellules rétinienne et l'on ne voit pas comment nous ne resterions pas notre vie à subir le même travail et voir le même objet. Comment pourrions-nous quit-

(32) W. JAMES, *oc. p. 413*, note d'ailleurs que la perception n'est pas un état de conscience composé: « De ce que la perception s'explique par une combinaison de processus de sensation et de processus d'idéation, on ne saurait aucunement conclure qu'elle est faite de sensations et d'idées distinctes, dont elle opérerait la « fusion ». Elle saisit son objet par un seul acte de conscience où l'analyse ne saurait découvrir ni les sensations, ni les idées telles qu'elles seraient si chacune d'elles se produiraient seule avec son seul processus. » C'est exact, mais encore faut-il remarquer qu'une telle perception n'est qu'une idée abstraite et que, nous le verrons, rien ne nous oblige à la concevoir comme une réalité figée, non analysable en ses images et parties, fragmentaire, capricieuse, évanescence, riche ou pauvre en images, mais toujours capable de les évoquer dans toute leur variété.

Cf. aussi LUQUET, *Idées générales de psychologie*, p. 172.

PIERON, *Psychologie expérimentale*, p. 84.

(33) Notre définition des images est assez souple pour comprendre et les images sensibles et les images concepts, et de plus ces réalités virtuelles qui ne sont pas des représentations et sur lesquelles l'école de Würzburg a porté un accent par trop exclusif.

(34) N'est-ce pas en ce sens que BERGSON estime que « la matière est un ensemble « d'images ». Et par l'« image, nous entendons, dit-il, une certaine existence qui est plus que ce que l'idéaliste appelle une représentation, mais moins que ce que le réaliste appelle une chose, — une existence située à mi-chemin entre la « chose » et la « représentation », » *M. et M.*, p. II.

ter une sensation pour une autre si elles sont toutes de la même banalité, de la même intensité physique? Or, c'est peut-être le cas où nous changeons le plus de matière à connaissance, et où la mobilité du regard, la variété des sensations compensent le plus la pauvreté intrinsèque du physique.

Comment pourrions-nous chercher notre nourriture si nous n'étions que la sensation et incapables de n'être pas elle? Il y a une chose que n'explique pas la sensation, c'est le jugement de la sensation.

Poursuivons notre inventaire. Rappelons-nous que ce que nous estimons en réalité donné dans un seul royaume, est en réalité pour la conscience donné dans le temps et dans la succession des prises de contact de notre esprit et de l'univers. Jamais la sensation ne nous donne une vue d'ensemble, mais toujours une prise partielle (35), un point de vue unique; jamais elle ne nous fournit non plus la totalité de l'objet (36), mais toujours un aspect particulier instantané de l'objet. Aussi l'objet n'est-il pas une donnée sensible.

Éliminons donc cette notion d'objet, mais supprimons aussi cette croyance qu'il s'agissait ici d'une personnalité indépendante de la nôtre et de notre humeur. Nous croyons qu'un objet est toujours lui, parce que nous croyons le trouver toujours identique à lui-même à travers les instants de notre conscience. Cela aussi est faux. On a dit souvent que nous voyions l'univers avec les yeux de notre conscience. Les poètes ont chanté cette insensibilité de la nature. Ils ont montré qu'elle était étrangère à nos douleurs. Parée de fleurs, lorsque nous avons l'âme en deuil et triste, lorsque nous sommes gais. Pouvons-nous dire qu'il s'agit des mêmes fleurs, lorsque les unes nous choquent par leur présence, par leur joie, par la vivacité de leurs couleurs, leurs parfums, par l'acte de foi qu'elles sont à la vie, par leurs promesses. Elles nous paraissent indé-

(35) Cf. H. BERGSON. *M. et M.*, p. 22 et sqq.

(36) Cf. W. JAMES. *Précis*, p. 448, sur « l'objectivation » ou synthèse de diverses sensations hétérogènes en un seul objet qu'il faudrait ajouter à l'objectivation signalée ici.

centes. Nous sommes tristes. Mais loin de croire que les fleurs sont tristes, puisqu'elles nous paraissent scandaleuses, nous pensons que leur beauté est une insulte à notre douleur. Là encore nous voyons par l'esprit les fleurs de notre mémoire et nous disons que le présent est encore cette joie du passé, alors qu'il n'est que lui et qu'il est lui parce que nous sommes tristes, nous.

Quittons le domaine de la poésie. Au niveau, des choses banales qui peuplent notre vie consciente, il en est exactement de même. Ainsi cet encrier dont je me sers et que je vois, est-ce bien le même encrier qu'hier ? Hier je dessinais au crayon sur cette table. L'encrier me gênait dans les mouvements de la feuille de Canson, il était aussi un danger, une imminence, un possible que je craignais. Je l'ai enlevé. Mais est-ce le même encrier que j'enlevais hier ? Je regarde celui-ci, il est domestique, serviable, utile. Comment ai-je pu ajouter, là encore, foi aux données idéatiques de mes sens, alors que j'agissais différemment comme si j'avais à faire dans un cas à un ami et dans l'autre à un ennemi dangereux.

Je serais presque porté à dire que je croyais inconsciemment à la personnalité des objets, à leur utilité, à leur hostilité. Ils changent puisqu'ils agissaient sur moi différemment. Et je suis rapidement arrivé à cette conclusion très simple et pratique qu'il s'agit là d'objets caméléons, aux couleurs variables, selon les heures du jour, les lumières, les reflets ; alors qu'en réalité, par leur propre nature ils sont gris, ternes, fixes. C'est moi qui change mes jugements, mes gestes, mes intentions.

Les objets eux ne sont jamais que ce qu'ils sont, de la matière nue que nous revêtons de la nuance présente de notre affectivité. Ils sont les miroirs de notre présence.

Éliminons donc cette croyance à une réalité objective, appelée objet, riche, abstraite, vivante, extérieure à nous, car tout cela ne nous est pas donnée immédiatement (37). Essayons de dégager par l'analyse ce qui est donné dans la sensation.

(37) Cf. B. RUSSEL : *Les Problèmes de la Philosophie*, p. 7, sur la distinction entre l'objet physique « neutre ou public » et les données des sens.

L'idée d'objet, même privé de sa notion de synthèse, reste encore une réalité trop organisée pour être la simple sensation, la simple donnée des sens. Éliminons peu à peu ce que l'expérience passée a pu ajouter au fait physiologique présent.

L'encrier qui est sur cette table reflète la lumière de la fenêtre. Il projette sur la table son ombre colorée. Puis-je apprécier ces taches lumineuses et ces ombres sans faire intervenir autre chose que les données des sens; sans l'expérience, comment pourrais-je dire: ceci est un reflet, une apparence et non l'objet; ceci est une ombre sur la table et non un autre objet, sans en appeler à d'autres sens, au toucher? Cette distinction entre le réel et l'apparence visible est due certainement au souvenir d'expériences vieilles ayant pour objet la comparaison entre les données des différents sens. Cet objet que je vois est le même que celui que je touche: cela serait impossible si l'objet n'était que la sensation et si l'on éliminait ce travail de coordination entre les deux sens; travail qui aboutit à la présence toujours simultanée des données qualitativement différentes (38) que rien ne pourrait rapprocher sinon notre activité. J'enlève l'encrier, l'ombre disparaît et se déplace, le reflet change de position, l'encrier, lui, reste. C'était ce qui me permettait de lui attribuer une personnalité, cette identité à travers le changement.

Voici encore une copie blanche sur la table; or, ici, la lumière, venant à flot par la fenêtre, brille sur la table et projette sur elle l'ombre des barreaux. Je sais que l'une des taches blanches est une apparence insaisissable. Le soleil disparaît, l'ombre disparaît, mais la feuille de papier reste blanche, d'une autre blancheur, mais toujours saisissable, visible, utilisable. Elle reste pour moi quelque chose de léger, de plat posé sur la table. C'est là une distinction que ne légitime pas la donnée physiologique pure. Comment pourrions-nous distinguer ces deux taches identiques si nous ne les distinguons pas par une activité différente, inutile dans un cas, toujours possible dans l'autre?

(38) Cf. W. JAMES. *Précis*, p. 448, déjà cité, sur la synthèse de diverses sensations hétérogènes.

Supposons qu'il s'agisse d'une conscience nouvelle; supposons aussi que cela ait un sens. Un enfant voit pour la première fois cette feuille de papier, pour la première fois cette lumière blanche.

A des données identiques ne réagirait-il pas d'une façon identique? Cette action est d'ailleurs problématique, car elle suppose encore que l'action est chose possible, ce qu'il faudra apprendre.

Ainsi pour arriver à l'idée d'objet une foule d'expériences (39) sont nécessaires pour établir entre les différents points sensibles de l'objet une sorte de contrat social, une solidarité toujours vérifiée; enfin est nécessaire une élimination de tout ce qui n'est que momentané et dépend du rapport entre les objets et les sources de lumière. L'ombre des objets doit être une chose extraordinaire pour les enfants et pour les primitifs. Nous ne les voyons plus guère, les ombres parce que nos mains viennent démentir ce que nous apprennent nos yeux; parce que nous les avons jugées illégitimes.

Je regarde maintenant cette table. C'est une foule de données que je prends et que je laisse: couleur générale, brune, veinures qui ne sont pas des objets; taches qui ne sont que des accidents dans la couleur générale; reflets sous lesquels la pensée soupçonne la continuité de la couleur générale; taches blanches qui sont des feuilles que l'on peut, elles, déplacer, ombres des objets qui suivent les objets dans leurs déplacements. Tout cela, sans les mouvements, les gestes de la main, les abstractions de la vue, tout cela ne serait que changement et objets multiples des données des sens de valeur et de qualité différente.

A la multitude des données sensibles de la vue je devrais

(39) W. JAMES, note p. 413. *Précis*.

« La nature est avare de ses dons et ne fera pas la dépense d'un instinct pour nous procurer une connaissance que l'expérience et l'habitude peuvent nous acquérir sans lui. Ainsi ma perception actuelle de mon bureau est tout entière faite d'attributs actuellement sentis, et d'attributs autrefois sentis et maintenant reproduits, et composés avec les autres dans l'unité d'un objet portant un nom. Il faut aux enfants une longue éducation des yeux et des oreilles avant qu'ils puissent percevoir les réalités que perçoivent les adultes. Toute perception est une perception acquise. »

réagir de la même façon. Tout cela devrait être autant d'objets qu'il y a de reflets, de couleurs variées, d'ombres, de lumières. A des données de qualité différentes correspondraient des objets différents.

Mais le mouvement qui est le seul moyen de marquer par la solidarité des points juxtaposés d'une partie de l'espace, est encore une expérience qui ajoute à la donnée immédiate. Jamais l'enfant ne percevra un objet s'il n'a pas déplacé cet objet. Or, suivre l'objet des yeux dans son déplacement pour en constater plus loin l'identité, ce n'est pas une donnée des sens, cela suppose une foule de connaissances et l'intervention de la mémoire et de l'activité.

Je dis que l'objet se déplace, parce que je sais le suivre des yeux, changer à volonté la direction de mon regard : en réalité ce que je traduis par un changement dans l'espace, est, pour la conscience primitive, absolument insaisissable ; et, en admettant qu'il y ait conscience et qu'il y ait connaissance du monde extérieur et d'objets, le regard fixé sur le champ de l'objet serait peu à peu vidé de l'objet et remplacé par la vue du fond. Il ne serait plus question de changement dans l'espace, de déplacement d'objet, mais de changements qualitatifs.

Ce qui était une tache blanche s'est transformée en tache grise selon le fond. L'impression reçue serait passée de blancheur brillante à grisaille terne.

Pour mesurer l'effort de volonté fourni par l'adulte afin de reconnaître le même objet au cours d'un déplacement (40), il suffira de penser à toutes ces variations que nous rejetons, variations multiples de l'objet qui se déplace, change d'éclairement, de reflets, d'ombres, reçoit des rayons lumineux venant de directions variables et des reflets d'objets voisins et changeants qui déteignent sur lui. Il faudra penser que cet objet reste pour nous le même, bien que le fond sur qui se projette l'objet dans son voyage se compose d'objets passagers que nous négligeons

(40) Cf. H. POINCARÉ, *La valeur de la Science*, p. 85. Paris Flammarion, 1914 : « Pourquoi alors suis-je conduit à juger que ces deux sensations qualitativement différentes, représentent une même image qui s'est déplacée ? C'est parce que je puis suivre l'objet de l'œil..., etc. ».

et dont la diversité ferait contraste avec l'objet unique si nous les remarquions. Or, ce fond est vraisemblablement parvenu à notre rétine. Nous le négligeons parce que nous fixons attentivement notre objet et que nous l'isolons.

Mais puisque nous parlons de notre rétine, il nous faudra remarquer aussi que c'est une simplification du problème de penser qu'il n'y a qu'une rétine. Nous avons des objets deux images rétinienne et non une. Il est certain, là encore, que la disparition de cette dualité dans la sensation unique est le résultat de l'expérience et de l'activité.

En effet, lorsque mon attention se détache de l'objet, de mon encrier, il m'apparaît aussi nettement que cela est possible en pareil cas, que les deux images confondues se séparent. Mon encrier se dédouble, mes doigts se multiplient confusément; et en fermant alternativement les deux yeux, je reconnais les deux sensations différentes qui se fondaient dans la perception unique. Mettez votre doigt près de l'œil gauche, que l'œil droit puisse encore le voir, regardez à l'infini; notez ce que peut être vague une main dans le filigrane de laquelle le fond vient s'insinuer; une main sans frontières bien précises, si vous ne cherchez pas à les préciser et si vous maintenez volontairement votre regard à l'infini pendant que votre attention se porte sur le fond. Fermez l'œil gauche; et voyez comme maintenant les deux yeux ouverts varient plus ou moins heureusement, ces deux mains différentes. Nous devrions donc pour retrouver la donnée sensible, ignorer la simplicité de l'objet et ne plus voir le monde que comme s'il était donné en deçà du *punctum proximum*, c'est-à-dire, confus, multiple et enchevêtré.

Nous devrions ignorer aussi les mouvements volontaires des yeux, ceux de la convergence et ceux de l'accommodation. Il faut vouloir regarder l'objet pour le voir clairement, pour cela il faut savoir qu'il y en a. Et comment pourrions-nous savoir qu'il y a des objets plus ou moins éloignés si nous n'avions du monde qui nous entoure que la vision fantasmagorique dont nous parlions tout à l'heure? Et comment pourrions-nous accommoder pour une

profondeur dont nous ignorons la valeur, puisque cette valeur ne peut être que pour celui qui l'a vécue, qui l'a parcourue.

Si nous éliminons la simplicité de l'objet pour retrouver les deux images non identiques qui nous sont données par nos deux yeux, nous perdrons aussi la sensation du relief des objets, sensation résultant de la superposition des images prises, l'une un peu à droite, l'autre un peu à gauche, qui superposées donnent l'illusion du relief, analogue à celle que nous donne le stéréoscope.

Éliminons donc cette impression de relief, qui suppose une coordination très compliquée des mouvements de nos yeux et de la forme de notre globe oculaire, de la convergence et de l'accommodation (Si nous subissions le monde extérieur, nous aurions deux images rétinienne différentes) (41).

Examinons maintenant la notion d'orientation qui nous semble faire partie intégrante de l'univers visuel. Il y a un haut, un bas, un monde à droite, un monde à gauche. Or, cette notion d'orientation est, elle aussi, le produit de notre activité. Elle résulte d'un tri dont tiennent compte nos actions. Mais elle n'est pas une donnée immédiate. Voyons ce qui nous est donné immédiatement au niveau de la rétine.

Ce qui se peint sur la rétine ce ne sont pas deux tableaux à peu près identiques dont nous venons de décrire le rôle, et dont la superposition produit l'illusion du relief et n'existe que grâce à notre volonté et notre connaissance du monde extérieur. Ce qui se peint sur les deux rétines ce sont des demi-tableaux correspondant aux deux moitiés de chaque rétine.

Chacun de ces demi-tableaux envoie au cerveau des impressions sensibles distinctes (42) pour des raisons tirées

(41) Cf. H. POINCARÉ: *La valeur de la Science*, p. 90 et sqq.

Cf. H. POINCARÉ: *La Science et l'Hypothèse*, p. 68 et sqq.

Cf. BOURDON: *La perception visuelle de l'espace* 242 et 276.

BOURDON, in *Traité*, Dumas II, 3, 43.

MACH: *La connaissance et l'erreur*, cf. XX.

RIBOT: *Evolution des idées générales* 167, 179.

(42) Sur la parallaxe binoculaire, cf. Renée DÉJEAN: *La perception visuelle*, I. 64 et BOURBON, *oc.*, 278 et sqq.

de notre activité et du rôle du cerveau (43). Les objets situés devant mes yeux sont peints deux fois sur mes deux rétines.

L'encrier qui est devant mon œil droit se peint sur ma rétine de droite, vu de face; sur ma rétine de gauche, vu de gauche. Ces deux images sont assez différentes, d'autant plus différentes que l'encrier sera plus à droite ou plus à gauche. Plus il sera décentré, plus mes deux impressions seront difficiles à superposer. C'est pourquoi lorsque je

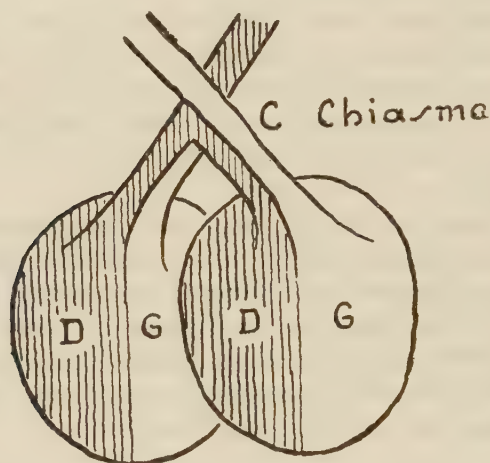


FIG. 1

scrute attentivement un objet, je le place devant mes yeux, je le regarde pour ainsi dire de face.

Néanmoins si l'encrier est sur ma droite, son image sera imprimée sur la partie gauche de ma rétine droite et sur la partie gauche de ma rétine gauche, les impressions reçues par ces demi-surfaces s'associent et la moitié gauche de l'œil droit et la moitié gauche de la rétine gauche envoient leurs impressions à peu près identiques à la partie droite du cerveau. Il en est de même pour la partie droite de ma rétine de droite dont les impressions s'associent à

(43) Cf. W. JAMES, *Précis*, p. 140 et fig. 45.

celles venant de la partie droite de ma rétine gauche pour innerver la partie gauche du cerveau. Il y a donc un point de croisement, appelé le chiasma du nerf optique où se fait le tri de ces impressions qui viennent de droite et de gauche de la rétine et de la gauche et de la droite du monde extérieur. Comment ne voyons-nous plus cela ? Nous pensons souvent lorsque nous réalisons cette inversion des images qu'il y a derrière nos rétines d'autres yeux qui percevraient directement le monde, sans nous demander si ce n'est pas là une figuration assez grossière de la sensibilité qui reporte plus loin le même problème.

Et cependant nous avons bien l'impression de voir les objets à droite et hors de notre rétine lorsqu'ils sont à gauche et sur notre rétine. Pourquoi cela ? Mais parce que nous oublions toujours et nous en verrons plus loin la raison, qu'il est absurde de se représenter la sensibilité comme suffisante par elle-même, comme constituant un tout qu'il suffirait de contempler avec je ne sais quels yeux de l'esprit.

Cela revient à dire qu'au niveau du cerveau nous ne serions pas mécontents d'y déceler deux photographies visuelles reproduisant les images rétinienne et cette fois des images positives et debout. Or, une telle représentation, dès que l'on examine la nature physiologique des nerfs en général, et du nerf optique en particulier, avec la multitude des cellules des nerfs, la forêt que constituent leurs dendrites et leurs axones, les multitudes d'associations que les nerfs supposent, une telle représentation au niveau des cellules nerveuses cérébrales, est non seulement incompatible avec la nature de la matière neuveuse, mais encore un non sens (44).

Nous le verrons plus loin, le rôle des nerfs optiques est de transmettre au cerveau des vibrations qui ne sont plus de l'ordre physique, mais des chocs nerveux qui n'ont aucun rapport unilatéral avec leur cause extérieure. Aux impressions qualitatives transmises par la droite de l'œil droit et la droite de l'œil gauche, à la partie gauche du cerveau

(44) DUMAS. *Traité Physiologie générale*, p. 97.

correspond un trajet moteur qui relie cette partie gauche du cerveau aux muscles de la partie droite du corps. Ainsi à un danger venant de ma droite correspondront des mouvements de défense qui tiendront compte des renseignements fournis par mes deux yeux, mais par les deux parties gauches de mes rétines. Ainsi lorsque je regarde mon encrier, le voir signifie que vers la droite je suis prêt à tendre ma main. Comme mon attention se porte sur lui, l'autre demi-monde devient vague et disparaît, puisqu'il n'est plus relié à mon activité, et qu'aucune activité ne s'exerce sur lui (45).

Ce que nous venons de dire pour la droite et pour la gauche est également vrai pour le haut et pour le bas. Si nous percevions nos images rétinienne, nous percevrions le monde à l'envers. Il se produit donc, de la donnée immédiate à la perception du monde, une inversion dont le processus nous échappe dans la nature physiologique, mais dont la nécessité est absolue dès qu'on exprime la raison d'être.

Ainsi une fois de plus nous sommes amenés à l'affirmation suivante: percevoir ce n'est pas subir les données des sens (46). Cette conclusion est encore plus évidente dans le

(45) Sur l'activité prospective de l'esprit, cf. Renée DÉJEAN, *La perception visuelle*, p. 109.

(46) Cf. DUMAS. *Traité*, p. 198 et 199.

« La substance grise et blanche du cerveau, disait MEYNERT, ne peut être comparée qu'à un groupe social d'êtres vivants animés... La forme et l'ordre suivant lequel cette colonie sociale de cellules se range dans l'écorce cérébrale est une disposition tactique pour triompher de la nature extérieure ou s'en emparer. Le corps est une sorte d'armure, propriété exclusive et incontestable de la colonie... Au dehors de l'épiderme s'étend jusqu'aux étoiles, le domaine illimité de ce qu'on nomme le monde extérieur, le domaine de l'image du monde dont cette colonie se rend maîtresse pour la contemplation et pour l'action. »

Autre image allégorique :

« Une certaine part d'une telle domination », écrit SHERRINGTON, « est son héritage ancestral ; sur elle est basé son droit inné de réussir dans la compétition pour l'existence. Mais les facteurs et les éléments de cette compétition changent dans le détail à mesure que l'histoire de la terre progresse. La création a besoin de se réajuster partiellement pour maintenir sa place propre dans la lutte. C'est seulement par une modification continue de ses pouvoirs ancestraux pour s'accommoder au présent qu'elle peut accomplir ce qui est sa destinée..., à savoir l'extension de sa domination sur ce qui l'entoure. Pour cette conquête, son cerveau est sa meilleure épée... ».

MEYNERT. Sur les actions combinées des parties du cerveau. *Communication au X^e Congrès International de Médecine*, Berlin.

SHERRINGTON (C.-S.). 1^o The integrative action of the nervous system,

cas des animaux qui n'ont pas la vision binoculaire (47): le cheval, la poule, etc.; pour eux le problème est moins compliqué, mais notre conclusion n'en est que plus évidente. Le cheval lorsqu'il marche passe entre deux tableaux du monde, parallèles et absolument différents. Ils reçoivent toutes les impressions de gauche, toutes les impressions de droite. Si le cerveau était là encore un simple organe de réception et non de transmission, de coordination, de

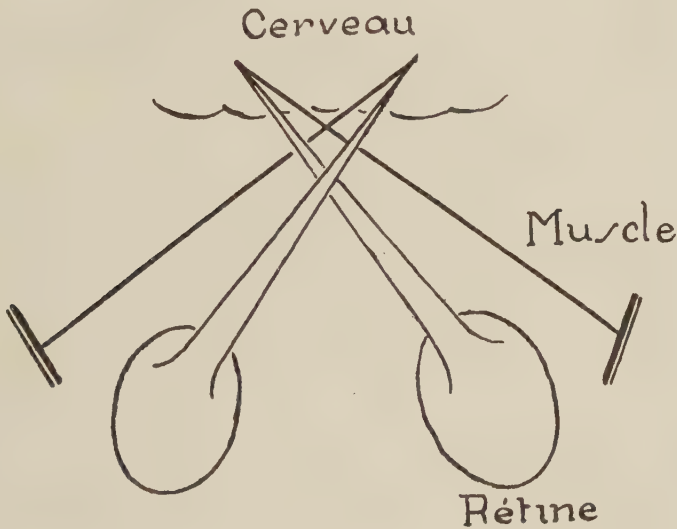


FIG. 2

liaison, le cheval verrait tout, tout à la fois. A vrai dire il ne verrait rien, car on peut supposer qu'une superposition d'images si différentes serait si confuse qu'elles ne seraient nullement analysables. A la vérité, pour le cheval, tantôt il voit de l'œil gauche et est alors comme privé de son œil droit, tantôt il voit de l'œil droit et néglige les données de l'œil gauche.

Constable, London, 1906. — 2° Reflex inhibition as a factor in the coordination of movements and postures, Quaterly. *Journal of exp. Physiology*, vol. VI, n°3, p. 521, 1913.

(47) Sur les mouvements de convergence binoculaire dus aux muscles externes cf. BOURDON, *Perception visuelle de l'espace*, p. 242.

Cela signifie encore que son activité intervient tantôt dans le monde de droite, tantôt dans celui de gauche. Ainsi à une tache lumineuse violente surgissant à sa droite correspondra une innervation de la gauche du cerveau, se prolongeant de là aux muscles. A un danger venant à droite, il opposera un mouvement vers la gauche qui lui permettra de fuir le danger imminent.

Pour lui aussi les données n'ont de sens que si elles sont reliées à son activité possible et à son attention à la vie.

Mais puisque nous en sommes à la relativité des données rétinienne, allons jusqu'au bout de notre analyse et constatons que la notion d'immobilité des objets n'est elle aussi qu'une croyance commode.

Car nous admettons, nous adultes, que nos yeux se promènent sur les objets. En réalité, les images peintes sur notre rétine, si images il y a, sont en continuel mouvement.

Les objets vont de droite à gauche, et de gauche à droite, mais les images rétinienne défilent, elles dans le sens contraire. Nous ignorons que nos yeux se déplacent, nous ne devrions tenir compte que de la danse continuelle des choses en nous. Cependant si les données sensibles sont mouvantes, les objets nous semblent fixes. Là encore il ne saurait être question de données immédiates, mais seulement d'élaboration, de construction, de foi et de convention.

Résumons-nous : nous n'avons examiné que les données visuelles, qui sont les plus importantes, aux témoignages desquelles nous avons le plus souvent recours.

Cependant nous sommes amenés à cette conclusion que les données auxquelles nous nous fixons le plus, sont des données qui ne nous fournissent directement aucun renseignement sur l'univers spatial. L'objet, le relief, l'immobilité du monde extérieur, son orientation, sa profondeur, son existence même, rien de tout cela n'est donné directement par les sens (48). Que peut bien être un monde ma-

(48) Cf. au contraire, W. JAMES, qui attribue aux impressions sensibles de la voluminosité qui constitue un élément de la sensation primitive d'espace, de l'étendue concrète et primitive. *Précis de Psychologie*, p. 448.

Mais nous pensons que c'est attribuer à l'enfant des connaissances de l'adulte ; la richesse du vocabulaire employé en fait foi : « Nous disons fort

tériel sans objectivité, sans relief, sans immobilité, sans espace?

Rien. Aussi la sensation n'est-elle que le point de départ d'une activité de l'esprit, appelée pour cela la donnée immédiate, sur laquelle se construira l'univers, tel que nous le percevons (49).

Pouvons-nous retrouver de telles données? Ce serait concevoir l'inconcevable et saisir l'insaisissable. Pour retrouver de telles données il faudrait les saisir et pour cela les organiser. Or, la sensation est justement ce qui est inorganisé; c'est l'inconscient.

Il faudrait pouvoir se représenter un cerveau où parviendraient toutes les données sensibles de toutes les modalités les plus diverses et de toutes les valeurs. Tout cela simultanément.

Mais si nous ne pouvons pas éprouver de telles données immédiates (50), nous pouvons nous faire indirectement une idée de ce que doit être le monde des sensations au niveau de la conscience primitive, celle du jeune enfant sans expérience qui est en présence d'un monde qu'il ignore totalement bien qu'il en reçoive de multiples messages.

Nous pouvons retrouver de tels cas par retrospective. Je puis me plonger dans le monde des idées, porter toute mon attention sur le problème qui m'occupe, chercher les mots, associer les idées, percevoir mes transitions, bref porter toute mon attention vers le monde abstrait, me

bien des grondements du tonnerre qu'ils ont un autre volume de sonorité que le grincement d'un crayon sur une ardoise. Quand on entre dans un bain chaud, l'on éprouve une sensation autrement « épaisse » que quand une épingle vous égratigne. Une légère douleur névralgique au visage, fine comme une toile d'araignée, paraît moins profonde que la douleur pesante d'un furoncle ou la souffrance massive d'une colique ou d'un lumbago. Une étoile solitaire a moins d'ampleur qu'un ciel de midi, etc. ». *Précis*, pages 443 et 444.

(49) Cf. LUQUET, *Idées générales de psychologie*, p. 172. « Il semble que notre perception soit d'abord un tout complexe et confus dans lequel nous distinguons ensuite des éléments ».

(50) Cf. W. JAMES, *Précis*, p. 15. « Les sensations constituent les premiers événements de la conscience. Elles y sont le retentissement immédiat de la pénétration des courants nerveux dans le cerveau et précèdent l'éveil des souvenirs et des associations. L'on comprend dès lors que ces sensations immédiates ne puissent se réaliser que dans les tout premiers jours de la vie. Elles sont tout à fait impossibles dans une conscience adulte gorgée de souvenirs et d'associations acquises ».

recueillir, méditer ou rêver. Pendant ce temps de réflexion que nous supposerons profonde et absolue, qu'est devenu le monde extérieur ? Il a cessé d'exister pour ma conscience ; plus de table, plus d'encrier, plus de feuilles de papier, plus de porte-plume, plus de mots écrits qui suivent difficilement le système de la pensée, plus de corps, plus d'yeux, plus d'oreilles. Le monde n'est plus pour moi (51). Vous pouvez parler, vous pouvez marcher, vous pouvez m'appeler ; pour vous je serai comme l'ont dit « dans la lune », et à vrai dire je ne suis plus sur terre, mais dans un monde que je construis moi-même au gré de ma fantaisie, de ma paresse ou de ma réflexion.

Et cependant que j'étais absorbé, mes yeux ont-ils cessé de voir ce que je ne regardais plus, mes oreilles d'entendre ce que je n'écoutais pas, mon corps de peser, de toucher à cette terre pendant que mon esprit s'évadait ? Non.

Nous pouvons à la rigueur fermer les yeux pour réfléchir, fuir la tentation des formes et des couleurs, mais sommes-nous maîtres des sons, du bruit, cet ennemi du travail ?

Pendant que nous réfléchissions les données du monde extérieur continuaient leur siège, mais en vain, leur simultanéité ne produisait rien. Sur ma rétine devait se graver comme auparavant l'image des objets familiers qui m'entourent. Mon tympan vibrait de toutes les vibrations qui lui parvenaient (Il faudrait de plus ne pas oublier que la distinction des modalités sensibles n'a aucune raison d'être faite dans ce chaos (52). Nous sommes tout à la fois vibrations lumineuses, auditives, sensations tactiles, douloureuses. Il y a autant de différences entre deux données visuelles, l'une passable et agréable, l'autre violente et dou-

(51) On a prétendu que la représentation d'une couleur est inséparable de l'intuition d'une étendue colorée (RABIER, *Psychologie*, p. 129). C'est vrai, mais il n'y a pas de surfaces colorées immédiates, car la notion de surface implique une concentration de l'esprit incompatible avec la dissolution initiale de l'attention.

(52) A rapprocher de ce que dit PIERON, *Psychologie expérimentale*, p. 84, sur l'individualisation des sensations.

PIAGET, *Le jugement et le raisonnement chez l'enfant* (300-307) sur la fusion immédiate d'éléments hétérogènes, et in *Gestaltpsychologie*, d'après GUILLAUME, in *Journal de psychologie*, nov. 1925.

loureuse, qu'entre un son et une lumière, toutes deux agréables ou toutes deux désagréables). Mais parce que je recevais tout, je n'éprouvais rien; de ce chaos visuel et auditif, rien n'émergeait. J'étais aveugle et sourd parce que je ne voulais ni voir ni entendre. Je puis donc saisir là, indirectement, cet insaisissable que l'on appelle la donnée immédiate, le fait physiologique isolé sans liaison aucune avec mon activité, sans intérêt, chaotique, confus, simultané, le rêve non réalisé, le rêve non rêvé.

Et puisque nous parlons du rêve, nous pouvons en passant remarquer que le sommeil n'est que cela; la certitude que pendant une certaine durée du temps astronomique, rien ne légitimera notre intervention. Ni les bruits familiers d'une maison qui dort, ni les sensations banales d'un corps qui vit, respire, digère et se contente d'une vie négative où tout est prévu, ou semble prévu. Dormir, c'est momentanément renoncer au monde parce que ce monde est sans imprévu, sans heurt, domestique, chaud et noir (53).

Ainsi pour caractériser ce monde des données immédiates nous ne saurions trouver que des caractères négatifs: il est confus, diffus, incohérent, incompréhensible, insaisissable et pour tout dire insensible (54).

II. — LE TEMPS ET L'ESPACE

Reconstruire le monde domestique dans lequel nous vivons à partir du rêve primitif sans jamais faire appel à nos connaissances acquises après coup, sera la meilleure démonstration que nous puissions donner à cette proposition que le monde n'est pas enregistré, mais construit par notre activité volontaire. Cette partie positive nous permettra de préciser la nature de nos sensations dans ce qu'elles ont de subjectif, car les sensations sont subjectives (55). Or, il est d'usage de distinguer les sensations et

(53) Cf. H. BERGSON dans le « Rêve », in *Energie Spirituelle*. Paris, Alcan.

(54) Cf. W. JAMES, *Précis*, p. 20: « L'objet apporté à la conscience d'un bébé par les nombreux courants afférents est un chaos énorme, éblouissant, bourdonnant: ce chaos est l'univers du bébé ».

(55) Voir au contraire l'opinion des Nativistes. Cf. W. JAMES, *Précis*, p. 20: « Extériorité, objectivité, unité, substantialité, causalité, il (l'enfant) a tout

les images par l'opposition de l'objectivité et de la subjectivité. Il y a donc intérêt à légitimer ou à réfuter cette discrimination.

Percevoir, c'est agir (56). Reconstruisons ce monde que nous avons désorganisé par l'analyse et disséqué, non point pour y isoler des éléments simples, mais pour aboutir à un rêve confus, constitué par des données simultanées de toutes les modalités sensibles (57).

Ce qui caractérise le rêve primitif, c'est la simultanéité. Ce qui caractérise la perception, c'est aussi la simultanéité dans l'espace, mais la succession dans le temps (58).

Pour comprendre la perception dans son œuvre constructive, il faut bien préciser que nous traduisons par le temps, par l'espace et par l'abstraction ce qui est un milieu commun où nous puisons tous aux hasards de la vie. Nous ne trouvons dans l'univers objectif que simultanéité, différence et subjectivité. Avant de prendre connaissance du monde extérieur, nous prenons connaissances de nous-mêmes et aboutissons à la succession temporelle et pour ainsi dire interne. Il va falloir sortir de cette subjectivité et aller à l'objet, aboutir à la naissance d'un monde extraordinaire en n'utilisant pour son élaboration que des données intérieures, si l'on peut dire (59), affirmer qu'il est l'objet, la cause initiale, alors qu'il nous est étranger et que nous ne le connaissons que par des éléments personnels,

cela dans le plein sens où l'auront les objets et systèmes d'objets ultérieurs. Et c'est ici que notre jeune « connaissance » rencontre et salue son univers : le miracle de la connaissance éclate, comme le dit VOLTAIRE, tout aussi bien dans la plus humble sensation d'un enfant que dans la plus haute théorie éclore sous le crâne d'un Newton ».

(56) H. BERGSON, *M. et M.*, pp. 94 et 25.

(57) W. JAMES, *Précis*, p. 449, a signalé de plus que toute sensation prend une valeur particulière selon le groupe où elle entre comme élément ou comme dominante : « Les sensations ainsi groupées en un seul objet sont loin de garder une même valeur dans leur groupement. L'une d'elles passe pour être l'objet lui-même, les autres n'étant que ses propriétés, modes ou apparences plus ou moins accidentels ». Même sans accepter la théorie nativiste de JAMES, nous pouvons admettre cette relativité des données sensibles.

(58) SPENCER, *Princ. de Psych.*, II, 205 : « Au fond, l'espace et la coexistence sont deux aspects de la même connaissance... On ne peut penser la coexistence sans penser au moins deux points dans l'espace ».

(59) « Ce que Ruskin, dit W. JAMES, appelle l'innocence de l'œil », W. JAMES, *Précis*, p. 456.

que tout ce que nous savons de lui passe par notre esprit ; croire à son existence indépendante alors que nous ne le connaissons que par les témoignages de nos sens ; affirmer qu'il est un lien commun, intemporel, alors que nous ne le saisissons que par fragments et par des actes d'attention successifs ; croire qu'il est lui, alors qu'il n'est que nous, et lui attribuer l'être quand il n'est que par nous (60).

Nous saisissons d'abord notre plaisir et notre douleur, puis nous cherchons à garder notre plaisir et refusons cette douleur. La certitude de ces faits émotifs, la possibilité de provoquer ou leur apparition ou leur disparition, la maîtrise de notre avenir émotif nous mène à la création d'un univers stable, indépendant de notre mobilité consciente, d'un milieu fixe, hors du changement de la conscience. Nous disons alors que nous possédons le monde et nous avons en réalité fait sa conquête.

Voyons la première étape. Il serait impossible de sortir du rêve sans mémoire, sans succession et sans espace qui est celui du nouveau-né, si nous n'admettions aucun élément subjectif ; aucune possibilité de tirer de la simultanéité la succession, du chaos, l'ordre, si, *a priori*, n'existait une force d'organisation et de choix.

La conscience ne sortirait jamais du rêve primitif si elle n'existait pas dans une forme quelconque, si rien ne nous poussait vers elle.

Or, cette force est la vie. Elle est constituée par le faisceau des tendances instinctives qui sont données avec elle (61). C'est pour bien indiquer qu'il s'agit-là d'une sorte

(60) Cela paraît indirectement démontré par l'« existence d'une conscience protoplasmique qui ne dissocie en rien le moi et les choses ». PIAGET, *La représentation du monde chez l'enfant*, p. 235 et 244.

Cf. D^r WALLON (*Psychol. pathologique*, 64). « Au lieu d'aller du moi aux choses par l'intermédiaire des sensations qui seraient d'abord connues comme subjectives, la perception commence par être diffuse dans les choses, par être ces choses elles-mêmes, dont ne se distingue pas encore la conscience et le moi ». Etat de confusion qui existe non seulement pour l'enfant, mais aussi pour les primitifs et les anormaux. Cf. LEVY-BRÜHL, *Fonctions mentales dans les sociétés inférieures*, 55.

BLONDEL, *La conscience morbide*, 228.

D^r WALLON, *La mentalité primitive et celle de l'enfant*, in *Revue Philos.*, juillet 1920, p. 105.

(61) Cf. RIBOT, *Psychol. des Sentiments*, Paris, Alcan, 1896. « La tendance se traduit objectivement par des commencements d'arrêts ou des commence-

de pré-conscience, et montrer qu'entre le rêve primitif et elle, il n'y a peut-être qu'une différence de qualité et non une hétérogénéité absolue, que l'on garde pour la désigner le mot de sub-conscient. Il ne saurait signifier autre chose que ceci: la vie est par elle-même capable de produire la conscience, car la vie intellectuelle est une forme dérivée de la vie; comme une sorte de dérivation supérieure, mais non un mystère autre que celui de la vie elle-même (62).

Les origines de la vie sont un problème: sa définition, une impossibilité; mais les origines de la conscience constituent un autre problème ou une succession de faits reposant sur le postulat de la vie. Nous n'avons à examiner que le second (63), et pour cela il nous faut admettre les données immédiates liées à la vie. Elles sont des faits inexplicables très probablement, mais des faits suffisants pour expliquer l'apparition de la conscience intellectuelle. Ici la clarté a sa source dans l'obscurité, comme du chaos naissait le cosmos.

Tout être vivant est doué de deux instincts profonds qui sont la vie elle-même: la conservation et la reproduction. L'instinct de conservation nous suffira pour expliquer le passage de l'inorganisé à l'ordre. Le nouveau-né comme tout être vivant, souffre et jouit. Le plaisir et la douleur sont déjà cet ordre constant qui s'oppose au changement et le point d'appui qui nous permettra de soulever le monde constant.

Comme toute plante, toute vie animale, l'enfant à besoin

ments d'actions, subjectivement par des sensations organiques, des inclinations, des désirs, la joie ou la tristesse » (p. 2). « Elle est innée » (p. 193).

Au contraire, cf. BURLOUD, *La pensée conceptuelle*, oc.: il y a des tendances intellectuelles pures qui se manifestent par les attitudes de la conscience de l'Ecole de Binet et de Wurzbourg. *Spiritualité pure*, p. 43 et 59.

(62) H. BERGSON, *Energie Spir.*, p. 20.

Pour nous la vie intellectuelle n'est qu'une utilisation d'un système, illimité pratiquement, d'automatismes vitaux, puissance d'adaptation d'un système nerveux détourné de sa fin biologique par la vie sociale qui la rend, en partie, inutile et utilise pour la spéculation pure ce qui était pragmatique.

(63) De même que le physicien n'attend pas la démonstration logique de l'existence matérielle pour assiéger la matière, de même le psychologue n'attend point de la solution du problème de la vie l'autorisation d'étudier l'âme. Il prend la vie pour un fait, et sur ce postulat construit. Cf. BERGSON, *Energie Spirituelle*, p. 41.

de chaleur, de lumière, de nourriture (64). L'intérêt vital qu'il porte à la lumière, à la chaleur, et à tout ce qui favorise son existence, le porte à jouir ou à souffrir de certains groupes de sensations. Il est de la nature des tropismes. Il cherchera la lumière inconsciemment comme le ferait une plante, il maintiendra tout contact chaud, sans pour cela connaître autre chose que sa joie intérieure, sans rapporter au monde extérieur la cause de sa joie. Il est lui-même. Il est sa joie. Supposons que la lumière disparaisse. Il l'ignore, mais il perd par cela la joie dont il était plein. Il souffre, il pleure, il s'agite. Il ne sait rien, ni de ses mouvements, ni de la cause extérieure, mais il agit comme s'il savait parfaitement que la chaleur lui est nécessaire. Il y a en lui quelque chose qui juge, pour lui qui n'est pas encore.

Ce sont les tendances et leurs manifestations primitives qui sont les émotions.

Ainsi donc, il jouit ou il souffre selon que les conditions nécessaires à la vie sont présentes ou non. Etre vivant, il recherche le plaisir et fuit la souffrance. Etre vivant, c'est être capable de cela, si chétif, si malingre qu'il soit, il éprouve les émotions primitives qui sont les premiers jugements et qui n'auraient aucune raison d'être si ces appréciations restaient platoniques, si elles n'étaient pas liées à l'activité motrice.

Or, l'émotion est liée à des phénomènes corporels et automatiquement se traduit par des faits physiologiques qui lui donnent son caractère. La douleur est d'abord une douleur physiologique et doit être accompagnée de mouvements. L'enfant ayant perdu sa joie se débattrait. Et le hasard peut faire bien des choses; il peut lui faire retrouver et la lumière et son effet affectif. Il recherchera alors à maintenir son plaisir, car le plaisir c'est encore cela; c'est trouver en lui-même sa seule raison d'être, de son évidence et de son maintien. L'enfant se calme. Disons-nous qu'il perçoit une lumière?

(64) Cf. BEAUNIS, *Rev. Philos.*, janvier 1921.

Disons plutôt qu'il est comme le dormeur découvert qui se déplace dans son lit jusqu'à ce qu'il ait retrouvé la chaleur et la quiétude. Il n'en a pas conscience, mais il a tout de même agi.

Il est donc passé de la simultanéité à la succession temporelle. Le temps est le premier élément de la perception spatiale (65). Le premier élément de distinction. Il ne s'agit pas de succession de sensations nettes; mais de joies et de douleurs qui sont nettes par leur nature même, et uniquement intérieures. Il n'y a encore aucune autre relation nette entre sa joie et la cause de sa joie.

Puis il refuse tout mouvement, car sa joie disparaît et tout devient insensible comme un bonheur de longue durée. Il ne s'apercevra de cette béatitude que lorsqu'il la perdra. Alors, à nouveau, il s'agitiera jusqu'à ce qu'il retrouve la joie première; identique toujours, quelle que soit la cause inconnue qui en légitime l'apparition.

Il s'agit maintenant de quitter ce monde personnel et d'aller petit à petit vers l'univers impersonnel. Cela serait impossible à jamais, puisque rien n'apporte dans la joie qu'il éprouve la notion d'une causalité extérieure: on ne sent pas le physique, on ne perçoit pas le physiologique.

Encore moins pourrait-on avoir conscience d'une relation entre les vibrations lumineuses et les sensations qualitatives.

Pour passer de la succession temporelle à la coexistence dans l'espace, il faut d'abord franchir l'étape de la coexistence consciente. Comment y parvient-on? Là encore il faut faire appel à la mémoire, si petite, si faible qu'on peut l'attribuer à l'enfant, comme on en doit admettre l'extension à toute la vie. Vivre, c'est se souvenir (66). Tout autre moyen échouerait.

La superposition de deux sensations produit bien la simultanéité, mais une simultanéité plus obscure qui annulerait l'effort premier de séparation nette de deux états de

(65) Cf. LACHELIER, *L'observation de Platner*, p. 99.

(66) H. BERGSON, *Energie Spirituelle*, p. 5 et 399. Conscience, mémoire et anticipation.

conscience qui est le temps. Le maintien des images consécutives, loin de produire cette simultanéité consciente, produit une zone floue qui sépare nettement les faits de conscience successifs (67).

Je regarde un point A, puis un point B. Si mon regard est rapide, j'arrive à percevoir A et B en même temps. A vrai dire, je ne perçois ni A ni B. Un certain temps s'écoule qui permet l'adaptation nouvelle de mon œil à la distance de B. Pendant ce temps, l'image consécutive de A disparaît et il reste une sensation nette de B. Il reste vrai qu'il faut arriver à la coexistence dans le temps avant de parvenir à la coexistence spatiale (68).

N'oublions pas qu'il n'y a encore aucun point extérieur dans le monde de l'enfant, mais seulement une succession d'états affectifs agréables ou désagréables qu'il s'efforce de maintenir ou de fuir (69).

Or, cela suffit et le minimum de mémoire postulé pour arriver à la coexistence me paraît donné avec la joie et la douleur. Car la douleur, c'est toujours l'absence et le désir de la joie.

Dans la joie peut-être y a-t-il une plénitude qui exclut tout mélange et tout soupçon de crainte de perdre cette joie et cependant le désir de maintenir le plaisir n'implique-t-il pas la peur de le perdre? Pas de douleur sans joie, pas de joies pures de tout mélange.

Reprenons le très jeune enfant pour être plus certain qu'il ne sera fait appel à aucune faculté supérieure qui admettrait le problème comme déjà résolu. Ce n'est d'ailleurs qu'une garantie personnelle qui est bien relative, car nous parlons pour l'enfant. Et il n'est guère possible de vérifier nos dires.

(67) Cf. *Théories génétiques* de SPENCER. Principes de Psych., II, 185.

(68) Cf. SPENCER, *oc.*, 191. Sur la persistance des impressions rétiniennes nous amenant à la coexistence, théorie inconciliable avec la réversibilité des sensations du même auteur.

(69). Contrairement à la théorie nativiste de W. JAMES, il nous paraît possible d'admettre qu'une sensation puisse être ressentie sans être étendue: la sensation se confond alors avec le sensible. Voir cependant W. JAMES, *Précis de Psy.*, p. 19: « Toute chose ou qualité sentie est sentie dans l'espace extérieur. Il est impossible de concevoir une lumière ou une couleur autrement qu'étendues et extériorisées ».

La première étape est donc constituée par un monde intérieur fait de joies et de douleurs, un monde sans autre dimension que celle de la joie qu'il cherche à maintenir et celle de la douleur qu'il fuit. Il s'agit de changements affectifs qui ont une signification précise pour la vie. Ce n'est déjà plus le vide absolu du méat primitif. Mais si cet écoulement temporel était sans fin, jamais l'enfant ne serait autre chose qu'un perpétuel changement (70). Il faut bien qu'il y ait une certaine identité à travers les moments de ce temps ou encore une certaine solidarité entre les faits affectifs successifs. Il faut, bref, autre chose qu'une neutralité et une indépendance des faits, des instants de même modalité : donc une mémoire. Or, cela est facile à imaginer. Supposons que l'enfant, à la suite d'un mouvement impulsif ou d'un déplacement extérieur perde la joie qu'il vivait ; il manifeste son inquiétude, crie, se débat. Les efforts ne seront pas toujours vains ; ses mouvements lui permettront de retrouver la lumière que d'autres lui avaient fait perdre. C'est une réussite due au hasard. Mais peu à peu, par de multiples expériences, à la suite d'échecs et de réussites, il arrive à ce que nous appellerions la notion de coexistence (71). Lorsqu'il subit l'obscurité, il éprouve une sensation désagréable et naturellement désagréable. Mais il est certain que dans cet état affectif sont présents, et l'état actuel qu'il subit, et l'état passé qu'il désire, il ne s'agit pas encore de la coexistence de A et de B extérieurs à lui, mais de la coexistence intérieure de deux choses : une émotion désagréable qui est en même temps par contraste et immédiatement, intuitivement pourrait-on dire, souvenir de l'émotion agréable, précédente. Dans la douleur, il y a le souvenir du plaisir, le passé ; il y a aussi l'espérance du plaisir, l'avenir, c'est une espérance en action et non en pensée.

Il ne s'agira donc plus d'un écoulement de moments isolés, séparés, mais de cette présence du passé et de l'avenir dans chaque instant.

(70) EBBINGHAUS, *Précis*, p. 100.

(71) Cf. H. POINCARÉ, *La valeur de la Sc.*, p. 82 et 399.

Bref, coexistence consciente, dans ce qui est, de ce qui sera ou a été. Et nous n'avons à aucun instant quitté le domaine intérieur pour faire appel à l'évidence sensible, car il n'y a pas encore de monde extérieur, ni appel à aucun élément élaboré, puisque nous n'avons tenu compte que du donné immédiat, des tendances, du plaisir, de la douleur et de leur signification vitale.

Prenons un autre exemple, une autre modalité qualitative, un autre monde fermé : un aveugle né. Admettons un aveugle idéal (si l'on peut dire). Il tourne autour d'un kiosque : il marche sans arrêt. Ce mur n'est pour lui, ni cylindrique, ni long. Il n'éprouve que des sensations qualitatives différentes : chaud, froid, rugosité, humidité, sécheresse, etc., tous les points variés que peut présenter une surface à notre main. Sensations successives plus ou moins nettement séparées, mais ayant chacune leur couleur affective, sensations agréables ou désagréables.

L'aveugle touche une partie du mur ; elle est sèche, c'est agréable. Il avance et entre en contact avec une humidité visqueuse qui lui répugne. Je dis qu'il pense à ce moment à ce qu'il a quitté et que l'humidité signifie aussi sécheresse, car elle en marque le regret. Ainsi donc percevant une sensation qualitative, l'aveugle arrivera à imaginer une sensation passée qu'il regrette. S'il retourne en arrière, il retrouve la sensation agréable de sécheresse et perd celle d'humidité. Mais il sait bientôt quelque chose de plus : il sait qu'une sensation est possible, même lorsqu'il ne l'éprouve pas.

Bref, il attribue aux sensations une existence différente de l'existence consciente ou encore il affirme que ce qui n'est pas, est. Bref qu'il existe en dehors de lui des sources de sensations qu'il peut retrouver ou éviter à volonté.

Il est passé de la coexistence dans le temps, à la coexistence dans l'espace. Il s'agit de points ou surfaces extérieurs par le temps et coexistants par la simultanéité ou, à vrai dire, par la réversibilité (72).

(72) Question controversée. Cf. LACHELIER, *L'observation de Platner*. Paul JANET, *Principes de Métaphysique et de Psych.*, II. BOURDON, *Perception visuelle de l'espace*, 384.

Il en est de même pour l'enfant. Il n'est encore qu'un aveugle. Nous l'avions laissé réduit à la succession temporelle de son plaisir et de sa douleur : de cette succession est sortie la coexistence consciente du regret et de la douleur, de la peur et du plaisir. Il lui suffira presque de se laisser vivre pour franchir le gouffre qui le sépare du dehors qu'il ne saisira pas encore, mais qu'il se représentera bientôt.

Aucun jugement clair et intellectuel à l'origine de cette affirmation du monde extérieur. Mais il agit comme s'il affirmait cette réalité.

Aucune pensée spatiale encore, mais des actions qui sont des actes de foi à son égard.

Pas de notions de points fixes, à l'origine du moins mais toujours les mêmes gestes pour retrouver la même joie. Ce qui est la seule définition que l'on puisse donner du point fixe, comme l'a démontré H. POINCARÉ (Valeur de la science).

L'enfant ne sait pas qu'il y a un point fixe. Il éprouve seulement une sensation joyeuse S . Son regard se déplaçant au hasard, il perd cette sensation et la joie qui est son alliée et sa raison d'être. Les mouvements de son regard lui permettront de retrouver cette sensation qu'il ne sait être la même que parce qu'il éprouve la même joie. C'est peut-être le même point extérieur, c'est peut-être un autre et même point.

L'enfant ne sait pas quels mouvements ses yeux ont effectués. Il sait qu'il réussit ou qu'il ne réussit pas. Au début il réussira rarement ; mais, peu à peu, les mouvements se fixant eux-mêmes par cette mémoire du corps qui se grave dans sa propre chair parce que les mouvements effectués sont de plus en plus faciles et automatiques et de plus en plus fidèles ; ils deviendront plus habiles, plus efficaces et bientôt volontaires.

Rapidement l'enfant en arrivera au luxe du risque ; multipliera ses essais et multipliera ses réussites. Il perdra volontairement sa joie, pour la joie plus grande de la joie retrouvée. Il quitte S , va en S' et connaîtra le mouvement

inverse qui lui permettra de retrouver S perdue. Sachant retrouver un point donné lorsqu'il l'a quitté des yeux, l'enfant par cette réversibilité des mouvements volontaires, arrivera à la notion active de points fixes. Il sait alors qu'une sensation qu'il n'éprouve pas, existe pourtant. Qu'elle est à sa disposition, qu'il sait la retrouver, la quitter, l'éviter; qu'elle ne le surprendra plus, qu'il en est maître. Et cette maîtrise des sensations équivaut à la perception du monde. La perception n'est pas autre chose.

L'espace n'est que cette existence indépendante de la conscience, encore que nous n'en ayons connaissance que par elle et que nous n'en saisissons jamais la complexité qu'elle postule. Mais nous y croyons, car nous agissons comme si elle était, et notre action réussit.

Dès que cette étape est franchie, qui permet de passer de la succession temporelle à la coexistence extérieure, le problème est résolu. Il suffit de se laisser vivre pour sortir de soi-même et l'effort est mince pour résoudre le problème le plus difficile qui soit lorsqu'il est posé intellectuellement. L'enfant fait tout cela simplement parce qu'il sent, agit, parce qu'il vit.

Cela dit, le reste n'est plus qu'un jeu, et c'est en jouant que l'enfant construit le monde, notre monde. Il faut noter qu'à cette étape franchie dans les huit à quinze jours de l'existence, l'enfant ne perçoit que des points lumineux, isolés par l'attention que l'on pourrait dire spontanée, qui n'ont rien de commun avec ce que nous appelons, nous des objets (73).

A ce moment, le monde consiste en sources lumineuses éblouissantes, mal délimitées, rayonnantes comme ces lumières que nous percevons à travers les larmes et qui percent de leurs rayons mobiles l'obscurité environnante. Cependant, ce n'est plus un monde de la sensibilité, mais un monde qui dépend de sa motricité volontaire, vis à vis de qui il agit comme s'il était extérieur parce qu'il le devine et le cherche.

(73) Cf. BEAUNIS, *Rev. Philos.*, janvier 1921: La reconnaissance de l'enfant.

Ces points lumineux indistincts qui le fixent ou l'attirent, reflets ou sources de lumière, sont disséminés selon un ordre qu'il ne connaît pas. Mais peu à peu une relation s'établit entre les différentes sensations, qui est définie par la suite de ses actes. Les déplacements des lumières qu'il suit volontairement après de nombreux échecs établissent peu à peu la solidarité des taches qui suivent la lumière centrale. Ainsi l'enfant passe immédiatement à la perception de la surface, parce que la surface est ici définie par le passage d'un point à un autre, puisqu'il n'y a qu'une surface qui est la projection active de la surface rétinienne sur le domaine de notre action et puisqu'un seul mouvement suffit pour passer d'un point à un autre de cette seule surface. Et enfin, dès que l'enfant a perçu sur cette surface des points qui se déplacent tous ensemble, il arrive à cette notion d'objet que la collaboration des sens ne peut que renforcer.

S'il tient entre ses mains un hochet, il percevra tantôt de ce jouet les sensations colorées, tantôt les sensations tactiles.

L'objet qu'il voit sera l'objet qu'il touche, d'abord successivement, puis simultanément (74).

Si l'objet tombe il perdra et ses couleurs et ses sensations tactiles. Peu à peu l'objet devient non seulement un ensemble visuel défini, mais encore une synthèse de tous les possibles de la sensation.

Là encore c'est par des mouvements et des déplacements que l'enfant arrive à l'identité de l'objet et à la simultanéité qualitative. Le jouet, une somme de plaisirs sensibles dont il pourra explorer les éléments successivement avant de passer à l'affirmation totale sans vérification.

C'est la coordination entre le toucher et la vue qui caractérise cette deuxième étape qui marque l'aboutissement

(74) Cf. W. JAMES, *Précis*, p. 463, a signalé quel « embarras éprouvent les personnes guéries par opération de cataractes congénitales à nommer les objets qui leur tombent sous les yeux et qui sont tout neufs pour des gens n'ayant connu jusque là que le monde tactile ».

logique de la simultanéité spatiale (75). Les yeux guident la main, comme l'instinct guidait les yeux.

La troisième étape n'est que la continuation de la deuxième, par l'adjonction de possibilités actives nouvelles. Aussi bien ne s'agit-il nullement d'ajouter au monde étendu une nouvelle donnée, la profondeur.

Mais à des expériences acquises, des expériences nouvelles, à des gestes connus, des gestes nouveaux.

Peu à peu se précisent les données musculaires des yeux, les efforts de convergence et d'accommodation pour les objets proches (76). Et le monde s'éloigne (77) et l'espace s'accroît et la profondeur invisible (78) naît de cet effort.

La distance qui séparait les objets sur le plan rétinien, se transporte peu à peu avec les objets et l'enfant franchit cette distance; sa main happe des objets de plus en plus éloignés, puis des objets cachés par d'autres surfaces plus proches. Enfin il marche et parcourt lui-même le rayon du cercle dont il était le centre. Bref, il acquiert, par ses efforts, ses mouvements, la notion de profondeur, de l'espace (79), comme celle de volume des objets et de relief qui sont le résultat de la combinaison des mouvements de la main, des yeux, des efforts de convergence, d'accommodation (80) et de déplacement de tout son corps. Le résultat aboutit donc à une organisation rationnelle de son activité, à l'économie des efforts, Il ne s'agit encore que de l'étendue.

La quatrième étape le fera passer de ce monde construit par l'action au monde construit par la pensée, de l'étendue à l'espace. L'enfant de trois ans connaît l'étendue dans

(75) Cf. Sur les différences entre l'étendue tactile et l'étendue visuelle: TAINE, *De l'Intelligence*, II, 57 et 154, 157, 159, 160. — BOURDON, *oc.*, p. 384. — Pierre VILLEY, *Le monde des aveugles*. — W. JAMES, *Précis*, p. 463.

(76) « Au delà de 4 mètres, il est impossible de constater une différence de netteté entre les images d'un objet suivant qu'on accommode pour la distance même de l'objet ou pour une distance beaucoup plus considérable ». BOURDON, *oc.*, p. 276.

(77) « Aucune différence de profondeur... ne pourra plus être perçue au delà de 16 mètres » par le moyen de la convergence. BOURDON, *oc.*, p. 242.

(78) BERKELEY, *Nouvelle théorie de la vision*, § 2.

(79) Cf. RUYSSSEN, *Evolut. psych., du jugement*, p. 112-113.

(80) W. JAMES, *Précis*, p. 460: Rôle de l'effort d'accommodation et de convergence des yeux dans la perception visuelle de la 3^e dimension de l'espace.

laquelle il se meut. Mais cela n'a aucun rapport avec le monde géométrique abstrait (81), constitué par trois axes perpendiculaires dont les surfaces et les points ne sont que des éléments bien définis et indépendants de son activité. Rien n'est relatif ; ceci est devant lui, ceci est derrière lui. La droite, c'est la main avec laquelle on porte à sa bouche la cuillère. On sait combien il est difficile de lui apprendre l'orientation. Il regarde l'objet qui est à sa droite et il déclare qu'il est devant lui parce qu'il se déplace instinctivement.

Il est difficile d'isoler de l'action qui l'a créée la notion d'espace ; plus difficile encore la fixation des points cardinaux. Le nord est toujours devant lui, si la leçon est faite dans la nature, et en haut, si on lui a indiqué le nord sur la carte.

Mais ne sommes-nous pas comme lui ? Je veux dire que nous ne réussissons pas toujours à concilier l'espace restreint de notre activité avec les notions plus subtiles d'orientation générale ? Et les notions de directions géographiques ne sont nécessaires que pour les actions à longs termes. Là encore l'étendue épouse la grandeur de nos actes (82).

Là encore il nous faudra définir l'espace par son utilité et les hommes n'arrivent à la perception des mesures de l'espace que dans la mesure où leurs actes sont identiques. Ni la géographie, ni l'astronomie n'existeraient si la pensée n'avait porté à l'infini les possibilités de notre *activité* qui se serait, sans elle, cantonnée dans la chambre, la ville, et la campagne environnante, et se serait contentée d'une terre plate et d'une lune circulaire (83).

Ainsi cette rapide étude de la construction de l'étendue et de l'espace nous mène à cette conclusion qui seule nous intéresse ici, c'est que nous retrouvons dans l'espace le lieu géométrique de toute notre activité habituelle accumulée au cours de nos expériences passées en vue de l'activité à

(81) Voir cependant MACH, *La connaissance et l'erreur*, p. 336.

(82) Cf. MACH, *La connaissance et l'erreur*, ch. XX, p. 327. Traduct. Marcel Dufour.. Sur l'espace physiologique et ses relations avec nos mouvements et nos actions.

(83) Cf. RUYSSSEN, *Evol. psych. du jugement*, 112-115.

venir (84). L'espace apparaît ainsi comme un vaste fonds de prévoyance vitale. Il n'a, à l'origine, qu'une raison pratique, qu'une économie de tentatives par l'utilisation des tentatives faites et cristallisées en quelque sorte dans la matière et dans les objets.

Nous retrouvons donc cette observation faite au début de ce chapitre, que le monde extérieur loin de n'être qu'un ensemble de données des sens est surtout une conception abstraite beaucoup plus riche et à la fois beaucoup plus pauvre que la sensibilité (85). Nous avons noté que ce que nous percevions de la classe ou de l'encrier n'était qu'une parcelle infinie de la promesse qu'était la classe et l'objet.

L'action unique n'isole qu'une existence unique de l'objet. Elle s'y retrouve et ce bref éveil nous suffit, à moins que les actes successifs n'isolent successivement d'autres possibilités dont l'objet est le signe concret.

D'autre part nous avons noté que pour la même raison nous ne saurions plus regarder les choses qui nous entourent et nous sont familières. La pensée n'est pas contemplatrice, elle est active. Nous ne saisissons des objets que leur relation momentanée avec notre action. Une chaise est tantôt un obstacle, tantôt un siège, tantôt un projectile, tantôt un piédestal ou une sorte d'échelle.

Est-ce à dire que l'action est tout puisqu'en définitive elle est le truchement de la réalité? Son interprète, oui; mais elle ne saurait être la conscience que si elle est volontaire.

Il ne faut pas nier toute valeur à la réalité extérieure (86), mais seulement montrer que la réalité extérieure n'est pas toujours antérieure à l'action et ne saurait être ainsi considérée comme une cause des faits de conscience qui expliquerait l'effet suffisamment par le seul fait

(84) Cf. H. BERGSON, *M. et M.*, p. 18. « Remarquons d'abord qu'une loi rigoureuse relie l'étendue de la perception consciente à l'intensité d'action dont l'être vivant dispose ».

(85) Cf. H. BERGSON, *M. et M.*, p. 1, le sens le plus vague que M. BERGSON donne au mot « Image », « Images perçues quand j'ouvre mes sens, inaperçues quand je les ferme ».

(86) Cf. H. BERGSON, *M. et M.*, p. 34. « On peut donc dire que le détail de la perception se moule exactement sur celui des nerfs dits sensitifs, mais que la perception dans son ensemble a sa véritable raison d'être dans la tendance du corps à se mouvoir ».

de son antériorité. L'activité précède la perception souvent. Elle la suit souvent. La conscience est faite de cette allée et venue. Si le rôle de l'action est grand dans la perception, il est vrai aussi qu'elle n'est ce qu'elle est que parce que l'acte est volontaire.

En réalité si nous considérons l'action comme immédiatement suivant la cause, elle ne serait pas, par rapport au fait de conscience, quelque chose de supérieur à la donnée immédiate. Ce ne serait qu'un mécanisme et la conscience ne serait nulle part.

Si la sensation n'est pas la conscience, l'action n'est pas non plus la conscience. *La conscience s'insère donc entre la multitude des sensations et l'incohérence des réactions. Elle naît du multiple sensible côtoyant le multiple actif. Or, nous le verrons l'image n'est pas autre chose que ce multiple actif*, et, par conséquent, l'image est une des conditions d'existence de la conscience; car l'image n'est pas autre chose que la présence en soi d'une multitude de possibles, multiplicité incohérente, inconsciente, dynamique qui répond à la multiplicité des données de la sensibilité.

III. — QUANTITÉ ET QUALITÉ

Il y a un fait qui semble nier dès l'abord cette importance de l'action; c'est la croyance à la réalité objective du monde extérieur. Car il nous semble, non prendre conscience de nos actes, mais des réalités objectives qui paraissent bien exister même sans notre intervention. A vrai dire, il semble que notre action estime le monde selon son barème, quand la pensée y découvre ce qui nie l'activité (87). Et nous allons assister, là, à un divorce significatif de l'action et de la pensée, où la pensée apparaîtra comme un polypier d'images qui, issues de l'action, mènent une vie indépendante, s'organisent et accentuent la scission du qualitatif et du quantitatif.

(87) Cf. W. JAMES, *Précis*, ch. II, p. 200: « Ce qu'il nous importe de connaître, c'est des choses identiques: les sensations qui nous assurent de cette identité ont dès lors des chances de nous apparaître elles-mêmes identiques les unes aux autres sans que nous y regardions de plus près ».



Reprenons rapidement la thèse des psychophysiciens qui est la meilleure traduction de la croyance à la causalité du monde extérieur.

Les sensations ont une dimension qui leur est propre: l'intensité. Elles passent par les gammes sensitives de la violence à la modestie, de la petitesse à la grandeur, du moins au plus et du plus au moins. Il serait donc possible d'assigner à ces degrés une fixité telle qu'elle permit d'affecter la sensation d'un chiffre, d'espérer l'étude mathématique des sensations.

Pour établir ces chiffres, il faut tenir compte de la nécessité de toute science quantitative: définition de l'identique, de l'unité et de l'addition.

Les postulats, les remarques et les lois et postulats de WEBER et FECHNER y pourvoient (88).

1° REMARQUE DE WEBER

Les sensations croissent en intensité d'une manière discontinue quand les excitations croissent d'une manière continue. Sous réserves d'ailleurs, il est possible de trouver des exemples. Nous ne sentons pas toutes les gouttes d'eau peser dans le vase que nous tenons à la main et qui s'emplit lentement. L'excitation est continue, la sensation est discontinue, ou encore et mieux l'augmentation est continue, la sensation d'augmentation discontinue (89). Noter que le cas est bien spécial: il est bien rare que nous nous préoccupions ainsi d'une sensation qui croît ou décroît *insensiblement*. Nous notons des contrastes et non des séries (90).

(88) WUNDT, *Vorlesungen über Menschen und Thierseele*. Leipzig, 1863, Vorlesung VII, Band I, pp. 88-98. Cité par W. JAMES, *Précis*, p. 21.

(89) Cf. W. JAMES, *Précis*, p. 25.

(90) Cf. W. JAMES, *oc.*, p. 30. Loi de Relativité: « Les sensations simultanées et successives se modifient mutuellement ». Cf. WUNDT: « Nous sentons toutes choses les unes par rapport aux autres ».

2° REMARQUE DE WEBER

La quantité à ajouter à une excitation extérieure pour que le sujet perçoive l'accroissement de la sensation est dans un rapport *constant* avec l'excitation déjà donnée (91).

Ce qui signifie, toujours en gros : nous sommes en présence d'une lumière faible, il ne faudra qu'une faible augmentation de l'excitation pour percevoir un accroissement de la sensation. Nous sommes en présence maintenant d'un phare éblouissant ; il est certain que pour percevoir un accroissement d'éblouissement, il faudra une augmentation de l'excitation d'autant plus forte qu'était violent notre éblouissement. En supposant que nous y voyions encore.

FECHNER utilise ces deux remarques pour aboutir à l'évaluation numérique des accroissements de S., puis des sensations. On voit la difficulté ; les sensations sont mesurables, mais il faut cependant bien établir un rapport fixe entre elles et l'excitation. C'est-à-dire qu'elles n'étaient pas mesurables et qu'il est difficile de fixer un rapport entre deux données différentes E et S, utiliser le rapport entre les E pour fixer celui des sensations directement insaisissable.

POSTULATS DE FECHNER

Le seuil de la sensation et tous les seuils différentiels sont égaux entre eux : C'est la définition de l'unité (intransportable).

On appelle seuil absolu la première sensation qui apparaît dans un ordre donné, lorsque l'excitation part du zéro et augmente lentement. Les seuils différentiels suivent et se ressemblent. Les seuils égaux sont donc des sensations d'accroissement, et c'est la sensation d'accroissement qu'il s'agit de mesurer. Or, ce que l'on mesure, c'est bien la différence physique d'excitation qui lui correspond. Il s'agit donc d'établir une corrélation entre le fait de la conscience

(91) Cf. W. JAMES, *oc.*, p. 26, WUNDT : « il y a un rapport constant entre leur excitant total et l'excitant additionnel qui provoque un accroissement de sensation ». Cf. FECHNER, *Eléments de psycho-physique*.

et le fait physique et par conséquent entre un seuil et le suivant.

C'est le rôle de la somme, de permettre par l'addition d'une unité aux unités données d'atteindre une valeur quelconque de cette série S.

C'est le rôle du second postulat :

Une sensation donnée est la somme de tous les seuils différentiels depuis le seuil d'apparition. Il devient ainsi possible de mesurer la sensation. Et de la combinaison des remarques de WEBER, des postulats de FECHNER on tire la loi suivante de FECHNER (92).

La sensation croît en proportion arithmétique quand l'excitation croît en proportion géométrique :

$$S = K \log. de E$$

N'insistons pas sur cette apparence scientifique; cherchons sous les faits, l'interprétation qui, peut être fausse, marque une direction idéale de l'esprit et dans son erreur n'est pas moins instructive, comme nous l'allons voir tout à l'heure.

Examinons les postulats et les remarques dont la loi n'est que la conclusion logique.

Le second postulat de FECHNER repose sur cette affirmation qu'une sensation est la somme des seuils différentiels précédents par lesquels il faut passer pour atteindre la somme.

Cela est une affirmation commode, mais ne correspond pas à toute la réalité psychologique.

Affirmer qu'une sensation éblouissante est la somme d'une sensation demi-obscur, d'une sensation de clarté moyenne, puis modérée, puis violente, enfin d'une sensation éblouissante, ou encore qu'une sensation de poids très lourd est la somme d'une sensation de poids léger, de poids moyen, de poids lourd et de poids écrasant, ou enfin qu'une sensation de brûlure est la somme d'une sensation de froid brûlant (l'air liquide à — 270° produit la même sensation que l'eau bouillante), de froid moyen, de chaleur agréable,

(92) Cf. G.-T. FECHNER, *Eléments de psycho-physique*.

enfin de chaleur désagréable, tout cela ne correspond à aucun fait psychologique réel. C'est une interprétation libre et signe d'une tendance générale de l'esprit, mais démentie par l'activité, seul juge logique ici.

Une sensation éprouvée sera toujours la seule éprouvée à ce moment (93), loin d'être la somme des autres, elle s'oppose à elles et leur survit. La notion de mesure est ici inopérante, car c'est notre activité et notre effectivité qui apprécient.

Voyons les faits (94). Supposons une lumière croissante. Au début elle sera surtout jugée insuffisante, nous obligera à un effort de discernement, auquel participera (dans quelle mesure exacte?) l'imagination : car on sait qu'une lumière décroissante et une lumière croissante ne fournissent pas les mêmes seuils absolus, c'est-à-dire, nous ne discernons pas de suite une lumière faible qui naît dans l'obscurité, mais nous discernons une lumière qui se meurt, jusqu'à un degré que nous n'aurions pas soupçonné si cette lumière avait été en voie d'apparition.

Quelle est la coloration du fait de conscience ici : pénible. La lumière croît, devient facile, l'effort ne disparaît jamais entièrement, lié qu'il est à l'acte d'attention et à l'effort de concentration.

Puis cette lumière facile devient éblouissante, loin d'apporter avec elle le témoignage de la difficulté initiale et du plaisir attentif, elle nous offre l'évidence de sa vertu douloureuse et nous fermons les yeux ou détournons la tête instinctivement, alors que tout à l'heure nous ouvrons de grands yeux et fronçons les sourcils.

Les jugements sont donc bien différents et n'ont de valeur que par leur appréciation qualitative (95).

N'en est-il pas de même pour le poids : quelle identité

(93) Cf. W. JAMES, *Précis*, p. 29 et 321, sur la loi de fusion : « Les causes externes de nos sensations peuvent être composées de parties, mais non pas la sensation elle-même... chaque sensation est un tout complet ».

Ou bien : « Toutes les impressions qui tombent simultanément dans la conscience y composent un objet unique », c'est-à-dire, absence de discrimination.

(94) Cf. H. BERGSON dans les *Données immédiates de la Conscience*, le chapitre sur l'Intensité des états psychologiques, 1-55.

(95) Cf. H. BERGSON, *Données immédiates de la Conscience*, p. 32.

y a-t-il entre un poids très léger avec lequel il m'est assez difficile de jongler parce qu'il est presque inexistant et le poids de cinquante kilog. qui m'écrase par l'effort pénible que je fournis pour le soulever, effort auquel participent tous mes muscles, ceux des doigts écrasés qui pour le poids léger étaient à peine chatouillés, frôlés, ceux du bras, ceux de l'épaule qui tendent la peau comme si elle allait céder; de la sangle abdominale inerte tout à l'heure, ceux de mes cuisses, de mes mollets et de mes pieds; effort douloureux et total (96)? Ils y participent dans l'anonymat des grands efforts. Seule l'analyse peut vaguement les dissocier. En fait il s'agit d'une qualité unique, insécable, d'une tension violente à laquelle une certaine joie peut se mêler, joie sportive de l'obstacle soulevé où rien n'existe plus de la joie facile, première.

Il en est de même de la température.

Je fuis le froid, j'aime la chaleur douillette, je crains la brûlure: activité qui apprécie à leur juste valeur les événements qui m'assaillent que j'accepte ou que je refuse par tous les moyens possibles et jugés utiles.

En fait je ne mesure pas le jugement.

Et l'activité est ici la seule mesure utile des faits extérieurs. Si l'idée de somme disparaît que reste-t-il d'un premier postulat qui fixait l'unité et estimait l'égalité des seuils absolus et différentiels?

Il est d'ailleurs impossible de fixer le 0 absolu pour le poids, la lumière, la température et le reste. Une main n'est pas un impondérable. L'obscurité absolue est peuplée de phosphènes qui en comblent le néant, la température de 0° ne peut guère être dite insensible. Le tout est d'ailleurs relatif. Nous ne passons jamais par une série croissante, mais nous allons d'un fait à un autre fait, avec pour seule loi, la loi du contraste (97). Tout dépend donc du fait de conscience qui précède. L'œil ébloui ne distingue plus rien dans l'ombre. La main fatiguée n'est plus sensible. Le malade souffre de sensations qui pour le convalescent qu'est

(96) Cf. H. BERGSON, *Données immédiates de la Conscience*, p. 18.

(97) Cf. W. JAMES, *Précis*, p. 32, sur la loi des contrastes.

l'homme en bonne santé, sont absolument banales (fièvre, méningite, etc.). La main plongée dans l'eau chaude trouve ensuite l'eau tiède glacée, etc. Nous restons sourds à des bruits faibles, lorsque nous quittons le tumulte.

En somme, là où la pensée découvre l'identité, notre activité marque la différenciation. Il n'y a plus de mesure possible parce que mesurer, c'est juxtaposer, et qu'il est impossible de déplacer ici une unité dans le temps et de conserver les faits de conscience comme s'il étaient des objets à l'abri des fluctuations de la vie, des enrichissements de la mémoire et des violences de l'imagination.

Les sensations apparaissent donc comme des qualités dans la définition desquelles entrent toutes les nuances de l'affectivité (98) et tous les jugements de notre réaction, c'est-à-dire, que mon appréciation suit la donnée du monde extérieur. Il est cependant nécessaire d'expliquer cette projection de l'idée de quantité sur des faits qui ne relèvent que de la différence, et sont conscients parce qu'ils impliquent une différence telle que la réaction suffisante auparavant apparaît inapte à l'instant suivant.

Car il est un fait qu'une sensation est dite plus forte qu'une autre, qu'une émotion est plus violente qu'une autre, que nous parlons de grande fatigue et de petits plaisirs. Que dans certains cas, comme pour le poids, interviennent des éléments musculaires d'ailleurs vagues, et que la participation à l'effort par un nombre plus ou moins grand de muscle aboutisse à la création de poids grands ou légers, c'est un fait; que nous sentons la douleur et que nous affirmons la grandeur, c'est certain.

Il n'en est pas moins vrai que la quantité marque ici une direction idéale de l'esprit et l'intelligence perçoit dans l'effet, la cause et dans le changement, l'identité. Elle estime que l'acte est un produit du monde extérieur et par un

(98) H. BERGSON, *Données immédiates de la conscience*, p. 26: « L'intensité des sensations affectives ne serait donc que la conscience que nous prenons des mouvements volontaires qui commencent, qui se donnent en quelque sorte dans ces états et qui auraient suivi leur libre cours si la nature eût fait de nous des automates, et non des êtres conscients ».

retour sur l'antécédent, en légitime l'apparition. L'activité n'a pas d'intérêt en elle-même, puisqu'elle affirme elle-même que l'important est de connaître le monde extérieur et de s'y adapter (99). Le monde extérieur est son but, l'intelligence y voit la cause. La sensation n'existe que pour nous le faire connaître. D'où science, connaissance objective du monde et non subjective. Cette science est un retour volontaire de l'effet à la cause que l'activité consacre comme élément important. C'est la ligne de l'intelligence. Elle étudie le monde pour le monde et non dans ses relations immédiates avec nous. Peu importe l'acte qui suit, puisqu'il affirme la donnée qui précède. Peu importe l'émotion. Elle n'est que le signe d'une inadaptation, sans valeur en elle-même, mais impliquant un complément de renseignements et la nécessité d'une sorte d'extériorisation.

En ce sens le poète est le contraire du savant.

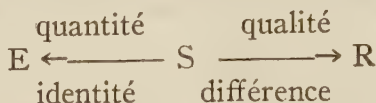
L'acte n'est donc rien en lui-même. Il est le signe d'une inadaptation momentanée au monde extérieur et postule la recherche d'un équilibre nouveau par la connaissance de ce monde extérieur changeant qui menace notre moi (100). Il affirme à la fois l'évidence d'un changement et le désir d'y remédier qui est l'affirmation de sa foi dans l'identité mouvante de notre personnalité. C'est pourquoi l'esprit prépare l'identique, là où les sens nous fournissent le qualitatif (101). Il y a donc là un changement de perspective qui marque le retour à la sensibilité et au quantitatif. Si vous considérez la réaction qui suit la sensation et qui tient compte assez librement des données, la réaction nous paraîtra un jugement de différence qui implique la nécessité d'une adaptation. Si vous considérez l'excitation com-

(99) Cf. W. JAMES, *Précis*, p. 200: « Ce qu'il nous importe de connaître, c'est des choses identiques: les sensations ont dès lors des chances de nous apparaître elles-mêmes identiques les unes aux autres sans que nous y regardions de plus près ».

(100) SHERRINGTON, cité in *Traité de DUMAS*, p. 199: « La créature a besoin de se réajuster partiellement pour maintenir sa place propre dans la lutte ».

(101) A signaler: Le mécanisme d'identification des mesures sensorielles et de la réduction du multiple à l'unité de W. JAMES, *Précis de Psych.*, p. 454, où tel instrument de mesure spécifique impose aux autres organes son mètre.

me cause et antécédent de la sensation, vous y trouverez une affirmation d'identité, donc de quantité qui correspond



au désir de saisir le fuyant et de le contraindre dans les limites du connu. Bref, les jugements de qualité marquent une inadaptation. Les jugements de quantité sont le signe d'une réaction qui dépasse l'opportunisme de l'acte ou de l'émotion et comme le symbole de la continuation, comme une projection plus lointaine encore de notre personnalité sur le monde. Car en fait la quantité dépasse la qualité et n'en est que le prolongement plus riche (102).

Nous apprécions le monde par les barèmes de la vie; mais les qualités sont des groupes de jugements où il est possible de trouver encore une identité de plaisir ou de souffrance. Ce sont des catégories et la quantité est la relation dernière où échouent toutes les autres comparaisons, classification qui est le signe que la réaction ne nous absorbe pas et que la conscience ne s'identifie pas avec l'émotion et le geste qui ne demeure qu'un jugement momentané, alors que la conscience poursuit et admet qu'au delà de la réaction il y a un monde dont l'incohérence n'est qu'accidentelle. Elle espère le mettre en formule, en classer les modalités diverses, en échelonner les valeurs (103), en rendre la prévisibilité possible et affirmer son existence stable, numérique, et postulée par son existence même. Bref la croyance à la mesurabilité des sensations est l'effort ultime de l'affirmation de l'harmonie, une espérance qui dépasse la réalité, que la réalité dément (104). Elle est une

(102) Cf. H. BERGSON, *Données immédiates de la conscience*, p. 26: « Car nous cherchons ce qu'il peut y avoir de commun entre un phénomène physique et un état de conscience au point de vue de la grandeur, et il semble qu'on se borne à retourner la difficulté quand on fait de l'état de conscience présent un indice de la réaction à venir, plutôt qu'une traduction psychique de l'excitation passée, etc. ».

(103) Cf. à ce sujet RAUH, *La méthode dans la psychologie des sentiments*, Paris, Alcan, 1899.

(104) Cf. DUMAS, in *Traité*, p. 222: « Nos perceptions ne traduisent que ceux de nos rapports avec le monde extérieur qui intéressent notre existence.

réaction à l'égard du fait qui est la donnée de la sensibilité et de l'activité et par là elle s'oppose au fait par une ligne idéale et abstraite qui n'accepte pas la qualité et la différence comme terme ultime de l'activité consciente, mais la possibilité de passer d'un monde incohérent, multiple et changeant à un monde à elle, nécessaire à sa permanence, un monde qu'elle construit malgré les faits, un monde abstrait, cohérent, classé, quantitatif qui est comme sa projection sur l'univers et lui cache cet univers que la réaction nous avait, à l'analyse, recélé comme changeant et différent, toujours, inactuel, tendanciel, futur, imaginé.

Ainsi l'étude de la théorie des psychophysiciens vous révèle une direction nouvelle de la conscience. La conscience veut ignorer les jugements qualitatifs de la réaction. Elle s'arrache à l'acte, le domine, l'évalue et n'accepte pas son schéma, mais en crée un autre abstrait (105); raison nouvelle pour estimer que si la conscience n'est ni la sensation ni l'action, la conscience est fortement, même dans le domaine de la sensibilité, liée à l'image qui seule peut expliquer cette évasion du donné sensible et de l'acte instinctif. Percevoir, c'est agir; mais c'est aussi imaginer l'action.

C'est notre action qui est logique, mais notre esprit l'est aussi; car en croyant à l'ordre, il est prêt de le créer.

IV. — LA CONSCIENCE

Si la conscience n'est ni la sensation qui est un ébranlement physiologique, ni l'acte qui est un fait physiologique, qu'est-elle? Quand apparaît-elle dans cette alternative

Mais elles devront en exprimer les nuances en termes *clairs et nets*, c'est-à-dire par un système d'impressions et de symboles aussi aptes que possible, à fournir des distinctions tranchées, des points de repère bien définis ». La croyance à la mesurabilité des sensations et des sentiments n'est que la continuation de cette tendance.

Cf. H. BERGSON, *La Pensée et le Mouvant*, p. 239: « Notre intelligence, quand elle suit sa pente naturelle, procède par perception solides, d'un côté et par conceptions stables, de l'autre ».

(105) Peut-être trouverait-on là l'origine du postulat signalé par H. BERGSON dans *M. et M.*, p. 14: La perception a un intérêt tout spéculatif; elle est une connaissance pure et cette affirmation que la science a sa source dans cette perception.

d'actions et de sensations, dans cette allée et venue du monde au cerveau, du cerveau au monde extérieur?

Percevoir, c'est imaginer, prévoir et se souvenir (106). La conscience n'est ni l'ébranlement nerveux sensitif, ni l'ébranlement nerveux actif (107). Rien dans le fait de conscience ne rappelle l'enchevêtrement de dendrones et d'axones, les fibres d'association, la nature physique des ébranlement nerveux que l'esprit imagine scientifiquement et d'autre part l'acte n'est que la conséquence possible d'une projection spirituelle sur l'avenir grâce à la conservation du passé. La conscience apparaît alors comme définie par des fonctions qui lui sont propres et qui se résument par l'imagination créatrice et reproductrice. Ce sont donc ces facultés qu'il faut interroger pour découvrir la nature de l'esprit.

Précisons: La conscience n'apparaît pas à un moment donné, après un trajet accompli dans le système nerveux par une vibration donnée, à la suite d'une transformation de la cause physique en fait de conscience (108). Cette transformation est inadmissible. Elle est pourtant admise par le sens commun et par les spiritualistes et, en un sens, par les matérialistes. Or, une telle transformation, si elle était vraie, devrait exister tout au long de la chaîne des êtres vivants. Or, chez les êtres, les moins différenciés, cette transformation n'existe pas. Du sensible, on passe à l'acte (109). L'action est ici liée au sensible par le mécanisme de l'instinct. Il n'y a pas de faits de conscience. Il n'y a qu'une ébauche: l'émotion. Comment, même ici, affirmer que l'émotion (joie ou colère) soit l'effet d'une sensation qu'elle apprécie au nom d'une échelle de valeurs construite par le génie de l'espèce? La conscience n'est pas

(106) Cf. BERGSON, *Energie Spir.*, p. 6: « Retenir ce qui n'est déjà plus, anticiper sur ce qui n'est pas encore, voilà donc la première fonction de la conscience ».

(107) Cf. DUMAS, *Traité*, p. 533. Sur la sensation de l'état de tension musculaire qui précède le mouvement. DUMAS refuse de l'appeler image, mais il l'appelle sensation.

(108) Cf. H. BERGSON, *M. et M.*, p. 34 et sqq.

(109) Cf. H. BERGSON, *M. et M.*, p. 14.

l'émotion, mais une forme de l'effort d'adaptation dont l'émotion indique la nécessité.

Bref, la conscience est au niveau de l'individu ce que l'instinct est au niveau de l'espèce, où si l'on veut : l'instinct est une sorte de conscience du genre.

Or nous le verrons, instinct et conscience ne sont pas incompatibles. Ce qui fait la conscience, c'est la richesse des instincts. La pluralité des solutions possibles permet l'ingérence de la liberté dans les mécanismes de l'instinct.

Il ne s'agit donc pas de transformation, mais d'une sorte de sublimation de la réalité physiologique, à la fois sensible et active. Voyons. Une cause physique qui déclanche l'influx nerveux dans un nerf sensitif provoque dans ce nerf des vibrations physiologiques qui ne nous sont pas connues, mais qui ne constituent qu'un phénomène physique très compliqué, peut-être inaccessible à la science, mais non pas immatériel et exempté de la loi de conservation de l'énergie. L'influx nerveux se transmet soit à la moelle épinière, soit au cerveau (110). S'il se réfléchit au niveau de la moelle, il repart sous forme d'influx nerveux actif.

Cela reste mystérieux, mais non pas incompatible avec la causalité physique. Si l'influx nerveux est transmis jusqu'au cerveau, il y provoque une perturbation physiologique (111). Là les choses doivent se passer conformément au principe de la conservation et deux solutions sont possibles :

1° Ou bien la perturbation communiquée de cellule en cellule se réfléchit selon les voies motrices, selon des trajets fixes, appelés réflexes absolus ou conditionnels. Alors on est resté dans le domaine physiologique et tout s'est passé, vraisemblablement, selon la physiologie. Là il y a cause et effet et la même cause est suivie du même effet. L'une et l'autre constituent un processus fixe, prévisible, déterminé. Là encore, nous avons souligné le rôle finaliste de tels réflexes de défense, ou de telles réactions voulues

(110) Cf. W. JAMES, *Précis*, p. 124, fig. 40, sur le rôle de la moelle et des hémisphères.

(111) Cf. W. JAMES, *id.*, p. 155.

automatiques. Or il se trouve que dans ces cas de réflexes absolus, il n'y a jamais conscience (112). Notre réaction nous apparaît étrangère, indépendante de nous-mêmes. Les réflexes absolus ne sont-ils que des réflexes conditionnels dont l'espèce a oublié la date de création? Nos habitudes volontaires présentent aussi cette faculté d'oubli; leur raison d'être, c'est leur adaptation parfaite. Nous ne constatons bien souvent leur existence qu'après leur déclenchement et la conscience du danger suit l'acte qui y a paré; nous connaissons l'événement grave par la rupture de l'activité normale et le choc émotif qui suit cette rupture.

Et dans la mesure où l'éducation n'est pas un démenti à l'hérédité, on peut affirmer que la liberté et le déterminisme peuvent parfaitement coexister, puisque nous pouvons passer de l'un à l'autre, de l'acte volontaire à l'acte habituel et nous donner ainsi une seconde nature. Il n'y a pas alors de différence essentielle entre l'humanité et l'animalité, mais une plus grande richesse physiologique dans un cas que dans l'autre (113).

Cette richesse est proportionnée au nombre des solutions possibles, et cette possibilité se mesure à la richesse des images qui ne sont que cette indétermination des mécanismes physiologiques.

2° Ou bien, arrivé au cerveau, l'influx nerveux ne provoque aucune réaction prévisible et liée immédiatement aux données sensibles par des voies fixées par l'habitude et l'instinct (114). Pas de réponse, parce que la question est nouvelle ou n'a pas de sens connu. Les renseignements qui nous parviennent par la voie sensitive, nous trouvent dépourvus, inadaptés, émus, frappés, ou trop riches, ou trop pauvres; aux trajets multiples de la sensibilité correspondent des trajets multiples de l'activité. Des renseignements nouveaux demandent des solutions nouvelles, il y a discontinuité, rupture d'équilibre, émotion (115). L'influx

(112) Cf. sur l'origine de la doctrine du parallélisme, H. BERGSON, *Energie Spir.*, p. 42, 43, 44.

(113) Cf. H. BERGSON, *Energie Spir.*, p. 21.

(114) Cf. H. BERGSON, *Energie Spir.*, p. 45 et *M. et M.*, p. VIII, p. 14 et sqq.

(115) Voir la note 2, p. 45, *Energie Spirituelle* de H. BERGSON: « Encore ces états ne pourraient-ils être représentés que vaguement, grossièrement, tout

nerveux se disperse-t-il alors, selon les lois de la diffusion de la décharge nerveuse? Cela est scientifiquement possible encore que trop simple. Il y a là trop d'inconnu.

Comment expliquer que la quantité influx nerveux puisse produire des intensités émotives différentes? Un télégramme reçu provoque une étrange émotion, le lire un mois après ne provoque plus guère qu'une évocation rétrospective bien atténuée: On ne répète pas l'imprévu.

D'ailleurs la réalité est légèrement plus compliquée. Il ne faut pas oublier que la conscience est une histoire ou chaque moment dépend du passé, ou chaque mot peut, à chaque instant avoir une signification nouvelle, où s'établissent les multiples conventions particulières qui constituent par l'action du passé sur le présent, le propre de notre personnalité. Je rencontre, par exemple, une personne que je ne pensais nullement rencontrer. Cette personne est depuis quelque temps mon ennemie mortelle. Je l'aimais autrefois, et la hais de toute la force que me confère mon ancienne amitié. A sa vue, je ressens un choc violent; j'hésite, je vais m'arrêter; peut-être même, me suis-je arrêté, et mon attention, si elle pouvait se prêter à mes actes, me révélerait cette imperceptible rupture dans la continuité de ma marche qui marque mon hésitation. Vais-je fuir à toutes jambes ou continuer ma route en ignorant l'importun?

Mais il est trop tard; les événements devancent ma volonté. Ils m'imposent la décision que je devais leur imposer. Je n'ai pas pris de décision, il n'y en a plus à prendre et j'ai pourtant connu un des moments les plus poignants de ma vie, un de ces moments dont on garde un souvenir cruel, où le cœur serré semble faire place au vide de l'angoisse. Qui n'a point connu cela?

état d'âme déterminé d'une personne déterminée étant dans son ensemble, quelque chose d'imprévisible et de nouveau ». Nous verrons que les mots qui expriment une pensée, l'expriment dans la mesure où cette pensée se crée, c'est-à-dire, combine et adapte des éléments anciens à des fins nouvelles. En cela nous admettons que le cerveau ne détermine pas la pensée. Cf. p. 49 et 50 (Accompagnement moteur de la pensée). Il ne faut pas oublier, d'ailleurs, que l'idée générale n'est pas qu'une réalité sociale, mais aussi une réalité individuelle.

Ici la sensation visuelle qui tient de mon passé toute sa valeur, a provoqué une émotion si violente que la conscience claire, distincte semble être annulée pour quelques instants. L'émotion est restée le seul effet immédiat qu'il est impossible de détacher de mon histoire, de tout mon passé pour la légitimer totalement par l'apparition d'une silhouette vaguement entrevue (116).

Mais au choc de l'émotion, premier effet de la surprise, de l'imprévoyance, succède un afflux de pensées que l'on pourrait considérer comme autant d'effets lointains d'une même cause, alors qu'ils nous apportent le témoignage de notre mécontentement. Je puis, au contraire, après la rencontre, me blâmer d'avoir pris cet air surpris, hésitant; choisir la solution la meilleure, prévoir avec d'autant plus de facilité que je sais ce qu'il faut prévoir et que je n'avais rien prévu au moment propice. Je pourrais même imaginer une nouvelle rencontre, de nouvelles circonstances. Si l'on s'était arrêté, si l'on m'avait dit ceci ou cela..., voici qu'elle eût été ma réponse cinglante... Avec quelle ingéniosité je fais preuve d'à propos: je construis en vue de mes réponses, les faibles paroles de mon adversaire.

Dirai-je que tout cela est l'effet de la sensation? Mais oui! Mais quel sens large prend alors le terme « d'effet » pour exprimer toute cette richesse, tout ce torrent de pensée qui est sorti de mon insuffisance. Effets aussi les embellissements du récit fait à une tierce personne et mon éloquence et mon attitude qui aurait dû être digne tout à l'heure, à laquelle je finis par croire parce qu'il vaut mieux

(116) BINET distingue l'image d'autres éléments de la conscience. Nous nous efforçons au contraire de relier l'image à la tendance et, par là, au dynamisme mental. Il nous paraît possible ainsi de réintégrer l'image et la sensation dans la vie de l'esprit et de leur enlever tout caractère systématique de stabilité et d'identité.

Cf. Conscience de rapports, sentiments intellectuels, attitudes mentales, tendances, dans: Qu'est-ce qu'une émotion; qu'est-ce qu'un acte intellectuel? (p. 9). Sur la « vie des images », DELACROIX, *Le langage et la pensée*.

Au sujet des tendances et des attitudes mentales et l'effort fait par toute l'Ecole de BINET et WURZBOURG pour faire admettre l'idée de tendances purement intellectuelles, cf. BURLOUD, *La pensée conceptuelle*, p. 46, et: « Il n'y a d'actif dans la vie mentale que les intentions, les tendances et leurs dérivés. L'image nous est apparue comme un état passif, déformable en outre et indépendant », p. 70.

croire que l'on a été souple que stupide. Et je finis par croire que notre prochaine rencontre ne sera pas ce qu'a été la première.

Il n'y a pas de mensonge psychologique.

J'en ferai l'expérience: demain je passerai dans la même rue et au même tournant je me préparerai à ignorer celui que je cherche. L'émotion qui m'atteindra sera assez semblable à celle d'aujourd'hui encore qu'antérieure à l'événement. Et il se peut que je ne rencontre personne, que j'en sois pour mes frais.

Le cas que nous venons d'étudier est bien complexe, mais nous pouvons le ramener à un exemple plus schématique: La vue d'une même personne sera suivie d'émotions, de gestes, de paroles différentes. Les idées agiront les unes sur les autres, s'associeront entre elles, précéderont l'événement; elles peuvent être cause de la sensation au même titre que la sensation peut être considérée comme cause des idées. Ici le phénomène nerveux ne peut plus être suivi que jusqu'au cerveau. Là, plusieurs solutions se présentent entre lesquelles nous hésitons et entre lesquelles il nous faudra choisir pour des raisons qui ne dépendent plus de la sensation donnée, mais d'autres sensations, de souvenirs qui nous guideront dans l'élimination des solutions présentées. Chaque acte possible n'apporte que l'évidence de sa possibilité et la négation des autres. Il devient impossible d'agir selon tel réflexe ou selon tel autre. Un minimum d'adaptation est nécessaire. La sensation présente ne nous donne que l'évidente insuffisance des solutions anciennes. Seul un complément d'investigation nous permettra d'adapter le vieux système aux circonstances nouvelles. Admettra-t-on aussi que la seconde sensation soit l'effet de la première; aussi bien n'eût-elle pas existé si la première avait été satisfaisante? C'est donc le moins qui produit le plus. Exemple: je suis un évadé, je fuis par les rues d'une ville, devant moi un gendarme; je m'arrête, me retourne et, devant moi, apparaît un nouveau gendarme: cerné! ma fuite impossible, que faire? me rendre? Je n'accepte point cette solution. Devant moi une porte, pas de choix, pas de

temps à perdre; j'y cours: fermée! une autre! ouverte: là il y a encore un avenir, douteux oui, mais devant moi et derrière moi, il n'est que trop certain. J'ai vu cette porte parce que ma fuite devenait, sans elle, impossible. Je l'accueille, mes gestes de tout à l'heure, différents maintenant, sont à nouveau utilisables, si toutefois je tiens compte de la serrure, de la porte, des marches, etc...

Ici l'on peut dire que l'arrêt de mouvements a rendu conscient l'existence de la porte.

La sensation devient l'effet d'une sorte d'hypothèque que nous projetons sur le monde et qu'il accepte. Or, c'est dans ce cas, où il y a découverte et adaptation, qu'il y a conscience; conscience d'autant plus nette que notre réaction sera plus prolongée et donnera naissance à une plus longue suite d'expériences imprévisibles, de constatations satisfaisantes, de succès, d'échecs inattendus.

Ainsi la conscience n'est pas la suite nécessaire d'un certain fait physiologique. Elle apparaît lorsque les faits physiologiques n'ont pas de suite nécessaires. Le rôle du cerveau n'est pas d'enregistrer les événements extérieurs, mais de commander à leur réaction, à leur interprétation, à leur non-acceptation (117). Il faut donc que nous soyons capables de réagir de façon différente à des sensations même identiques, s'il se trouve qu'elles sont favorables ou défavorables à notre action. Il faut aussi qu'à des sensations différentes nous soyons capables de réagir de façon identique pour aboutir à l'abstraction. récapitulation de nos expériences où l'analogie est une création ou du corps ou de l'esprit, opposée à la dissemblance qualitative des données de la sensibilité; quelque différents que soient les sièges dont je fais usage, ils seront toujours pour moi des

(117) Cf. H. BERGSON, *M. et M.*, p. 17: « Mais si le système nerveux est construit d'un bout à l'autre de la série animale, en vue d'une action de moins en moins nécessaire, ne faut-il pas penser que la perception, dont le progrès se règle sur le sien, est tout entière orientée, elle aussi, vers l'action, non vers la connaissance pure? Et dès lors la richesse croissante de cette perception elle-même ne doit-elle pas symboliser simplement la part croissante d'indétermination laissée au choix de l'être vivant dans sa conduite vis-à-vis des choses? Partons donc de cette indétermination comme du principe véritable ».

sièges, permettant une position de mon corps grossièrement unique.

Bref le cerveau ne peut réagir toujours de la même manière, il ne servirait plus alors d'organe défensif. Nous serions toujours à la merci du premier événement imprévu et nouveau. Les sensations sont des ébauches de réaction aussi bien liées aux actions qui vont suivre qu'aux ébranlements physiques qui précèdent. Leur rôle n'est pas de récapituler certains groupements de vibrations pour constituer des catégories sensibles différentes : mais de marquer le moment où nous utilisons des causes physiques choisies dans la multitude des données qui nous assaillent simultanément et allons commencer à agir spontanément sans nous occuper outre mesure de leur nature scientifique.

A vrai dire la sensation diffère de l'idée que nous nous en faisons. Cette idée abstraite résume toutes nos réactions possibles à une donnée du monde extérieur. Et ce résumé nous évite d'en faire l'inventaire exact.

Si nous voulons nettement savoir ce qu'est le fait de conscience appelé sensation, il nous le faudra saisir non pas dans l'idée que nous en faisons, mais dans ce qu'il présente de réalité spécifique chaque fois qu'il apparaît, chaque fois que nous réagissons, chaque fois qu'il est défini par un acte partiel qui entre dans sa définition générale, mais qui, dans la vie vécue, est son aspect réduit et insuffisant (118).

Nous courons, par exemple, dans une futaie, nous évitons dans notre course les troncs, ils disparaissent à droite et à gauche et ne laissent en nous que l'image devinée, très vague, mais suffisante d'obstacles. Peu nous importent leur nature exacte, leur essence forestière, la forme de leur frondaison, la variété de leur feuillage. Ce qui nous intéresse, c'est leur existence spatiale, révélée par notre course et nos écarts ; c'est notre activité qui les définit. Notre intérêt présent, c'est la continuation de notre course et notre fuite que la trouée, rapidement perçue rend possible. La

(118) Ce qui permet de concevoir la perception, et par conséquent l'image qui est l'élément subjectif de la perception, comme une réalité mouvante.

sensation est ici aussi bien l'absence de sensation répondant à l'arrêt de mes pas précipités, que la sensation elle-même. Elle est définie négativement par le positivisme de mes actes.

Mais me voici exténué, caché derrière un tronc énorme que cette possibilité évalue.

Je cherche à tromper mon attente et c'est hors de moi que je trouve un aliment passager. Je parcours des yeux cette écorce qui me préserve, que je ne fuis plus parce qu'elle répond à mon désir d'arrêt. Essoufflé, j'entends battre mon cœur contre l'aubier de l'arbre et je pense que c'est grâce à ma fatigue que j'ai songé à m'arrêter et que maintenant je considère ce tronc que tout à l'heure, je fuyais.

Au moment où j'écris ces mots et où je cherche autour de moi les mots qui vont venir, j'aperçois le livre que je cherchais hier et que je ne trouve qu'aujourd'hui. Je le saisis, hier aussi je l'eusse saisis, mais avec des mains pleines d'actions différentes. Je l'aurais feuilleté, j'aurais trouvé le passage cherché. Que de livres ont alors passé entre mes mains que je définissais par le mépris parce qu'ils ne permettaient pas la suite de mes recherches. Et celui que je cherchais en vain, était là. C'est bien la forme que je me préparais à saisir ; voici son titre, ses pages familières, et s'il n'était le héros de mon exemple, il serait depuis quelques instants à sa place dans la bibliothèque où il constitue un capital d'action négligé aujourd'hui, nécessaire demain.

Ce livre est quelque chose aujourd'hui, qu'il n'était pas hier. La perception, nous l'avons vu, est donc une synthèse d'actes multiples. Le mot livre définit ce total. Le mot prononcé, lu, écrit, fait penser à une somme virtuelle dont les éléments sont inégaux ; certains surnagent de la masse confuse, tantôt ceux-là, tantôt d'autres ; et le mot est tour à tour ce changement de perspective et le lien entre ces changements partiels (119).

Lorsque nous regardons un livre pour définir la sensation, nous cherchons une définition complète où successi-

(119) Dans TAINÉ, *De l'Intelligence*, I, p. 56 : « Les noms sont des classes d'images », et nous ajouterons que le mot est lui-même une image d'images variables, virtuelles ou présentes ; mais, le plus souvent, le signe d'images absentes.

vement les éléments positifs apparaissent qui y étaient déjà, mais que mon action révèle à nouveau avec précision.

Je saisis l'emplacement du livre, sa forme, sa couleur, je le pèse fictivement, je le soupçonne d'être mal relié, d'être transportable, je puis certainement le feuilleter, parcourir des yeux les lignes dont je saisis un à un les éléments symboliques. Mais comment penser aux éléments négatifs qui entrent dans cette somme au moment où je soupçonne qu'il est un centre d'intérêt? Comment penserais-je qu'il est aussi quelque chose que je puis négliger, une solution impossible à des gestes qui ne demandent qu'à se réaliser.

Ce livre, je le conçois aussi vaguement comme ne pouvant à certain moment que contribuer au désordre qui est maître de mon bureau, comme une simple tache de couleur qu'un impressionniste pourrait apprécier de certaine manière et que la personne qui préside au bon ordre de ce temple apprécie différemment. Pour le peintre ou pour la maîtresse de maison, le livre n'existe pas. Seuls existent des rapports de taches, la variété, l'insolence des couleurs et des formes.

L'objet extérieur n'est qu'une vague donnée immédiate. Des actions diverses y répondent qui donnent à la sensation sa réalité ou son existence.

En ce sens, la perception n'est qu'une abstraction (120), le mot, signe de cette économie d'acte, acte lui-même et donnée sensible aussi, nous dispense d'examiner la somme d'expériences antérieures qu'il résume. Pour l'enfant un porte-plume dont il ignore l'usage précis reste un objet que l'on peut saisir (121). C'est pourquoi les enfants passent des notions les plus abstraites « ça » aux concepts

(120) Cf. R. LACOMBE, in *Revue de Métaphysique*, 1926, p. 358, sur l'importance des perceptions vues à « travers des notions convenues, fruits de notre éducation ».

Cf. RUYSSSEN, *Evol. psych. du jugement*, 133-134: « L'organisme classe nos manières d'agir, avant que notre esprit ne classe les choses ».

Cf. H. BERGSON, *M. t M.*, 173-175.

Cf. MACH, *La connaissance et l'erreur*, 136.

(121) Cf. BLONDEL, *Psych. collective*, p. 115: « Quand nous disons: voici un chapelet ou voici un appareil téléphonique, notre affirmation dépasse énormément la simple constatation des formes en effet perçues ».

plus riches en compréhension et les plus pauvres en extension. L'évolution du langage suit celle de l'expérience. Et c'est pourquoi il est si difficile d'attirer leur attention commune sur les détails, les objets familiers, les particularités des monuments, les beautés de la nature. Tout cela est résumé dans le mot et leur évite l'effort d'aller à la conquête de cette réalité parce que le mot les abuse et qu'il représente non seulement le connu, mais aussi l'inconnu, c'est-à-dire, qu'il est parfaitement une image, une somme inexplorée de possibles, une virtualité dans le sens que nous attribuons à l'image.

Nous verrons de plus qu'il est impossible de séparer les formes supérieures de l'attention de ses formes inférieures. L'abstraction est la continuation de l'effort de perception. C'est un effort continu et hiérarchique; à la base, les objets perçus et leur perception qui est une abstraction; au sommet de cette pyramide, les notions abstraites dont le symbole reste le signe perceptible, audible, visible, ou lisible. L'abstraction est dans la perception et la perception n'est jamais absente de l'abstraction (122).

A ce titre encore l'œuvre de l'imagination commence dès la perception. La perception n'en est qu'un chapitre et le premier effet (123).

Montrez un livre à l'élève; la sensation est pour lui banale à l'excès. Il faut insister pour qu'il découvre son livre, la forme des taches, l'usure des coins, pour que ce livre acquiert une personnalité qu'aliénait le concept géné-

(122) Le mot ne nous paraît digne d'une pensée que lorsqu'il est nécessaire d'adapter le complexe qui le constitue à l'effort actuel, bref lorsqu'il faut ou choisir parmi ses sens ou en créer de nouveaux: la pensée est toujours une adaptation. Donc pas de pensée sans images en ce sens très large du mot « image » et non pas seulement dans le sens où TAINÉ l'entendait (TAINÉ, *De l'Intelligence*, T. I, ch. III).

(123) Contrairement à Taine et à son école, nous ramènerions la perception à l'imagination et non l'imagination à la perception. C'est, avec TAINÉ, admettre l'importance très grande de l'imagerie; avec l'école de WÜRZBURG, revenir à un dynamique qui rejetterait leurs critiques à l'égard de la pauvreté et de la rareté des images, comme ne s'adressant qu'à une conception statique d'éléments isolés, définis, durables, cristallisés et pour tout dire des résultats définitifs sans genèse.

C'est pourquoi nous proposons de relier à nouveau ce que l'école de WÜRZBURG et BINET avaient séparé: l'image et l'idée.

ral. Comme nous le verrons, l'abstraction n'est qu'une économie d'acte et son enrichissement scientifique ne fait qu'utiliser la voie que la perception traçait. L'abstraction s'éloigne de la sensation, s'élève au-dessus des données des sens; mais reste toujours liée à l'acte, fût-il symbolique (124). La sensation est déjà une abstraction, puisque les gestes qui naissent au contact de l'objet constituent un groupe général de gestes que d'autres sensations peuvent aussi éveiller.

Il paraît donc certain que ce qui caractérise le plus la perception, n'est pas dans la donnée immédiate dont l'insuffisance est au contraire le mobile d'une longue allée et venue de l'esprit au monde et du monde à l'esprit, autour d'un objet comme centre d'intérêt.

Faut-il, avec le pragmatisme, dire que la conscience est cette activité, se confond avec l'acte (125)? Oui, si l'on donne à l'activité son ample signification, impliquant non seulement le processus physiologique d'exécution, mais encore l'effort d'adaptation jugé nécessaire, l'image de qui précède l'acte volontaire et la connaissance des résultats qui le suivent, sans quoi il serait impossible de distinguer l'acte conscient, c'est-à-dire volontaire, de l'acte inconscient ou instinctif.

Et ici, encore, on mesurera le rôle de l'image; car seule la préfiguration de l'acte à accomplir et la conformité de l'acte accompli à cette préfiguration permettent de définir l'acte volontaire. Dans l'acte instinctif, l'exécution suit le désir, sans que la discussion prenne jamais cet épanouissement qu'elle admet dans le débat des problèmes moraux, dans ce qu'on appelle, par excellence, des cas de conscience, que l'on peut considérer comme des sortes d'arrêts de la

(124) TAINE, *oc.*, p. 69. T. I.

(125) H. BERGSON, *M. et M.*, p. 19: « Ces mouvements (chez les êtres inférieurs chez qui le toucher est à la fois actif et passif) nous ont paru intéresser l'action, et l'action seulement; ils restent absolument étrangers aux processus de la représentation ».

Et, p. 35: « Mais la vérité est qu'elle (la perception) n'est pas plus dans les centres sensoriels que dans les centres moteurs: elle mesure la complexité de leurs rapports, et existe là où elle apparaît ».

vie active, ce qui est loin d'autoriser la confusion entre le jugement et l'acte.

Rien ne saurait mieux donner l'image de cette longue hésitation que ce combat intérieur où les forces tour à tour créées par l'âme, mesurées, comparées, ne sont ce qu'elles sont que par l'effort imaginatif qui leur donne leur réalité et leur valeur.

On parle souvent des forces morales, et la notion de forces laisse supposer qu'il s'agit encore d'une réalité extérieure à nous dont les théories de coercition sociale sont loin d'avoir atténué l'objectivité.

Il n'en est rien.

On pourrait déjà noter que les plus élémentaires réflexes présentent un caractère de finalité qui vous permettrait de rejoindre la notion facile et abstraite de volonté de l'instinct et que de tels mécanismes convergents n'existent point dans la matière inerte, qui assurent la conservation, la reproduction, la nutrition de l'être le plus simple.

Mais, lorsque la différenciation du système nerveux finit par créer un réseau convergent de renseignements provenant de la périphérie, à la richesse duquel correspond un réseau divergent, non moins riche, de réactions, alors il apparaît nécessaire qu'à la complexité, à la diversité des données, s'ajoutent une complexité et une diversité identiques de réponses, de telle sorte qu'à des renseignements toujours différents puissent correspondre, toujours, des solutions jugées inaptes à résoudre les difficultés. Bref une adaptation toujours nécessaire et le déterminisme très riche, la malléabilité infinie du système nerveux autorisent l'ingérence de la liberté, dont le déterminisme des réflexes n'est que la plus simple expression. En un mot, la sensation est un commencement de liberté ou elle n'a pas de raison d'être.

Au niveau de l'être humain, l'acte peut être instinctif et inconscient, instinctif et conscient (émotif) ou instinctif et conscient (image). Voyons, sans passer par les réflexes absolus de l'organisme dont le fonctionnement parfait rappelle l'adaptation parfaite des formes inférieures de la

vie, sans passer par les formes primitives du jugement que sont les émotions vitales, voyons l'acte volontaire.

Tout acte volontaire implique le choix entre deux possibilités. Il y a toujours deux solutions en présence dans les cas les plus simples (126). Etre ou ne pas être — faire ou ne pas faire — Prenons un exemple. Un élève arrive devant son collège, par une belle journée d'été. Deux actes sont pour lui concevables. Il entre au collège ou il n'y entre pas. Deux forces en lui dont il mesure, au cours de son hésitation, la valeur. Deux tendances peuvent se réaliser, l'une correspond à une inclination qui est celle du moindre effort et de la jouissance immédiate des biens de la vie; l'autre qui est le produit du dressage social et s'appelle la voie du devoir.

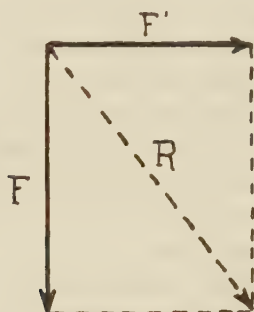
Ces deux forces ne sont pas des données, avons-nous dit. Deux forces physiques ont toujours une résultante mathématiquement prévisible, même si elles sont de valeur égale et de sens contraire. Elles ont une résultante de force et de direction connue, telle que le croquis en indique le schéma rudimentaire. Mais pour les forces morales et instinctives, il faut admettre que les forces sont le résultat de notre discussion.

Chaque argument peut agir sur ces forces, diminuer l'une, augmenter l'autre. Le silence peut même être complice qui est volontairement aveugle est responsable.

L'élève qui hésite à la porte du collège, considère les conséquences possibles de l'école buissonnière: la punition; aussitôt, il incline vers le devoir, et par ce simple fait que sa décision semble être favorable à l'une de ces forces, la perspective change et semble prêter plus d'attention à l'autre éventualité. L'élève presque décidé à entrer, jauge tout le mérite de sa demi-décision et passe à l'inventaire des biens qu'il sacrifie. Du coup, l'équilibre instable s'établit à

(126) H. BERGSON, *Energie Spirituelle*, p. 21: « Le cerveau de l'homme a beau ressembler, en effet à celui de l'animal: il a ceci de particulier qu'il fournit le moyen d'opposer à chaque habitude contractée une autre habitude et à tout automatisme un automatisme antagoniste. La liberté, se resaisissant tandis que la matière est aux prises avec elle-même, ramène alors la matière à l'état d'instrument ».

nouveau avec une légère inflexion vers la solution facile, la jouissance du soleil, des champs, des fleurs, de l'eau qui dort sous les arbres penchés ; quelques pas vers l'évasion et cela suffit à nouveau pour ajouter à la peur de la punition possible, la perspective du mensonge nécessaire, de l'excuse qu'il faudra solliciter, de la signature qu'il faudra contre-



Resultante des forces physiques données

← 1 — 2 → 1^{er} jugement .

← 1 — 2 → 2^{ème} jugement .

Variation des résultantes des forces
morales créées par les jugements

FIG. 3

faire!, et le problème change de face, la force du devoir grossie d'arguments nouveaux semble une fois de plus l'emporter. Il se peut qu'alors un argument extérieur, la cloche qui sonne, la porte, qui au loin se ferme, donne une solution brusquée, interrompant le débat par la considération de faits nouveaux.

Ou bien il se précipite et entre à la dernière minute, sans retour possible sur ses pas : la porte est fermée. Ou bien, la peur du retard s'ajoutant à la promesse du plaisir, la jouissance immédiate l'emporte enfin.

Dans certains cas, où nous sommes dans l'impossibilité de trouver par nous-mêmes, l'argument qui l'emportera enfin, et supprimera par sa force tous les arguments contraires, nous ne nous faisons aucun scrupule pour faire intervenir dans la discussion des poids étrangers aux débats. Nous jouons à « pile ou face » en subordonnant librement notre décision au hasard du jeu. Ou bien nous admettons que, s'il nous arrive de rencontrer trois hommes à notre gauche avant le coin de la rue prochaine, nous accepterons d'aller voir telle personne et que, dans le cas contraire, nous n'irons pas.

Le jeu des augures n'a pas d'autre origine que cette soumission à des événements extérieurs dont nous admettons qu'ils sont gouvernés par une volonté supérieure à la nôtre. En résumé nous aliénons notre volonté pour nous soumettre à une autre volonté.

Ainsi un acte volontaire n'est jamais un acte issu de rien ; une création totale. C'est un acte déterminé par une force mesurée, évaluée, comparée à d'autres forces, variable selon nos arguments, selon notre volonté.

Il y a toujours dans la volonté, en présence, deux tendances : toutes deux sont vraies, existantes, données, senties, déterminent même notre réflexion ; mais nous sommes dans l'obligation de choisir : il n'y a pas de résultante commune, de combinaison capable de satisfaire le désir du moindre effort et le désir de faire son devoir. On entre au collège ou l'on court les champs. Après coup, il sera possible de dire que l'acte a été déterminé par une tendance, mais on pourrait, mieux encore, dire qu'il a été déterminé par deux tendances, l'une freinant, l'autre entraînant finalement. Il est toujours possible de trouver un argument oublié qui le lendemain s'impose à nous de telle sorte, que le remords aidant, placés dans la même velléité, nous ne comprendrions plus que la veille nous ayions pu prendre pareille décision.

Il y a toujours dans l'acte volontaire deux désirs dont l'opposition est la garantie de la liberté, bien que ces forces soient après coup considérées comme déterminant, par elles seules, l'acte accompli. On oublie trop qu'à ces forces, nous leur donnons nous-mêmes une valeur subjective qui se mesure à la valeur de notre réflexion, à la délicatesse de nos intentions, à la franchise de nos débats, à la puissance d'invention de l'avenir et à la prévision des conséquences possibles de l'acte quel qu'il soit. A ce titre encore, ce qui constitue l'essence même de l'acte volontaire n'est pas seulement l'action, mais la conscience de l'action, la prévision, la préfiguration de l'action, et enfin, la constatation finale que l'acte accompli est conforme à notre imagination (127).

En ce sens, percevoir, c'est toujours imaginer (128) et imaginer, c'est déjà agir. Voir une pomme, c'est la prendre par l'esprit, simplement parce que la perception, en fait un objet saisissable et éveille en nous la possibilité de la prendre. C'est l'image cela. Voir une pomme, c'est la saisir par l'esprit, la toucher du regard qui précède peut-être la main (129).

Il y a dans le désir une possession que la perception nous donne et que les métaphores du langage expriment suffisamment. Cette possession de l'univers est dans la perception, dans le regard qui caresse, dans la main qui se prépare à saisir et esquisse déjà dans l'ombre du subconscient le geste du vol. Aucun exemple ne saurait remplacer celui que donne M. DUHAMEL au début de « la confession de minuit » (Paris, 1932, *Mercure de France*, page 15).

SALAVIN, un impulsif, un cas pathologique de l'introspectif, est appelé au bureau de M. SUREAU, directeur de la « Maison » :

« Je dois vous avouer que j'ai vécu fort retiré, à la maison Socque et Sureau. Je détestais les circonstances qui me faisaient sortir de mes fonctions et de mes habitudes. Mon

(127) Cf. H. BERGSON, *M. et M.*, p. 94 : « Reconnaître un objet usuel consiste surtout à savoir s'en servir ». La perception est la « mesure de notre action possible sur les corps » (*ibid.*, p. 25).

(128) Cf. Marcel PROUST, *Du côté de chez Swann*, I, 23.

(129) Cf. ESSERTIER, *Formes infér. de l'explication*, 13.

métier était de corriger des textes et non de me tenir debout devant un prince de l'industrie. Je maudissais M. JACOB et préparais, à son intention, quelques-unes de ces phrases bien mijotées, qu'en définitive je ne dis jamais.

J'étais d'ailleurs inquiet de mon corps dont je ne savais que faire. Je sentais tous mes muscles qui se guindaient, chacun dans une posture à faire tort aux autres, et j'avais la curieuse impression de composer une énorme grimace, non seulement avec ma figure, mais avec mon torse, mon ventre, mes membres, enfin avec toute la bête.

Heureusement M. SUREAU ne me regardait pas. Il tripotait le cahier que je lui avais remis. Il éprouvait une rage lourde, assez bien contenue.

Tout à coup, sans lever le nez, il écrase un index sur la page et dit :

— Mal écrit..., illisible... Qu'est-ce que c'est que ce mot-là ?

Je fais quatre pas d'automate. Je me penche et je lis, sans hésiter, à haute voix : « surérogatoire ». Cette manœuvre m'avait placé tout près de M. SUREAU, à portée du bras gauche de son fauteuil.

C'est alors que je remarquai son oreille gauche. Je m'en souviens très exactement et juge encore qu'elle n'avait rien d'extraordinaire. C'était l'oreille d'un homme un peu sanguin ; une oreille large, avec des poils et des taches lie-de-vin.

Je ne sais pourquoi je me mis à regarder ce coin de peau avec une attention extrême, qui devint bientôt presque douloureuse. Cela se trouvait tout près de moi, mais rien ne m'avait jamais semblé plus lointain et plus étranger. Je pensais : « C'est de la chair humaine. Il y a des gens pour qui toucher cette chair-là est chose toute naturelle ; il y a des gens pour qui c'est chose familière ».

Je vis tout à coup, comme en rêve, un petit garçon. — M. SUREAU est père de famille — un petit garçon qui passait son bras autour du cou de M. SUREAU. Puis j'aperçus M^{lle} DUPÈRE. C'était une ancienne dactylographe avec qui M. SUREAU avait eu une liaison tapageuse, Je l'aperçus

penchée derrière M. SUREAU et l'embrassant là, précisément, derrière l'oreille. Je pensais toujours : « Eh bien ! c'est de la chair humaine ; il y a des gens qui l'embrassent. C'est naturel ». Cette idée me paraissait, je ne sais pourquoi invraisemblable et, par moment, odieuse.

Différentes images se succédaient dans mon esprit, quand soudain, je m'aperçus que j'avais remué un peu le bras droit, l'index en avant, et, tout de suite, je compris que j'avais envie de poser mon doigt là, sur l'oreille de M. SUREAU.

A ce moment, le gros homme grogna dans le cahier et sa tête changea de place. J'en fus, à la fois, furieux et soulagé. Mais il se remit à lire et je sentis mon bras qui recommençait à bouger doucement.

J'avais d'abord été scandalisé par ce besoin de ma main de toucher l'oreille de M. SUREAU. Graduellement, je sentis que mon esprit acquiesçait. Pour mille raisons que j'entrevois confusément, il me devenait nécessaire de toucher l'oreille de M. SUREAU, de me prouver à moi-même que cette oreille n'était pas une chose interdite, inexistante, imaginaire, que ce n'était que de la chair humaine. Et, tout à coup, j'allongeai délibérément le bras et posai, avec soin, l'index où je voulais, un peu au-dessus du lobule, sur un coin de la peau brique ».

Ici le débat insiste sur l'antithèse :

Une oreille qui n'a rien d'extraordinaire, qui est à portée de la main, qui est pourtant un intouchable. C'est le seul argument invoqué. Les risques restent dans l'ombre et les inconvénients n'apparaîtront qu'après coup à Salavin. Il n'en est pas moins vrai qu'il s'agit là d'un acte intentionnel qui ne légitime en rien les conclusions pessimistes et chrétiennes de l'auteur sur la liberté ; la repercussion de tels actes, proches des réflexes, sur l'avenir d'un homme n'entame en rien la possibilité de leur opposer le barrage de la raison et du jugement.

D'ailleurs, c'est chez un auteur également moderne que nous pouvons trouver la définition optimiste de l'acte libre par excellence, celui qui ne résulte que de mobiles issus de

la réflexion personnelle, d'un retour offensif de l'individualisme contre les forces coercitives du milieu social. Une revanche de l'esprit sur le conformisme et la tradition est une preuve de la toute puissance créatrice de l'Esprit.

Ecoutez BÉNIN (130), le chef inspiré de cette assemblée de jeunes gens levés contre la grande association oppressive des hommes, écoutez BÉNIN affirmer dans une foi toute bachique :

« Je ne veux louer en vous la puissance créatrice et la puissance directrice qui s'équilibrent et se complètent... Vous vous êtes égalés par ainsi, aux hommes les plus grands, à ceux qui ont établi et qui ont renversé les empires.

Mais jeux d'enfants ! bagatelles que cela ! Vous avez restauré l'acte pur. Depuis la création du monde — vous voyez que pe ne parle pas d'hier — il n'y a plus d'acte pur. L'action, sa bâtarde à régné bruyamment... Vous avez restauré l'acte pur ».

Résumons ce chapitre important. La perception est à plus d'un point un domaine de l'imagination.

Nous avons noté, tour à tour, le rôle de l'abstraction dans la perception, l'importance de l'image dans la création du schéma spatial, synthèse de notre activité, synthèse dont nous conservons en nous la permanence et le bénéfice ; le rôle des images dans la transposition quantitative d'un monde qui est donné qualitatif ; le rôle si considérable de la mémoire, de la création dans la perception qui font que le passé et l'avenir sont toujours virtuellement présents dans le jaillissement de la conscience ; le rôle de la préperception dans la conquête de l'univers par l'acte d'attention qui ne saisit que ce qu'il désire saisir, n'entend que ce qu'il veut entendre, ne prend que ce qui l'intéresse, qui toujours voit le monde à travers l'image qui est comme le moule où pénètre la réalité. Enfin, l'importance essentielle de l'acte imaginé qui devance l'acte physiologique et seul permet la distinction de l'acte volontaire et de l'acte instinctif.

Bref il n'est pas possible de définir la conscience humaine dans sa complexité sans insister sur le rôle prépondérant des images (131).

Comment alors définir la conscience?

Je pense que le schéma suivant en donnera une idée juste et claire, sinon trop simple.

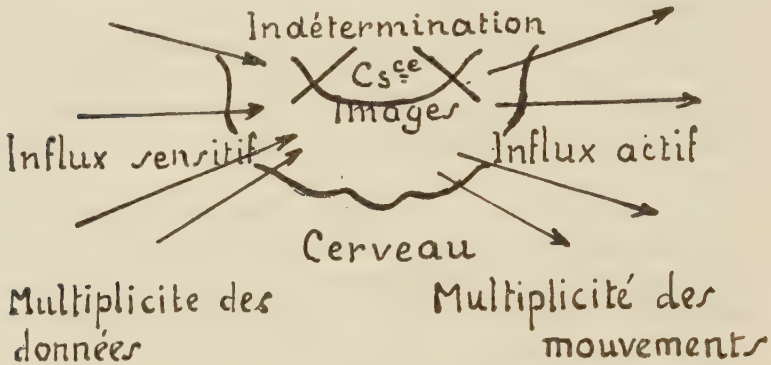


FIG. 4

1° D'un côté une multitude de données sensibles dont il est impossible de dire que toutes puissent avoir un effet

(131) « Taine (in DUMAS, *oc.*, T. I, p. 514) et ses élèves avaient raison d'insister sur la parenté de l'image et de la sensation. Mais ils avaient une conception fautive de la sensation elle-même. Au lieu d'envisager celle-ci comme un état psychique complexe, riche de tendances, de sentiments et de réminiscences, surgissant à un moment donné au seuil de la conscience, puis s'intensifiant et s'épanouissant avant de s'éteindre ou plutôt de se continuer dans les états suivants, ils ont fixé leur attention sur ce qu'il y avait de relativement stable et reproductible ».

Mais d'autre part la méthode de Würzburg et de Paris, étudiant l'esprit qui « travaille » a révélé « que le classique inventaire des états de conscience était bien incomplet. Les sensations et surtout les images ont diminué d'importance; d'autre part, on a eu la révélation d'une foule d'états de conscience, presque indéfinissables: conscience de rapports, sentiments intellectuels, attitudes mentales, tendances, etc. ». BINET, *Qu'est ce qu'une émotion, qu'est-ce qu'un acte intellectuel?* p. 9 (Cité in *Traité* de DUMAS, T. I, p. 22 et 23).

Le défaut de l'école de Binet et de Würzburg est de n'être pas revenu sur la définition statique des sensations et des images donnée par l'école atomiste et de n'avoir pas cherché à les intégrer dans « l'esprit qui travaille ».

Sur la méthode d'introspection expérimentale ou Ausfragemethode, voir in *Traité Dumas*, I, p. 22 et 503, et II, p. 114.

conscient ou actif ; multitude et simultanéité des données provenant de la périphérie et des organes sensibles internes.

2° D'un autre côté une multitude de réactions, qui constituent au même titre que les données sensibles de simples possibilités, soit écrites déjà dans notre organisme sous forme de réflexes, soit simplement des solutions que nos muscles sont capables de fournir (132).

Ce que nous pouvons dire, c'est que les données sensibles ne sont pas des faits de conscience en vertu d'une causalité déterminée. Ce que nous pouvons affirmer, c'est que l'influx volontaire est une inconnue au même titre que l'influx sensitif (133).

La seule affirmation légitime, c'est l'impossibilité d'établir entre ces faits physiologiques une liaison constante, c'est noter simplement l'indécision, l'hésitation qui naît de la multiplicité même des données sensibles (134) et des réactions possibles, de leur multiplicité et de leurs variations infinies ; ce qui nous oblige à penser qu'entre les données sensibles et les réactions, il naît quelque chose de spontané qui n'est que la puissance de créer, d'adapter, d'imaginer. Cette réalité spirituelle, c'est l'image. Et il n'est pas étonnant que l'on ait pu définir l'esprit comme un poly-pier (135) d'images ou comme la nécessité d'utiliser un corps malléable et riche, en présence de la splendeur d'un univers incohérent (136).

(132) H. BERGSON, *M. et M.*, ch. I : Action réelle et action possible.

(133) H. BERGSON, *M. et M.* : « Mon corps, objet destiné à mouvoir des objets est donc un centre d'action ; il ne saurait faire naître une représentation. »

(134) Cf. H. BERGSON dans *M. et M.*, p. 17 : « Ainsi le rôle du cerveau est tantôt de conduire le mouvement recueilli à un organe de réaction choisi, tantôt d'ouvrir à ce mouvement la totalité des voies motrices pour qu'il y dessine toutes les réactions possibles dont il est gros, et pour qu'il s'analyse lui-même en se dispersant, etc... ».

(135) TAINÉ, *De l'Intelligence*, I, livre II, p. 124. (Taine prenait d'ailleurs l'expression au sens propre, si l'on peut dire.)

(136) Cf. RUYER dans *Revue Philos.*, janvier-février 1938, p. 112-113. Parallélisme et Spiritualisme grossier où M. RUYER signale que la conception d'une conscience comme l'ensemble des liaisons est donc encore une force ou un ensemble de forces, est encore un retour, au moins partiel, au « parallélisme » décrié et nous laisse en présence du dilemme : ou l'esprit change (et crée) quelque chose dans le monde physique ou il n'y change rien. S'il y change quelque chose, il est une forme d'énergie.

CHAPITRE II

Unité de la psychologie par l'image

Rêver, percevoir, se souvenir, inventer et abstraire, c'est au fond utiliser les mêmes possibilités de l'esprit : celles de l'Association et des Images.

RÊVE - MÉMOIRE - INVENTION - ABSTRACTION

Si la conscience est une telle allée et venue de nous au monde, du monde à nous, interrompue par l'hésitation qui est l'émotion ou la pensée, mais toujours le choc de l'inattendu, alors il faut bien définir la conscience et l'esprit par un constant recours au passé, par une incessante construction de l'avenir, par la nécessité de comprimer dans l'instant présent et le passé et l'avenir, par la création du temps qui n'est au fond, que la présence des trois instants : passé, présent, futur, dans le seul présent qui se déplace sans cesse (1).

Cette instantanéité du cours du temps, c'est la conscience avec ce qui en fait quelque chose de nouveau, le « pont jeté entre le passé et l'avenir » (2), entre une série matérielle sans réalité consciente, les excitations, et une série corporelle sans réalité consciente non plus, les mouvements.

La réalité naissant dans la mesure où s'établit une relation entre les deux, c'est-à-dire, la juxtaposition dans le même présent des deux séries, mais une juxtaposition qui exclut la causalité *a priori* parce qu'elle crée à chaque instant cette causalité même, voilà la conscience.

La collaboration continue dans la perception des don-

(1) H. BERGSON, *Energie Spirituelle*, p. 59.

(2) H. BERGSON, *Energie Spirituelle*, p. 9 et sqq.

nées et des images, est telle que nous pouvons affirmer que la Perception est Imagination.

Elle l'est sous toutes ses formes : mémoire, invention, abstraction, organisation de l'univers, rêve organisé, création du schéma spatial.

Elle l'est tellement que l'on peut dire aussi que la spontanéité de l'esprit commence où finit le rôle des données et où commence celui des images. La conscience, c'est alors ce que l'image apporte en elle de spécifiquement spirituel, c'est cette allée et venue continuelle du monde extérieur à nous sous forme d'excitations *interprétées*, et de nous au monde extérieur sous forme de mouvements *choisis* ; la conscience est la suite des événements qui assaillent mon corps, le surprennent et nécessitent cet effort d'adaptation pénible que marque entre les deux phénomènes corporels, le temps qui les relie, mais aussi les sépare, qui indique leur liaison, mais aussi leur indépendance, le temps d'hésitation qui fait que ce qui est dans le conséquent n'était pas *a priori* dans le subséquent, librement interprété ou ignoré.

Or, ce temps, qui est en somme le critérium de la conscience, ne peut que se concevoir, au point de vue psychologique, et en fonction de l'identité et de la permanence du souvenir.

En réalité, même lorsqu'il s'agit du temps physique, nous lui attribuons le même sens qu'à la durée. Or, le temps physique n'a pas de dimension qui lui soit propre. Il n'existe qu'en fonction d'une synthèse de l'esprit.

En soi, il ne sait être que la loi intemporelle qui traduit le déterminisme de chaque instant de la matière. Même pour les faits matériels, dans l'expression desquels le temps est une donnée, nous n'en prenons conscience que dans la mesure où ils sortent de la succession physique : une couleur est un fait temporel, une qualité étendue dans la durée ramassant des milliards d'instants de la matière et chacun de ces milliardièmes d'instant peut être une éternité pour une conscience qui pourrait en parcourir la série et en considérer les éléments comme des termes nécessaires. Tout moment se mesure par la série qu'il construit, et la série

ne se conçoit pas sans coexistence et juxtaposition. Ainsi le moment matériel demande toujours une conscience qui le remplisse et le mesure. La mesure matérielle dépend de la mesure de la conscience, c'est-à-dire, de la richesse de l'instant d'une conscience, de la quantité de présent et d'avenir qui le gonfle, qui se ramasse en un éclair, de son imagination.

Ce rapport de l'âme et du corps se traduit par le rapport entre la série matérielle et la série temporelle, entre la succession causale sans mémoire et la succession synthétique qui établit une solidarité entre les moments.

La stabilité des lois physiologiques se traduit par le temps du corps qui est l'immobilité des lois. Au contraire la conscience peut isoler certains moments de cette série, les extirper de la suite des instants et parvenir ainsi, par la valeur qu'elle donne, pour sa prise en considération, à créer la juxtaposition d'instant. La conscience est alors le changement et l'intensité, la succession de certains accidents du corps et la permanence de la volonté de lutter et de construire une causalité nouvelle, par l'utilisation du passé et la prévision de l'avenir, par l'imagination qui est le contenu du temps et la mesure de l'instant.

Or, non seulement l'image permet de donner un aperçu de la réalité spirituelle, mais encore une unité extraordinaire à toute la vie psychologique.

Partout l'esprit fonctionne de la même manière et cependant cela n'enlève aucune des riches possibilités de l'esprit. Identique dans son essence, il reste multiple dans ses effets. Grâce à l'image qui n'est à l'origine qu'un éclair de liberté dans la sensation, nous pouvons monter jusqu'à la plénitude des créations spirituelles sans pour cela avoir changé la nature de l'esprit, mais seulement multiplié à l'infini les petits accidents du début, mais seulement avoir défini l'unité dont dépendait la somme et le multiple (3).

(3) H. BERGSON a insisté sur les origines utilitaristes dans la conscience. Cf. *M. et M.*, Avant-propos X :: « Le premier (fil conducteur) est que l'analyse psychologique doit se repérer sans cesse sur le caractère utilitaire de nos fonctions mentales, essentiellement tournées vers l'action. »

Il suffit d'admettre la spontanéité de la sensation pour admettre le miracle de l'esprit.

Qui peut le moins, peut le plus.

Nous allons donc parcourir ce cheminement de la pensée pour y saisir l'identité et la variété du processus imaginaire. L'esprit n'est pas essentiellement différent dans le Rêve et dans l'Abstraction : qui admet le rôle de l'image dans le Rêve, l'admet dans l'Abstraction et définit l'esprit par l'Imagination dans un cas comme dans l'autre. Et avant d'étudier l'image dans son essence, nous allons d'abord considérer les fonctions imaginatives et y isoler l'élément sans l'acceptation duquel toutes ces fonctions restent mystérieuses ou incohérentes.

Nous avons déjà étudié l'image dans la perception, très longuement parce qu'il nous apparaissait important de montrer que percevoir et imaginer étaient une seule et même chose, et non deux facultés différentes de l'esprit.

Nous avons vu l'imagination et la perception combinées si étroitement qu'il n'était pas possible de donner au mot image le sens qu'il a communément puisque la perception commençait où commençait l'imagination, la création et la mémoire.

Or, nous verrons que le Rêve n'est qu'une perception plus librement imaginée, moins strictement liée aux cadres créés par notre imagination stylée et que nous appelons espace, habitudes, souvenirs. Perception plus libre, mais moins outillée, qui interprète avec plus d'incohérence ce que nous interprêtons mieux et plus systématiquement dans nos moments de pleine lucidité. Nous dirons que le rêve est une perception qui échoue très vite, une construction instable, illogique, fantasque (4).

I. — LE RÊVE

Nous étudierons d'abord le type le plus complet du Rêve, celui où se mêlent les sensations, les émotions et les images. Puis nous verrons qu'il y a d'autres types de rêve plus

(4) H. BERGSON, *Energie Spirituelle*, p. 98 : « Il est vrai qu'elle perd en tension ce qu'elle gagne en extension. »

simples qui constitueront une sorte de vérification des affirmations qui précéderont.

Notons d'abord que rêver, c'est prendre conscience de nous-mêmes et du monde, c'est s'intéresser à nous et au monde extérieur, c'est déjà être éveillé, ou plutôt, c'est se réveiller, constater une opposition entre notre intérêt et l'univers, intervenir parce qu'il est nécessaire de le faire. On ne rêve jamais en dormant, car dormir, c'est renoncer à tout et le rêve est une reprise d'intérêt (5).

Le rêveur est dans cet état demi-conscient où traînent encore quelques brumes nocturnes qui voilent suffisamment la réalité pour donner aux sensations leurs formes fantasmagoriques et leurs apparences inattendues (6). Le rêveur interprète ses sensations comme à l'état de veille, il interpréterait un coup de canon très proche trouant la quiétude d'une chaude méditation, avec effroi, étonnement, colère ou peur ; puis plus calmement, il chercherait à comprendre, à expliquer son désarroi non par le son, mais par la cause du son (7).

Voici un exemple de rêve : Au matin, un homme dort dans son lit, le soleil qui luit à travers les persiennes horizontales, vient trouer de sa violence à peine tamisée par les rideaux, par les paupières du dormeur, la conscience obscure de celui qu'elle gêne et dont elle va provoquer le réveil et le rêve.

(5) H. BERGSON, in *Energie Spirituelle*, Le Rêve, p. 110 : « Dormir, c'est se désintéresser. »

C'est la thèse de FOUCAULD, *Le Rêve*, Paris, Alcan, 1906. — de GOBLOT, *Le Souvenir des Rêves*, in *Revue Philos.*, 1896, II, 288 - 1897, I, 672, II, 329.

Il faut cependant admettre une transition entre le sommeil et la veille et, par conséquent admettre une continuité entre le moi du sommeil et celui de la veille, sans quoi rien ne pénétrerait dans notre nuit.

(Cf. CLAPARÈDE : 1° Esquisse d'une théorie biologique du sommeil. *Arch. de Psych.*, IV, 245, 349 - 1904-1905. — 2° Sur la fonction du rêve, in *Revue Philos.*, mars 1916.

(6) En général périodes présomniques et postsomniques.

(7) Sur la continuité de la veille au sommeil et sur la pensée du rêve.

Cf. FREUND. *A Die Traumdeutung*. Leipzig. Denticke, 1900.

H. BERGSON, *Energie Spirituelle*, Le Rêve.

HERVEY DE SAINT-DENIS, *Les rêves et les moyens de les diriger*, Paris, Amyot, 1867.

DELACROIX, *Structure logique du Rêve*. *Revue de Met.*, nov. 1904.

LEROY et TOBOLOWSKA, *mécanisme intellectuel du Rêve*, in *Rev. Philos.* 1901.

Et notre dormeur quitte rapidement le monde domestique et quiet où il vivait sans attente et sans risque, protégé du bruit par les murs, du monde extérieur par la chaleur molle du lit, dans le silence et l'ombre de la nuit.

Mais, vient le jour : le contrat passé avec les puissances domestiques est rompu par la lumière ; le premier contact avec la réalité lymphatique objective prend la forme *lymphatique* du rêve qui le mènera des bornes du sommeil à la veille.

Il rêve, lui qui avait renoncé à la pensée, qu'il court ou plutôt qu'il désirerait courir et tourner autour d'une barrière en flammes (pourquoi en flammes ?) pour échapper à la poursuite d'un loup. Il rêve confusément à la fois, qu'il tourne autour de la barrière dont il ne se demande pas pourquoi elle est en flamme, et qu'il lui est impossible d'échapper à la bête féroce qui le poursuit, impossible de vaincre une inertie dont il souffre, alors qu'il voit son salut dans la fuite. La barrière est là qu'il faut contourner, le loup le presse..., il suffoque, mais le réveil le délivre du rêve, comme le rêve le délivrait de la nuit.

L'essentiel devient un accessoire, la cause fait place à l'effet ; la cause, c'est la lumière, l'effet, la terreur ; et il reconnaît alors la cause de son rêve, et il retrouve la sensation initiale et transposée dans ce qui aurait dû jouer le rôle central dans le récit forgé et qui n'y joue qu'un rôle secondaire : la barrière en feu, c'étaient les raies horizontales des volets qui laissaient passer la lumière du soleil levant.

Il lui est facile de rétablir les choses. Le loup qui le faisait haleter de terreur, c'était sa propre peur transposée, elle aussi, imagée, objectivée et qui revêtait les formes de je ne sais quelle vieille légende ou conte de fées remontant le cours du temps, des lointains de son enfance, où le loup était déjà la peur. Le rêveur réveillé retrouve aussi facilement la relation de causalité entre la peur et la barrière : la terreur qu'il éprouvait, c'était la gêne provoquée par la lumière intense qui filtrait à travers les volets, gêne transposée qui, dans la solitude de son âme, et dans son inatten-

tion et son inadaptation, s'étalait, grandissait, et prenait la forme monstrueuse de la terreur à laquelle il faut une explication plus légitime qu'une lumière tamisée, car il s'agit non seulement d'expliquer la sensation, mais encore le réveil à la vie, le rappel de toutes les forces de la vie et rassembler tous les souvenirs épars et dissous dans la quiétude nocturne. Il lui apparaîtra aussi, à notre psychologue éveillé, que la fuite désirée et impossible signifiait le dédoublement de la pensée déjà agissante et l'inertie de ce corps dont les parties indistinctes sont encore plongées dans l'engourdissement du sommeil; il faut faire peu à peu l'appel de toute cette troupe somnolente et rétive, que le chef n'a pas, de suite, bien en main.

De plus, il découvre le jeu de l'esprit dans son interprétation libre des données sensibles et dans ses créations spatiales: Les lignes horizontales deviennent une barrière verticale. Il mesure ainsi la valeur des interprétations des données sensibles et la liberté avec laquelle l'esprit peut broder sur les données des sens qui ne sont que le point de départ d'une libre construction.

Enfin, il reconnaîtra que la fuite s'achevait juste au moment où elle allait commencer et que l'action instantanée provoque l'intervention de l'activité, le contrôle des facultés, la vie normale, le réveil. Le rêve ne reste plus qu'un début de réaction qui échoue. Réaction fantasque, peuplée déjà d'images qui donnent à l'émotion la caution de sa légitimité.

Nous pouvons dès maintenant connaître la nature du rêve: une sensation plus intense que les autres provoque l'émotion du dormeur qui cherche dans les images l'explication de l'émotion, sans toujours lier l'émotion à la sensation.

Le processus habituel du Rêve (celui de notre exemple) est le suivant:

Une sensation (8), soit parce qu'elle est intense, soit parce

(8) Cf. H. BERGSON, in *Energie Spirituelle*: le Rêve, p. 91, sur les causes sensibles du r.v.e. MAURY, oc., HERVEY DE SAINT-DENIS, oc. Sur les images entoptiques, cf. MAURY, oc.

que le dormeur a, par un long repos, une sensibilité plus aiguë, provoque l'intervention de facultés d'imagination. Tout se passe comme si la conscience, émue par cette donnée, alors que les autres sensations qui l'assiégeaient vainement étaient non venues, juge qu'elle est assez importante pour nécessiter une réaction : La forme de ce jugement, c'est l'émotion qui masque l'événement et appelle la considération. Le rêve, c'est un récit qui légitimera l'émotion réelle, que la sensation est insuffisante à expliquer puisque la sensation demande une suite, insuffisante qu'elle est par elle-même et par cela qu'elle apparaît dans la terreur qui suit notre brutal réveil et la rupture du charme de la nuit. Il y a ici un changement perspectif caractéristique du travail de l'esprit : cette inversion de la cause et de l'effet nous la retrouverons ailleurs.

Les images qui suivent sont à la mesure de cette terreur. C'est pourquoi l'on peut dire que le rêve est parfaitement logique, même lorsqu'il est illogique. Les images sont alors ici : la barrière qui est une interprétation possible des raies de lumière ; le loup qui est une sorte de sublimation de l'émotion éprouvée ; et l'image de notre fuite marque bien qu'avant la réaction définitive qui démentira l'essai, la fuite et l'image non réalisée de nos efforts, et l'interprétation de l'inertie de notre corps sous l'aspect d'un sort jeté par un mage inconnu, étaient un moyen possible de répondre au danger.

Tout cela montre bien que l'image, c'est l'acte qui se prépare, c'est la solution possible qui se révèle, c'est l'avenir sous forme de projet et le passé sous forme de traces.

L'image est ici l'expérience qui se conserve pour l'utilisation future, et le rêve, c'est la forme réelle donnée à ce qui n'était encore qu'une possibilité.

L'image est à l'émotion ce que les corps sont à la lumière : il faut un corps opaque pour déceler l'existence des

J. MÜLLER, *Ueber die phantastischen gesichterscheinungen*, Coblenz, 1826.
DELAGE, Une théorie du Rêve, in *Revue Scientifique*, 11 juillet 1841. — Portée philosophique et valeur utilitaire du Rêve, in *Revue Philos.*, 1916, I.

rayons lumineux. De même il faut une traduction des émotions qui filtrent ainsi à travers les images.

Ce qui nous intéresse, ici, c'est surtout la direction de notre esprit, elle est dans le rêve ce qu'elle est dans la réalité.

Nous tendons vers la solution comme si nous supposions le problème résolu et la première forme que peut prendre cette croyance dans l'avenir heureux, c'est la forme que prendra le rêve.

Nous estimons, nous, que l'image, ce n'est pas ce que l'on appelle image, réalisation définitive de ce qui n'était que velléité ou désir de réalisation. Nous disons que l'image, fait primitif de la conscience est avant le résultat, elle est ce qui nous mène vers lui, non la tendance elle-même, mais plutôt la réalité désirée qui répondra à l'effort, alors qu'elle n'est que désirée, une chose qui n'est pas, mais qui cependant doit préexister, puisque nous savons la tirer de sa virtualité.

Toutes les images dont nous avons parlé dans le rêve ci-dessus étaient déjà en nous en quelque manière, puisque nous les avons retrouvées. L'image, c'est cette possibilité. Ce n'est pas le souvenir, c'est le souvenir possible, ce n'est pas la création, mais la création désirée.

Réaction possible, non sans relation avec la sensation et l'émotion, mais non pas cependant déterminée absolument par elles, voilà le rêve et voilà l'image.

L'image implique un choix, une certaine corrélation entre le donné et la réponse. Ainsi le rêveur réveillé tout à fait change aussi son système de réponse, comme s'il échangeait le chiffre de ses télégrammes et, à des données rendues plus complètes par une plus ample investigation du monde extérieur, choisira parmi les possibles ceux qui correspondent à une interprétation plus bourgeoise, moins fantasque de la réalité extérieure.

Ainsi le rêve, n'est qu'une des interprétations possibles de la réalité, plus préoccupé de rendre compte de la légitimité de l'intensité de notre état affectif que de minimiser

notre émotion par un recours aux explications plus banales.

La perception, par ailleurs, n'est qu'un rêve plus perfectionné, où les sensations sont autrement imaginées, mieux organisées dans une synthèse mieux construite, plus objective, un vaste système clos de renseignements et d'images dont l'espace et le temps forment le moule des objets et le cadre de la représentation.

Et si percevoir, c'est imaginer, sentir qu'au moindre objet correspond une masse énorme de réactions possibles, synthèse d'être et d'inexistence, somme dont nous sentons les multiples éléments sans éprouver la nécessité de développer ou d'inventorier la richesse de ces images, alors nous pouvons dire que le rêve est un premier essai d'explication des choses et l'utilisation parmi tous les schémas de celui qui est le plus en rapport avec notre état affectif, **sinon avec nos données immédiates** (9).

Reprenons le rêve et établissons son schéma et l'ordre d'apparition des différents éléments. D'abord une sensation, sensation dont nous n'avons pas conscience en tant que donnée immédiate; c'est un fait physiologique, une excitation analogue aux autres excitations qui n'ont point légitimé l'intervention de nos facultés d'imagination. Un bruit par exemple qui est dans son essence ce qu'étaient les vibrations antérieures perçues par le tympan, mais non entendues; une lumière qui agit sur l'œil et les cellules rétiniennes comme le font les lumières non vues; un contact identique en lui-même aux contacts non ressentis; mais une sensation qui prend place dans notre temps parce qu'elle demande une suite. Elle demande un complément à son insuffisance et nous jugeons qu'elle a une valeur: nous la lui donnons par notre attention.

Donc d'abord un fait sensitif, que nous isolons des autres, provoque par le fait même de son isolement, une émotion. Et c'est ce qui explique l'inversion dont nous parlions.

(9) Sur les rapports plus vagues dans le Rêve que dans la perception. Cf. H. BERGSON, in *Energie Spirituelle: Le Rêve*, p. 102.

Dans l'ordre chronologique, ordre extérieur à la conscience-témoin, la cause du rêve est la sensation. Cette sensation nous émeut et les images apparaissent pour donner à l'émotion une cause digne d'elle. Le Rêve transpose cet ordre d'apparition. Ce sont les images qui semblent provoquer l'émotion parceque de toute évidence, seule la valeur des images peut donner une idée de celle de la sensation : Ce n'est pas la sensation qui provoque à vrai dire l'émotion, puis les images : c'est ce qu'il y a d'étonnant dans la sensation, d'incohérent, d'inattendu, de troublant qui nous émeut ; l'insuffisante clarté des sensations mêlées encore à toute la gangue sensible dans un esprit surpris, désarmé en partie, provoque l'alerte et la mise en action de toutes nos facultés. Aussi la conscience ne tient-elle compte de la sensation que dans la mesure où cette nature est liée aux images par autre chose que par l'émotion.

C'est ce qui nous permet de comprendre pourquoi il y a d'autres schémas de rêve, schémas incomplets où se laisse surprendre la genèse de la réaction.

Ainsi il y a des rêves où se perd toute trace de la cause sensorielle du rêve. Ici aucune liaison entre les images et la sensation. Ce rêve apparaît sans logique, sans cause, une manifestation spontanée d'un esprit anarchique. Dans l'exemple que nous donnions, la sensation, cause initiale, la lumière tamisée par les persiennes, ne jouait déjà plus qu'un rôle accessoire sans relation bien claire avec le drame central qui en est pourtant la suite logique. Dans certain rêve, la sensation disparaît totalement. Pourquoi cela ? mais parceque la sensation a provoqué en nous la réaction émotive qui est sans ressemblance avec une excitation et cette émotion a rappelé à l'existence des images qui sont sans lien conscient avec la sensation initiale, puisque la sensation initiale était sans liaison aucune avec aucun système d'images et qu'elle nous a paru étonnante par cet isolement et qu'elle a nécessité la création d'un réseau d'explications qui ne la rappelle plus en rien puisqu'il contient ce qu'il lui manquait : la vraisemblance.

La sensation n'est liée à l'image que par une déficience

ce qui s'interprète par l'absence de lieu et permet à la sensation de disparaître, l'attention se portant sur le résultat de l'effort et non plus sur sa cause.

Cela est si vrai, que la réflexion plus claire arrive seule à tirer des limbes et à leur donner une forme, aux images non exprimées, mais seulement pressenties. Exemple : l'enrichissement de nos rêves par la notation répétée à intervalles assez distants (10).

Le schéma du rêve est alors le suivant : 1° images ; 2° émotion. Là encore l'effet devient cause et la cause, effet par une inversion facile à comprendre.

D'ailleurs le schéma du rêve peut être plus simple encore : 1° sensation interne ou externe ; 2° émotion.

Le réveil est si brusque que le dormeur prend immédiatement contact avec la réalité, sans avoir le temps de faire le récit qui constitue l'armature du rêve. Il interprète cela de la façon suivante : il s'est réveillé avant d'avoir assisté à quelque chose d'imminent qui semblait l'émouvoir à distance et être cause de l'émotion antérieure à sa cause ; il ne retrouve que l'appréhension de ce qui allait arriver, de ce qui n'a pas eu le temps de se produire ; ce qui prouve que même quand n'existent pas les images, il existe en nous une force qui nous mène vers elles et néglige la sensation, une puissance d'attraction qui lie le présent à l'avenir. Cela est facilement explicable : la sensation peut disparaître transposée ou non. Elle n'en est pas moins la cause de toutes les images qui s'abattent sur notre esprit comme une troupe ailée, sensation caractérisée par ceci qu'elle nécessite une réaction : émotion et images.

Cette réaction qui est la chose attendue, prend l'importance que devrait avoir la cause et dont elle est le signe, puisque sans elle la sensation ne serait pas. La sensation tend à disparaître parce que son insuffisance même nous menait vers un état de conscience plus clair où elle est transfigurée et méconnaissable puisque satisfaisante momentanément.

(10) FOUCAULT : *le sommeil et les rêves*, Paris, Alcan, p. 73 et sqq.

Si bien que c'est dans la donnée elle-même que nous trouvons la raison de son néant, de son anéantissement et la raison de faire appel à quelque chose de plus riche.

Reprenons donc les schémas d'un rêve:

1° Sensation → émotion → images → réveil;

2° Sensation → émotion → réveil.

Tel il se présente à l'observateur; mais pour celui qui rêve et compte tenu de la loi de transposition d'intérêt, la sensation disparaît ou est transposée et méconnaissable ou encore joue un rôle banal, accessoire dans le récit; le schéma est alors le suivant:

1° Images → Emotion → Réveil;

2° Emotion → Réveil.

Sans toujours distinguer l'émotion des images qui semblent les provoquer.

Ainsi nous assistons dans le Rêve à une inversion caractéristique de l'intérêt; et la sensation, cause vraisemblable de notre rêve tend à disparaître, devant l'émotion et le flot des images dont elle provoque l'apparition.

Si bien que ce sont après coups les images qui paraissent légitimer l'émotion et la précéder. Nous trouverons ce changement de perspective temporelle et de valeur dans bien d'autres cas, par exemple, dans le souvenir et dans l'invention.

Enfin nous noterons que certains caractères fantasques ou illogiques du Rêve ne rejettent point du tout la participation des fonctions supérieures de l'esprit dans le domaine qui paraît celui de l'incohérence.

Nous noterons que le Rêve est un début de réaction (11), une utilisation plus ou moins rationnelle des possibilités du corps, des images, pour répondre au monde extérieur au moment où tout est confus. Il se rattache par cela même, au processus général de l'esprit: *donnée + réaction*.

L'incohérence même n'est probablement et très souvent que la traduction de la confusion de l'esprit dans le branle-

(11) Cf. FREUND met un travail mental à l'origine des rêves puisque ces désirs refoulés se déguisent pour apparaître dans les rêves et échapper à la censure.

bas général de la réaction aux premières lueurs de la clarté consciente (12).

Pourquoi dans le rêve explique-t-on par un récit compliqué et obscur les sensations qui, par ailleurs, paraissent simples et claires lorsque nous sommes réveillés?

1° Parce que les sensations ne sont pas des données simples. Elles ne sont pas isolées, mais forment encore dans la demi-obscurité du dormeur un mélange confus de modalités multiples, comme dans le rêve primitif où tout est simultané, confus, indistinct.

2° Parce que l'émotion peut paraître simple, elle peut un instant faire paraître le rêve le plus incohérent, resplendissant de logique et de clarté. Mais en réalité la sensation prend, elle, une valeur spécialement obscure lorsqu'elle tombe tout à coup dans le vide de la conscience du dormeur et, ainsi obscure, peut être liée à n'importe quelle image (13).

Il n'en reste pas moins vrai que même si le rêve est une réaction inférieure en qualité, il reste, en essence, de l'espèce des réactions de notre esprit. Aucune donnée à la conscience ne peut constituer à elle seule un fait de conscience; elle est et ne peut être qu'un point de départ d'une succession de faits spirituels, succession dont elle détermine l'apparition, sans pour cela qu'on puisse prévoir cette succession, puisque la suite apportera ce qui manque à la sensation initiale, elle devient alors une sorte de centre d'attraction des molécules spirituelles ou comme un point singulier de cristallisation en milieu sursaturé.

On peut dire avec certitude: tout fait de conscience tend à en appeler d'autres quelconques, simplement parce qu'insuffisant par lui-même, il appelle une suite indéterminable d'images qui l'interprètent librement. Ce qui fait que le

(12) RIBOT, dans la *Psych. des sentiments*, p. 173: « L'unité de certains rêves, malgré l'apparence disparate des associations, a sa cause dans une disposition organique ou affective: fatigue, de pression, oppression, troubles de la circulation, de la digestion, excitation sexuelle, états organiques qui répondent de l'unité du rêve. »

(13) Voir comment H. BERGSON explique la supériorité des images les plus vagues dans le rêve sur les souvenirs précis de l'état de veille, in *Energie Spirituelle: Le Rêve*, p. 102.

rêve est un exemple typique de la loi d'association qui reste la loi essentielle de l'esprit.

Nous insistons donc sur ce fait que tout dans le rêve s'explique, est clair; même l'obscur et l'insaisissable; ainsi il sera impossible de rejeter au delà des frontières de la conscience le pays du Rêve, il devient nécessaire d'en faire une parcelle d'un effort de logique, de la vie intellectuelle.

Autre incohérence du Rêve qui nous paraît explicable: c'est l'illusion dont nous sommes souvent victimes qui nous fait admettre que les images évoquées sont nettes, claires et distinctes alors qu'elles ne le sont pas et ne le sont plus dès que nous sommes réveillés.

Nous avons noté plus haut l'origine de l'obscurité des sensations; nous avons dit que cette impression gênante était due à ce que la sensation n'est pas nettement séparée des autres puisque cela dépend de l'interprétation et que ses contemporains entrent dans le mélange de nos impressions qui n'ont de frontières que celles que nous leur donnons. Que de telles données obscures puissent nous paraître claires, cela prouve que nous prenons nos désirs pour des réalités. Nous désirons la clarté et ce désir de clarté accompagne des images qui n'en sont pas toujours dignes.

Il nous est, à tous, arrivé de trouver sublimes et musicaux des vers que nous forgions au seuil du sommeil (14), de retrouver au réveil les mots admirés, mais vides et ternes, sans la joie qui les colorait, dénués de toute beauté et de toute musique qui les enrichissait gratuitement parce que nous désirions les trouver tels.

Ou encore il nous est arrivé dans nos rêves de trouver très ressemblantes certaines figures connues qu'à l'état de veille nous eussions avec difficultés évoquées et plus difficilement encore dessinées ou peintes.

Mais cette illusion fréquente sur la précision de nos rêves, qui a fait que longtemps on les a pris pour des mes-

(14) H. BERGSON a cité, avec doute, quelques exemples de travail artistique, littéraire ou scientifique exécutés au cours d'un songe, *Energie Spirituelle*, p. 99 et sqq.

sages divins prémonitoires, se rencontre aussi à l'état de veille.

Celui qui a jamais relu, à quelques années d'intervalle ce qu'il a un jour écrit, n'est plus jamais dupe d'une telle transposition affective; il sait très bien que ce qui lui paraissait admirable, il y a quelques années, est privé aujourd'hui de ce qui était non un effet, mais une cause: le désir d'admiration. Retenons donc cette loi de l'inversion affective.

Cette inversion affective explique autre chose encore: l'inversion chronologique qui n'est d'ailleurs pas spéciale au rêve, mais dont le rêve de Maury donne un exemple classique (15).

MAURY raconte: « Je me trouvais couché dans ma chambre ayant ma mère à mon chevet. Je rêve de la terreur; j'assiste à des scènes de massacres, je compareis devant le tribunal révolutionnaire, je vois Robespierre, Marat, Fouquier Tinville...; je discute avec eux; je suis jugé, condamné à mort, conduit en charrette sur la place de la Révolution; je monte sur l'échafaud; l'exécuteur me lie sur la planche fatale, il la fait basculer, le couperet tombe; je sens ma tête se séparer de mon tronc, je m'éveille en proie à la plus vive angoisse, et je sens sur le cou la flèche de mon lit qui s'était subitement détachée, et était tombée sur mes vertèbres cervicales, à la façon du couteau d'une guillotine. Cela avait eu lieu à l'instant, ainsi que ma mère me le confirma, et cependant c'était cette sensation externe que j'avais prise pour point de départ d'un rêve où tant de faits s'étaient succédés ».

Ici l'inversion affective introduit le temps causal où était donnée la simultanéité.

La sensation, origine du rêve, se retrouve dans le récit précédée des images dont l'apparition suivait celle de la sensation. Mais comme toute la suite des images est venue pour expliquer la sensation, la succession finaliste remplace la simultanéité de fait.

(15) MAURY: *Le sommeil et les rêves*, 4^e éd. Alcan, p. 161, cité par BERGSON, *Energie Spirituelle*, Alcan, 11^e édition, page 112.

Il semble donc que les images constituent cet instant qui précède l'action réelle, où l'esprit soude les possibilités; assemble tout ce qui lui paraît le plus apte à répondre à la question qui se pose et qui provoque l'émotion.

Que ces réponses soient adaptées aux questions, cela est peu probable, puisque ce qui faisait qu'une telle sensation était consciente, c'est qu'elle apparaissait brusquement et nous étonnait par son étrangeté. Les images ne sont donc que ce qui semble le plus en rapport avec le donné et elles conservent de lui ce qui le rendait étrange et les laissait bien vagues.

Il est facile de nous mettre dans un état analogue à celui qui provoque l'apparition des images et dans un état analogue au rêve: lorsque nous assistons à cette sorte de relâchement de notre personnalité dans les moments de repos ou dans ceux qui précèdent le sommeil, il nous arrive de pressentir en nous toutes sortes de velléités qui restent à l'état latent et grouillent en nous, cherchant comme une soupape d'échappement. Tout cela reste une masse amorphe, vibrant simultanément, d'où ne surgira aucun élément élu par un effort analytique de notre attention. Il semble qu'alors, dans un tel état amorphe, nous prenions conscience de tout ce qui s'agite en nous confusément, de non-être, ne demandant qu'à se manifester dès que l'occasion se trouvera, le tirera du possible dans le réel. Le moindre fait extérieur provoque, tombant dans ce méat quelque chose d'analogue au phénomène de cristallisation par projection d'un corps étranger dans un liquide sursaturé (16).

Se colle immédiatement à l'intrus tout ce qui peut avoir avec lui un rapport aussi vague que possible, comme si les images n'attendaient qu'une occasion pour renaître et possédaient un dynamisme (17) pour se précipiter vers une sortie et une réalisation.

En fait, à une sensation nous répondons par des propositions de réponses qui sont les images, ou, si l'on veut, par

(16) Cf. H. BERGSON, in *Energie Spirituelle*: Le Rêve, p. 102.

(17) Cf. H. BERGSON, *ibid.*: « Alors ces souvenirs immobiles, sentant que je viens d'écarter l'obstacle, de soulever la trappe qui les maintenait dans le sous-sol de la conscience. se mettent en mouvement. Ils se lèvent, etc... »

la certitude qu'à un événement qui nous surprend nous sommes toujours capables d'opposer un mouvement de défense ou de supposer le problème résolu, bref, de le rendre familier, soit par l'invention, soit par le souvenir. C'est pourquoi, étudier le rêve, revient à étudier l'Image et les lois de l'Association.

Si nous admettons donc cette loi de la transposition qui porte sur les images le fantasque de la sensation, si nous admettons aussi que la sensation se précipite dans une conscience inexistante de quiétude, que l'émotion y est d'une qualité et d'une intensité que nous ne trouvons plus à l'état de veille que rarement, si tout cela nous explique ce qui paraissait incohérent dans le rêve, nous pouvons admettre pour le rêve, le même schéma que pour la perception (18), avec cette différence, avons-nous dit, que les images du rêve ne font plus partie d'un même système classé, hiérarchique, cohérent qui est le réseau d'images dont nous nous servons à l'état de veille (19), parce que la mémoire n'est pas toute revenue au moment où nous rêvons et que les liens qui unissent les images, les associations et les complexes qui font l'espace, le temps, notre personnalité, ne sont encore tous donnés.

Enfin disons que le rêve est un des états les plus primitifs, où intervient le minimum de réflexion. Il n'est qu'une phase de la perception (20), un premier acte d'attention dont le schéma est inacceptable, une réaction qui échoue de suite, mais paraît extraordinairement singulier dans la suite de nos états d'attention parce que lié, à une émotivité de désarroi, un acte imaginé dont la réalisation provoque le réveil, c'est-à-dire, le contrôle de la réalité à l'aide de tous nos moyens d'investigation.

(18) H. BERGSON, *oc.*, p. 104, 105, 106. Rapport du Rêve et de la Perception. Rôle du Souvenir dans la divination de la réalité.

(19) H. BERGSON, *ibid.* Sur la précision de l'ajustement.

(20) H. BERGSON, *ibid.* Le Rêve, p. 104. « La naissance du Rêve n'a donc rien de mystérieux, nos songes s'élaborent à peu près comme notre vision du monde réel. Le mécanisme de l'opération est le même dans ses grandes lignes. »

II. — LES SOUVENIRS

La mémoire est une faculté si importante que sa définition se confond avec celle de l'esprit.

Toute conscience, à quelque niveau que ce soit, implique mémoire, c'est-à-dire, autre chose qu'une simple juxtaposition d'instants isolés ; le terme même implique la coexistence dans un même milieu, ce qui n'a de sens que si l'on arrive à la conception d'un continu, c'est-à-dire, à la simultanéité dans un même moment de deux séries, passée et future (21). Cela suppose donc une relation temporelle (avant et après) entre les faits de conscience les plus étrangers, les plus différents, les plus variés. Cette série temporelle peut être rapide, précipitée, torrentielle, ou calme, limpide, inerte, somnolente. Mais à côté de cet écoulement des faits, il faut aussi considérer en soi chaque état de conscience. Chaque terme de la série a sa propre valeur : la conscience au lieu de passer d'une perception à une autre, puis à une autre encore, peut n'être qu'une même perception dont la richesse garantit la richesse de la conscience qui perçoit (22).

Tout fait de conscience implique une durée propre et, par conséquent, fixe lui-même par sa monotonie ou sa richesse la longueur de son temps.

A ces deux points de vue sur le temps, appréciation générale de la durée, évaluation particulière de chaque fait de conscience, correspondent deux sortes de mémoire. D'abord la mémoire que l'on pourrait appeler extérieure et qui garantit la permanence de notre moi à travers les moments de la vie. Puis une mémoire interne, sans reconnaissance, qui fait de chacun de nos états une synthèse où se retrouve le passé (23).

(21) Cf. H. BERGSON, *M. et M.*, p. 20 et 21 : « Si courte qu'on suppose une perception, elle occupe toujours une certaine durée, et exige par conséquent un effort de mémoire, qui prolonge les uns dans les autres une pluralité de moments. » Ce que nous appellerons Mémoire-Contraction.

(22) « Aux données immédiats et présentes de nos sens nous mêlons mille et mille détails de notre expérience passée. » Ce que nous appellerons Mémoire-Concentration.

(23) Cf. H. BERGSON, *M. et M.*, p. 63 : « Il n'y a jamais pour nous d'ins-

La première forme est liée le plus souvent à la vie intellectuelle: la seconde, à la vie toute entière parce qu'elle en est l'axiome.

Une telle importance n'a pas échappé aux philosophes modernes, tels que BERGSON dont ce titre de livre: « Matière et Mémoire » reprenant sous une forme voulue et neuve, l'antithèse Matière et Esprit, marque bien la haute signification de la fonction mnémonique.

Aussi les théories de la mémoire sont-elles toutes grosses de théories métaphysiques. C'est à cet apriorisme que par notre définition des images nous pensons échapper, bien que nous sachions très bien que toute étude des faits est une interprétation des faits et qu'aucune solution empirique n'échappe au danger de l'hypothèse qui sollicite les faits.

On définit habituellement la mémoire: le pouvoir de faire revivre un état de conscience antérieur en le reconnaissant comme tel et l'on distingue non moins habituellement les trois phases de la vie des souvenirs:

La conservation qui est leur vie latente; l'évocation qui est l'occasion de les ressusciter et enfin la localisation qui devient la plénitude de leur renaissance garantie fidèle.

C'est l'évocation des souvenirs, liaison entre le passé et l'avenir, entre ce qui n'est plus et ce qui n'est pas encore, qui semble nous devoir apporter les plus précieuses suggestions sur la nature des souvenirs.

L'évocation du souvenir ne se fait jamais sans motif. Et la raison de cette évocation du passé se trouve dans le présent (24) tout autour de nous, dans les objets, les bruits, les odeurs: c'est du présent que nous partons pour aller vers le passé et, à vrai dire, pour faire revivre le passé dans un nouveau présent, car nous ne retournons jamais en

tantané. Dans ce que nous appelons de ce nom entre déjà un travail de notre mémoire et par conséquent de notre conscience, qui prolonge les uns dans les autres, de manière à les saisir dans une intuition relativement simple, des moments aussi nombreux qu'on voudra d'un temps indéfiniment divisible. »

(24) Cf. H. BERGSON, *M. et M.*, p 60: Nos perceptions sont sans doute imprégnées de souvenirs, et inversement, un souvenir, comme nous le montrons plus loin, ne redevient présent qu'en empruntant le corps de quelque perception où il s'insère. »

arrière; notre temps est à sens unique et la méditation du passé nous fait faire un pas nouveau vers l'avenir.

Ce rappel peut s'effectuer pour une raison qui nous échappe, qui doit se ramener à un certain état affectif englobant et le prétexte de l'évocation et le souvenir même auquel ce prétexte est associé. Par exemple éprouvant une certaine impression visuelle, gustative, ou objective, nous nous mettons tout à coup à évoquer un événement lointain qui n'a certainement aucun lien logique avec cette sensation; mais, comme il y a pourtant un lien, il faut le considérer de nature affective. Il est rare, en effet, que les événements, ainsi évoqués, nous aient été indifférents: presque toujours ils sont caractérisés par une impression de joie, de tristesse, d'attente, d'ennui ou de regret. Nous attribuons après coup comme origine à l'émotion l'événement passé sans qu'il y ait pour cela intervention de la réflexion, mais par cette loi de l'inversion que nous avons déjà signalée, d'abord dans la perception, à propos de l'objectivité du monde extérieur et de la non considération de nos faits de conscience en tant que faits de conscience, c'est-à-dire en tant qu'effets et données, ensuite dans le rêve, à propos de l'accentuation du réalisme des images au détriment de la sensation initiale, cette loi qui fait que l'effet devient cause et la cause effet, que nous rapportons dans le souvenir, le sentiment aux images et non les images au sentiment préexistant.

Le lien émotif entre la sensation et l'image est très lâche, parfois même illogique et pour cette raison nous impressionne d'autant plus, car l'évocation paraît avoir lieu malgré nous et nous en concluons qu'elle est d'autant plus vraie.

Pour étudier le mécanisme de l'évocation, la nature, le rôle de la sensation, du lien affectif et des images, nous prendrons chez Marcel PROUST (25) l'exemple classique qui joint à sa valeur artistique la précision d'un teste psychologique. Nous ne respecterons pas toujours la disposi-

(25) M. PROUST: *A la recherche du temps perdu, du côté de chez Swann* (1) N.R.F.

tion des paragraphes du texte. Nous nous excuserons de suivre notre plan et non celui de l'auteur. Mais le lecteur se reportera au livre même. Il vaut le dérangement :

« Il y avait bien des années que de Combray tout ce qui n'était pas le théâtre et le drame de mon coucher, n'existait plus pour moi, quand un jour d'hiver, comme je rentrais à la maison, ma mère, voyant que j'avais froid, me proposa de me faire prendre, contre mon habitude, un peu de thé.

Je refusai d'abord et, je ne sais pourquoi, me ravisais.

Elle envoya chercher un de ces gâteaux courts et dodus appelés petites Madeleines qui semblent avoir été moulés dans la valve rainurée d'une coquille de Saint-Jacques. Et bientôt, machinalement, accablé par la morne journée et la perspective d'un triste lendemain, je portai à mes lèvres une cuillerée de thé où j'avais laissé s'amollir un morceau de madeleine. Mais à l'instant même où la gorgée mêlée des miettes du gâteau toucha mon palais, je tressaillis, attentif à ce qui se passait d'extraordinaire en moi. Un plaisir délicieux m'avait envahi, isolé, sans la notion de sa cause. Il m'avait aussitôt rendu les vicissitudes de la vie indifférentes, ses désastres inoffensifs, sa brièveté illusoire, de la même façon qu'opère l'amour, en me remplissant d'une essence précieuse ; ou plutôt cette essence n'était pas en moi, elle était moi. J'avais cessé de me sentir médiocre, contingent, mortel. D'où avait pu me venir cette puissante joie ? Je sentais qu'elle était liée au goût du thé et du gâteau, mais qu'elle le dépassait infiniment, ne devait pas être de même nature. D'où venait-elle ? que signifiait-elle ? Où l'appréhender ? Je bois une seconde gorgée où je ne trouve rien de plus que dans la première, une troisième qui m'apporte un peu moins que la seconde. Il est temps que je m'arrête, la vertu du breuvage semble diminuer. Il est clair que la vérité que je cherche n'est pas en lui, mais en moi. Il l'y a éveillée mais ne la connaît pas et ne peut que répéter indéfiniment, avec de moins en moins de force ce même témoignage que je ne sais pas interpréter et que je veux pouvoir au moins lui redemander et retrouver

intact, à ma disposition, tout à l'heure, pour un éclaircissement décisif. Je pose la tasse et me tourne vers mon esprit. C'est à lui de trouver la vérité. Mais comment? Grave incertitude, toutes les fois que l'esprit se sent dépassé par lui-même; quand lui le chercheur est tout ensemble le pays obscur où il doit chercher et où tout son bagage ne lui sera de rien.

Chercher? pas seulement: créer. Il est en face de quelque chose qui n'est pas encore et que seul il peut réaliser, puis faire entrer dans la lumière.

Et je recommence à me demander quel pouvait être cet état inconnu, qui n'apportait aucune preuve logique, mais l'évidence de sa félicité, de sa réalité devant laquelle les autres s'évanouissaient. Je veux essayer de le faire réapparaître.

Je rétrograde par la pensée au moment où je pris la première cuillerée de thé. Je retrouve le même état, sans une clarté nouvelle. Je demande à mon esprit un effort de plus, de ramener encore une fois la sensation qui s'enfuit. Et pour que rien ne brise l'élan dont il va tâcher de la ressaisir, j'écarte tout obstacle, toute idée étrangère, j'abrite mes oreilles et mon attention contre les bruits de la chambre voisine.

Mais sentant mon esprit qui se fatigue sans réussir, je le force au contraire à prendre cette distraction que je lui refusais, à penser autre chose, à se refaire avant une tentative suprême. Puis une deuxième fois, je fais le vide devant lui, je remets en face de lui la saveur encore récente de cette première gorgée et je sens tressaillir en moi quelque chose qui se déplace, voudrait s'élever, quelque chose qu'on aurait désancré, à une grande profondeur; je ne sais ce que c'est, mais cela monte lentement; j'éprouve la résistance et j'entends la rumeur des distances traversées ».

Au sujet du rôle des sensations présentes dans l'évocation, notons d'abord que les sensations dans la vie vécue constituent toujours des synthèses que l'analyse ne dissèque que rarement. Ce que nous pourrions appeler des complexes mnémoniques du premier degré.

Un bouquet de fleurs vu n'est jamais en réalité connu par le seul sens de la vue.

L'odeur, les sons perçus en même temps, le fond, l'atmosphère, notre état, tout cela forme un tout qui reste vague, et ce sont le plus souvent ces données restées dans le vague, modestes compagnes des données de la vue qui ramènent à l'existence leur fière suzeraine et la ressucite, comme le dit PROUST : « Mais, quand d'un passé ancien rien ne subsiste, après la mort des êtres, après la destruction des choses, seules, plus frêles mais plus vivaces, plus immatérielles, plus persistantes, plus fidèles, l'odeur et la saveur restent encore longtemps, comme des âmes, à se rappeler, à attendre, à espérer, sur la ruine de tout le reste, à porter sans fléchir, sur leur gouttelette presque impalpable, l'édifice immense du souvenir (26) ».

Ainsi il appartient généralement aux données secondaires des complexes perceptifs de rappeler à l'être les éléments prépondérants de la synthèse. La reine doit la vie à ses servantes.

Cela par les liens de l'association que nous étudierons plus loin, et qui constituent l'élément mystérieux du souvenir : association interne entre les éléments de nos faits de conscience et associations externes entre les faits contemporains.

L'effort du souvenir a donc pour point de départ et pour cause profonde une perception quelconque qui est liée à un sentiment dont elle ne légitime pas l'apparition par sa médiocrité même ou par son insuffisance.

Bref une sensation insuffisante par elle-même, nous oblige à chercher un complément d'explication.

Nous admettons alors que l'appel de nos souvenirs dépend du hasard de nos perceptions et avec PROUST, nous disons :

« Il y a beaucoup de hasard en tout ceci, et un second hasard, celui de notre mort, souvent ne nous permet pas d'attendre longtemps les faveurs du premier.

(26) PROUST, *oc.*, page 73.

Je trouve très raisonnable la croyance celtique que les âmes de ceux que nous avons perdus sont captives dans quelque être inférieur, dans une bête, un végétal, une chose inanimée, perdues, en effet, pour nous jusqu'au jour, qui pour beaucoup ne vient jamais, où nous nous trouvons passer près de l'arbre, entrer en possession de l'objet qui est leur prison. Alors elles tressaillent, nous appellent, et sitôt que nous les avons reconnues, l'enchantement est brisé. Délivrés par nous, elles ont vaincu la mort et reviennent vivre avec nous.

Il en est ainsi de notre passé. C'est peine perdue que nous cherchions à l'évoquer, tous les efforts de notre intelligence sont inutiles. Il est caché hors de son domaine et de sa portée, en quelque objet matériel (en la sensation que nous donnerait cet objet matériel), que nous ne soupçonnons pas. Cet objet, il dépend du hasard que nous le rencontrions avant de mourir, où que nous ne le rencontrions pas (27) ».

M^{me} SALAVIN dans « Deux hommes », de DUHAMEL (28) est du même avis que PROUST. Elle conserve précieusement, dans un tiroir de la commode, l'occasion de retourner à ce passé où son fils, tout petit était bien à elle; lorsqu'elle veut revivre ces heures de maternelle puissance que rien dans le présent n'évoque plus, sinon par contraste et avec regret, il lui suffit d'ouvrir le tiroir :

« Parfois, chaussant ses lunettes, elle ouvrait les tiroirs d'une commode d'autrefois, une commode pleine de bibelots étranges et qui semblaient dépourvus de signification : un sou percé semblable à tous les sous percés, une crécelle brèche-dent, un citron sec et noirci, ceint d'une fanéur déteinte sur laquelle se lisait une date, un petit panier rempli de cailloux, une boîte dans laquelle jaunissait, sur un coussinet de coton, quelque chose qui ressemblait à une dent de lait.

Elle considérait longtemps ces menus objets rangés, comme les événements d'une vie, dans un ordre mystérieux

(27) PROUST, p. 68, en bas et, 69.

(28) *Mercure de France*, page 104.

et, selon qu'il se fixait sur l'un ou l'autre, son regard se colorait de plaisir ou de mélancolie ».

Et, bien que convaincus, en général, de la fidélité du passé, nous accumulons prudemment photographies, lettres, bibelots, dessins et notes pour préserver le passé et le conserver hors de nous sous forme de témoins, en nous sous forme de réflexes. Mais on ne saurait assez insister sur l'importance de ce présent dans l'évocation des souvenirs.

Notons, après ce rôle déterminant des sensations, l'importance non moins grande de ce que nous appellerons des complexes mnémoniques qui constituent comme des réseaux distincts d'association. Un élément de ces réseaux découvert, devient le centre d'une foule de souvenirs adjacents qui viennent s'agglutiner à lui : la sensation initiale n'est donc pas reliée à un fait de conscience, mais à tout un complexe de faits de conscience ; ce qui rend les liens plus nombreux, mais aussi plus vagues et les souvenirs plus libres en apparence. Tout le monde a fait des observations analogues à celles que j'ai faites moi-même.

J'ai exercé en plusieurs villes. D'abord à N. ; puis aujourd'hui à St-D. Il m'est arrivé de passer mes vacances à P. et à Q.

Ce sont là des mots qui englobent, en gros, beaucoup de souvenirs sur la précision desquels je ne me fais plus d'illusions.

Etant à N., je connaissais toutes les rues, toutes les places, les noms des habitants. Aujourd'hui quelques noms surnagent qui font partie de souvenirs réflexes, stéréotypés et si souvent ressassés que l'on ne peut plus parler d'évocation, mais d'habitudes.

Or, je suis certain que si je retournais à N., je retrouverais instantanément (et non par une expérience renouvelée) le nom de beaucoup de rues, de places, de gens, comme s'il suffisait simplement de respirer l'air du pays pour le reconnaître et mieux le retrouver en se contentant d'y être.

J'ai vérifié cela d'une autre façon encore. Je suis revenu passer mes vacances à P., deux années de suite. La seconde fois il m'est arrivé de demander des nouvelles d'estivants

auxquels je n'avais plus songé jusque-là, mais que je retrouvais avec le paysage comme s'ils faisaient partie normalement du décor. On sait la fragilité des relations de plage. Elles durent ce que dure le cadre puisqu'elles en font partie (PROUST, *oc.* p. 67, le début).

L'action isolant une parcelle du décor, celle qui lui est nécessaire strictement, établit une solidarité entre les parties.

Ainsi s'organisent en vous les complexes mnémoniques qui faciliteront le rappel des souvenirs et leur reconnaissance (29). Nous verrons que la nature des complexes est liée à celle des images. Ces images constituent de vastes systèmes d'actions formant des ensembles d'éléments solidaires, de réseaux d'images, comme autant de formules différentes de vie, étrangères les unes aux autres, impénétrables, isolées, comme dans le Kaléidoscope les images varient à l'infini, mais par de brusques changements qui remettent tout, entièrement, en question (30).

De cette façon peuvent s'expliquer nos différentes personnalités par passages de réseaux mnémoniques ou ensembles de réflexes groupés en systèmes classés. Fils, père de famille, étudiant, professeur, politicien, nous sommes capables de passer d'une formule de votre personnalité à l'autre, sans jamais faire que pressentir l'étanchéité des complexes. Il n'est pas étonnant, alors, que se maintienne une solidarité entre les différents états qui constituent chacun de nos « moi » et s'établisse entre les moments d'une période de notre vie une liaison qui subsistera au même titre que tous les réflexes. C'est bien ce que l'on appelle l'atmosphère.

(29) A propos du signe verbal autour duquel la signification ferait comme un « halo », comme un système de « franges » (W. JAMES), DELACROIX in *Traité de Dumas*, II, p. 122, estime aussi qu'il s'agit d'un réseau de tendances, d'un faisceau de tendances excitées par le signe qui n'est qu'un accessoire.

(30 Cf. BURLOND, la pensée d'après WATT, MESSER et BÜHLER, 175: « Sur la pensée dénuée d'éléments « actuellement » conscients. « Une impression qualitativement déterminée, mais dénuée en apparence de tout contenu sensible ou autre, cède la place, dès que l'attention s'y prête, à des éléments distincts que nous n'avions pas aperçus en elle et que nous reconnaissons pourtant comme son contenu propre. »

Tous les faits de conscience reflètent à un degré quelconque, appartenant à un même système, une même personnalité passagère.

Ainsi ce que nous venons de voir, ce sont les raisons pour lesquelles des sensations peuvent nous amener à retrouver le passé. C'est d'abord que le passé est dans le présent : il est en partie la sensation parce que toute sensation est plus qu'une donnée immédiate des sens et fait partie d'une période de notre moi et en subit l'atmosphère générale.

Par association, la sensation dont nous avons vu qu'elle est toujours une sorte de tremplin vers l'enrichissement, exploite les anciens liens qui l'unissaient à ses contemporaines et qui finissaient par constituer un souvenir fermé, complet, une habitude où certain de ces éléments-groupes, rappelle tout le groupement.

« C'est ainsi, dit PROUST (31), que pendant longtemps, quand réveillé la nuit, je me ressouvenais de Combray, je n'en revis jamais que cette sorte de pan lumineux, découpé au milieu d'indistinctes ténèbres, pareil à ceux que l'embrasement d'un feu de bengale ou quelque projection électrique éclairent et sectionnent dans un édifice dont les autres parties restent plongées dans la nuit : à la base assez large, le petit salon, la salle à manger, l'amorce de l'allée obscure par où arriverait M. SWANN, l'auteur inconscient de mes tristesses, le vestibule où je m'acheminais vers la première marche de l'escalier, si cruel à monter, qui constituait à lui seul le tronc fort étroit de cette pyramide irrégulière : et, au faite, ma chambre à coucher avec le petit couloir à porte vitrée pour l'entrée de maman ; en un mot toujours vu à la même heure, isolé de tout ce qu'il pouvait y avoir autour, se détachant seul sur l'obscurité, le décor strictement nécessaire (comme celui qu'on voit indiqué en tête des vieilles pièces pour les représentations en province), au drame de mon déshabillage ; comme si Combray n'avait consisté qu'en deux étages reliés par

(31) PROUST, pages 67-68.

un mince escalier, et comme s'il n'y avait jamais été que sept heures du soir. A vrai dire j'aurais pu répondre à qui m'eût interrogé que Combray comprenait encore autre chose et existait à d'autres heures. Mais comme ce que je m'en serais rappelé m'eût été fourni seulement par la mémoire volontaire, la mémoire de l'intelligence, et comme les renseignements qu'elle donne sur le passé ne conservent rien de lui, je n'aurais jamais eu envie de songer à ce reste de Combray. Tout cela était en réalité mort pour moi, mort à jamais ? C'était possible ».

Nous découpons donc, non pas arbitrairement, mais avec sans-gêne et notre vie, et notre personnalité, et les instants de notre conscience. Et il dépend du hasard, de la sensation banale, de nous faire revivre le passé, toute une période de notre vie, tout un aspect de notre personnalité. C'est pourquoi nos souvenirs disparaissent par groupes, collectivités, et reparaissent de même, et c'est pourquoi aussi PROUST est à la merci, pour la recherche du temps perdu, du hasard qui permettra de rencontrer la sensation qui, liée à tout cet autre Combray non lié au drame de son déshabillage, est maîtresse de la résurrection de ce qui la dépasse de beaucoup.

« Il y a beaucoup de hasard en tout ceci, et un second hasard, celui de notre mort, souvent ne nous permet pas d'attendre longtemps les faveurs du premier » (32).

En fin de compte la nature même des sensations, semble déjà permettre de concevoir que toute sensation est un ensemble beaucoup plus riche que ce que l'on croit communément, que par conséquent la nature même des sensations permettrait d'expliquer qu'elles ne sont que le point de départ d'une activité de l'esprit qui ne ferait que suivre ainsi des liaisons déjà existantes. Le souvenir se forme dès la perception, il est déjà dans la perception, dans l'idée d'objet, dans la solidarité des moments d'une même journée et d'une même vie. Chaque sensation est une sorte de symposium d'images et nous l'avons vu, le miracle du souvenir est déjà dans la sensation perçue.

Voici ce qu'est le présent, la sensation. A ce présent est lié, par les liens de l'association, le souvenir. On comprend quelle peut être la nature de la relation qui unit ce qui est, la sensation, à ce qui n'est pas encore, le souvenir qui, devenu centre d'attention, chassera la sensation et occupera tout l'esprit.

Quelle est la nature psychologique du souvenir au moment où il est un fait de conscience dont nous n'avons pas conscience, ce qu'il est au moment de rejaillir à l'appel de la sensation; que devient-il une fois que le besoin de sa présence se fait sentir et que commence l'évocation? Il faut bien le dire, nous employons des mots pour répondre à ces diverses questions. Nous appelons tantôt le souvenir-image sans bien préciser la réalité psychologique ainsi mise en question; mais en laissant entendre qu'il s'agit d'une réalité appelée à résoudre toutes les difficultés de la non-présence des souvenirs avant toute évocation; tantôt nous l'appelons, ce souvenir, image encore, mais en admettant qu'il s'agit d'un fait de conscience, dont on peut mesurer la présence par une sorte de vérification immédiate et de développement probatoire.

Bref, le même mot chargé de traduire ce qui est et ce qui n'est pas, ce qui n'est que l'appétence de l'Image et ce qui est déjà le développement du souvenir en images et parties; enfin deux moments bien distincts de la vie du souvenir, l'évocation et la conservation, enfin le rappel et la reconnaissance. Pour tout dire, nous nous payons de mots et nous juxtaposons deux choses distinctes sans en pénétrer la réalité.

Certes, avec PROUST, au moment de l'évocation, nous pouvons dire (33):

« Ce qui palpite ainsi au fond de moi, ce doit être l'image, le souvenir visuel, qui, lié à cette saveur, tente de la suivre jusqu'à moi. Mais il se débat trop loin, trop confusément; à peine si je perçois le reflet neutre où se confond l'insaisissable tourbillon des couleurs remuées; mais je ne puis dis-

(33) PROUST, *oc.*, page 71.

tinguer la forme, lui demander comme au seul interprète possible, de me traduire le témoignage de sa contemporaine, de son inséparable compagne, la saveur, lui demander de m'apprendre de quelle circonstance particulière, de quelle époque du passé il s'agit.

Arrivera-t-il jusqu'à la surface de ma claire conscience, ce souvenir, l'instant ancien que l'attraction d'un instant identique est venue de si loin solliciter, émouvoir, soulever tout au fond de moi ? Je ne sais. Maintenant je ne sens plus rien, il est arrêté, redescendu peut-être ; qui sait s'il remontera jamais de sa nuit ? Dix fois il me faut recommencer, me pencher vers lui. Et chaque fois la lâcheté qui nous détourne de toute tâche difficile, de toute œuvre importante, m'a conseillé de laisser cela, de boire mon thé en pensant simplement à mes ennuis d'aujourd'hui, à mes désirs de demain qui se laissent remâcher sans peine ».

Ainsi l'image traduit cette irréalité qui pourtant agit sur nous et précise l'effort de création difficile, Encore faut-il savoir ce qu'est l'image avant cette œuvre créatrice qui n'apparaît pas toujours malgré nous, et savoir ce que l'image est après le désir.

C'est à une définition de l'image que nous tendons, définition qui devra nous rendre compte de cet instant qui précède, où l'image n'est qu'un pressentiment, puis une définition de l'image qui nous rendra compte aussi de la nature du souvenir au moment où il jaillit :

« Et tout d'un coup, le souvenir m'est apparu (34). Ce goût c'était celui du petit morceau de madeleine que le dimanche matin à Combray (parceque ce jour là je ne sortais pas avant l'heure de la messe), quand j'allais dire bonjour dans sa chambre, ma tante Léonie m'offrait après l'avoir trempé dans son infusion de thé ou de tilleul », et ainsi le souvenir retrouvé se ramènerait à retrouver en nous le chemin oublié d'un trajet nerveux, engourdi, rouillé, envahi. Ou encore, comme le dit PROUST, le souvenir est oublié parce qu'il ne vit plus dans le même complexe mné-

(34) PROUST, *oc.*, page 72.

monique auquel appartient le souvenir en question. Combray, a-t-il dit, n'est resté longtemps que le décor strictement nécessaire au drame de mon déshabillage.

Il a fallu le goût de la madeleine pour faire surgir du néant le reste de Combray : « C'est ainsi que pendant longtemps, quand, réveillé la nuit, je me ressouvenais de Combray, je n'en revis jamais..., mort à jamais? c'était possible » (Déjà cité) (35).

Enfin il nous faudra une définition de l'image qui puisse nous expliquer la facilité du développement du souvenir, une fois en possession des « maîtres mots » (36) :

Combray et tante Léonie. Il est vraisemblable que ce que traduit PROUST à la fin du passage déjà cité est très différent de ce qui précède, de ce qui était difficile à évoquer et de ce qui était apparu spontanément (37) : « Et dès que j'eux reconnu le goût du morceau de madeleine trempé dans le tilleul que me donnait ma tante (quoique je ne susse pas encore et dusse remettre à bien plus tard de découvrir pourquoi ce souvenir me rendait si heureux) aussitôt, la vieille maison grise sur la rue, où était sa chambre, vint comme un décor de théâtre s'appliquer au petit pavillon, donnant sur le jardin, qu'on avait construit pour mes parents sur ses derrières (ce pan tronqué que seul j'avais revu jusque-là); et avec la maison, la ville, la place où on m'envoyait avant déjeuner, les rues où j'allais faire des courses depuis le matin jusqu'au soir et par tous les temps, les chemins qu'on prenait si le temps était beau. Et comme

(35) PROUST, *oc.*, pages 67-68.

(36) L. BARAT, révisé par MEYERSON, in *Traité de Dumas*, I, p. 506, Watt, Expérimentelle Beiträge zu einer theorie des Denkens, *Arch. f. d. Gest. Psych.* 1904, t. IV, pp. 289-436 : « La donnée logique (Aufgabe) qui est une manière d'impulsion ordonnatrice de la conscience, réalise « l'enchaînement intelligible (sinnvolle verknüpfung) entre l'excitant et la réaction, elle détermine l'apparition et l'ordre de succession des images, règle les relations des images entre elles, créant ainsi, au sein d'un contenu de conscience relativement constant, des cercles changeants d'influences. » Voir aussi BURLOUD, *oc.*, p. 40 et sq., La notion « d'attitude mentale » qui joue le rôle de nos « maîtres mots » pensés et chez BÜHLER et BINET, la notion d'intention. — BURLOUD, *oc.*, p. 44 : « Il faut, à notre avis, concevoir l'intention d'une façon toute autre, comme une direction sentie ou pensée vers un contenu de conscience virtuel, conçu ou non comme objectif. »

(37) PROUST, page 73.

dans ce jeu où les Japonais s'amuse à tremper dans un bol de porcelaine rempli d'eau, de petits morceaux de papier jusque-là indistincts qui, à peine y sont-ils plongés s'étirent, se contournent, se colorent, se différencient, deviennent des fleurs, des maisons, des personnages consistants et reconnaissables, de même maintenant toutes les fleurs de notre jardin et celles du parc de M. Swann, et les nymphéas de la Vivonne, et les bonnes gens du village et leurs petits logis et l'église et tout Combray et ses environs, tout cela qui prend forme et solidité, est sorti, ville et jardins, de ma tasse de thé ».

Ce qui serait comme une génération spontanée et facile après la chiquenaude initiale qui donne le branle créateur.

Mais nous n'allons pas aborder d'emblée l'étude de ces trois catégories d'images dont la réalité semble liée à la réalité de certaines hypothèses relatives à la conservation, le rappel et la reconnaissance des souvenirs. Que sont ces images ? Quelle est leur nature psychologique, est-il possible de les représenter comme des réalités spirituelles conservées, retrouvées, créées ? Que sont-elles lorsqu'elles ne sont plus et ne sont pas encore ? Où se conservent-elles lorsque je n'en ai pas conscience ; comment les retrouver puisqu'elles sont dans un lieu où il faut les chercher puisqu'elles ne sont pas dans notre esprit en permanence ? Mais poser ainsi le problème dont on voit la portée et la complexité sans en avoir nettement délimité les frontières, c'est se vouer à accepter les données du problème, données classiques, et diriger nos efforts vers la recherche de solutions de problèmes qui n'existent pas ou qui sont mal posés. Le mieux est d'analyser le souvenir, de fixer sa valeur, sa fidélité, la réalité du Passé dans le Présent afin de limiter la portée d'une question embarrassante comme celle de la conservation, question qui implique en elle la réponse.

Il est important de sérieusement les difficultés, d'analyser le souvenir jusqu'à ce qu'il nous reste un déchet qui résiste à cette analyse qui représentera l'axiome du souvenir, l'indécomposable : le résidu, le mystère mnémonique, qu'il reste à éclairer ou qui reste insoluble. Notre ambition serait donc

plutôt de fixer les données du problème, d'établir une frontière entre le connu et l'inconnu que de démontrer l'axiome du souvenir et d'analyser un postulat spirituel.

a) RÉALITÉ DU PASSÉ

Dans quelle mesure donc, se conservent nos faits de conscience? Notons d'abord que nous croyons que nos souvenirs reproduisent le Passé.

Nous le croyons fermement et toutes les fâcheuses expériences faites ne peuvent entamer une croyance qui reste imperméable à l'expérience.

Celui qui constate les trous de sa mémoire lorsque les circonstances lui demandent de l'exactitude (les compositions des écoliers, les corrections des devoirs, les travaux de l'esprit) et doutait de sa mémoire, soutiendra quelques instants après que tel fait s'est passé en tel lieu, à tel moment, de telle façon, dans tel ordre. Et la pluralité même des thèses des souvenirs et leur opposition ne le feront pas douter de l'infailibilité du souvenir.

Pourquoi?

La croyance à la fidélité du souvenir est en grande partie légitime. Dans la mesure où justement nous ne nous prenons pas pour des historiens, des archivistes responsables et soucieux d'une vérité scientifique, universelle, absolue.

Si nous ne pouvons comparer la série absolue des faits de notre vie et notre enregistrement personnel des souvenirs, comparaison d'où naîtrait un profond relativisme, nous avons, par contre des raisons puissantes de croire à la fidélité des souvenirs.

D'abord, ils réussissent et nos souvenirs nous paraissent fidèles parce qu'ils sont utiles, commodes et qu'en général ils nous rendent les services assez grossiers que nous leur demandons. Il n'y a pas de raison de douter de serviteurs qui nous obéissent.

Or, comme dans la plupart des cas, nous n'avons besoin d'aucune précision, ils nous donnent entière satisfaction: ce que nous voulons, c'est le rappel en gros de notre passé

puisque seuls les détails pourraient nous montrer nos erreurs et que nous ne développons que très rarement nos souvenirs. Nous ne saurions donc les prendre en flagrant délit de mensonge. Dans la plupart des cas, l'évocation s'arrête à la prononciation du mot magique: « Combray », et tout le monde n'a pas la patience de PROUST et n'attache pas au passé une importance telle qu'il remplisse tout le présent et rende le présent sensible, négligeable. Or, que signifie ceci: PROUST est à la recherche du temps perdu? Cela signifie qu'avant tout développement, il a retrouvé le maître mot qui le fait pénétrer d'emblée dans un complexe mnémonique. Il s'en servira lui, mais nous, habituellement nous ne nous servons pas plus de ces mots magiques que nous n'épuisons ordinairement le symposium de données que représente un objet familier, ainsi que nous l'avons vu.

La grande loi psychologique semble être: négligeons l'étude de nos faits pour eux-mêmes; pas d'introspection pour l'introspection (38). Pas de science des faits de conscience, pas de contemplation, mais des actes, de l'utilitarisme, le profit immédiat, l'intérêt, l'attention à la vie, la défense de l'organisme (39); nous n'avons pas le temps d'analyser, de minimiser, de ratiociner: voyons tout en gros, car il faut vivre, et non philosopher. Ainsi, lorsque je veux évoquer le passé, une partie du complexe par son apparition se porte garante de l'évocation fidèle du tout; par procuration, en général, le mot suffit pour étayer la croyance. Je ne vois donc que très peu, et encore, quelle différence (sinon l'affectivité) existe entre la plus grande partie de nos souvenirs et l'abstraction.

Dans notre mémoire le mot représente une foule d'images, que nous n'évoquons pas toujours, mais dont il reste le signe (40).

(38) H. BERGSON, dans *M. et M.*, p. 14, dit: « Percevoir pour les uns et pour les autres (réalistes et idéalistes) signifie avant tout connaître. La perception a un intérêt tout spéculatif; elle est connaissance pure ». Il nous semble bien que les images pures de H. BERGSON soient elles aussi conformes à ce Postulat.

(39) Cf. H. BERGSON, *M. et M.*, déjà cité.

(40) Tous les souvenirs constituent en possibilité ce que H. BERGSON appelle un « schème dynamique »; BINET un « thème »; WUNDT « ein gesamt-

La fidélité de nos souvenirs relève donc, dans la majeure partie des cas, de la nature des concepts.

Mais ce n'est pas la seule raison qui nous fait croire à la fidélité de notre mémoire, il y a des raisons majeures encore et d'ordre pratique. S'il fallait revivre le passé d'instant en instant, il faudrait plusieurs vies et nous serions toujours fixés dans la contemplation de ce passé, alors que biologiquement, il ne nous intéresse que dans la mesure où il domestique, prépare, assagit, domine l'avenir (41). Le sens de la vie est celui de l'avenir. Et dans la mesure où le passé est cet avenir, la réalité du passé se trouve confirmée par la réalisation de l'avenir et la réussite de nos actions.

Et alors un souvenir nous apparaît fidèle dans la mesure où justement il ne l'est pas (42).

J'ai indiqué la condition de formation des souvenirs. Ne reste que ce qui a été enregistré. Ne s'enregistre que ce qui s'impose pour des raisons vitales à notre attention, que ce qui est utile.

Le souvenir reproduit les perceptions fortes parce que les perceptions fortes sont utiles.

Un homme qui s'est trouvé dans une situation pénible, dangereuse, angoissante, grave dans son corps le souvenir de cette situation et la force de son émotion est la garantie de la fidélité de son souvenir.

Ainsi, lorsqu'une circonstance analogue se produira, retrouvera-t-il son émotion première; mais non pas son inadaptation passée.

Ici le souvenir est infidèle parce que cette infidélité est nécessaire, vitale.

vorstellung » ; MEINONG « *gestaltqualität* ou *Komplexion* » qui ne sont, somme toute, des représentations complexes et confuses de ces pensées possibles avant leur expression ou encore le sentiment de la direction où nous mène la pensée.

Cf. BURLOUD, *La pensée conceptuelle*, Paris, Alcan, 1927.

(41) Il faut d'ailleurs noter que la pensée est de plus en plus, pour des raisons sociales, devenue un luxe. L'homme seul est capable de rêver pour rêver. Cf. H. BERGSON, *M. et M.*, p. 80.

(42) Cf. H. BERGSON, *M. et M.*, p. 80: « ... L'immense majorité de nos souvenirs portent sur les événements et détails de notre vie, dont l'essence est d'avoir un date et par conséquent de ne se reproduire jamais. »

C'est pour cette infidélité qu'existe le souvenir.

Prenons un exemple simple :

Un soir je rentrais chez mes parents, assez tard, par une lune splendide. Je n'étais pas attendu et pour les surprendre, je passe par la porte du jardin, toujours ouverte, qui donne sur les champs. J'avance rapidement, chargé de toute la joie de mon arrivée, lorsque je m'arrête, frappé par l'aspect inquiétant d'une ombre que la lune jette sur le mur de la véranda. L'inattendu de cette apparition me figea, me pétrifia dans un de ces états primitifs, profonds, stupides, mais réels. J'éprouvai réellement une angoisse d'autant plus terrible que je ne savais pas exactement ce qui me terrifiait, une angoisse qui me serrait le cœur, qui semblait liquéfier mon corps et me donnait l'impression de sombrer tout entier dans un gouffre profond où je me perdais. Cette angoisse, je l'éprouvais encore longtemps après avoir compris que rien ne pouvait la légitimer. La cause fortuite disparue, je subissais toute la soirée l'étreinte qui me surprit et me révélait un aspect insoupçonné de mon moi.

J'avais en réalité eu peur d'une apparence, d'une silhouette vaguement humaine que projetait sur le mur éclairé par la lune, l'opacité de vêtements qui séchaient et voyageaient au vent.

Je me souviens encore de cette peur. Je m'en souvins les autres soirs où rentrant chez moi par le même chemin, j'attendais l'apparition du fantôme que ma peur passée, me figurait maintenant familièrement. Le souvenir de ma peur m'en évitait de nouvelles. Chaque fois que je revoyais la silhouette, apparaissait le souvenir. Mais la peur évoquée était familière, facile, ironique, une peur qui hausse les épaules avec mépris pour la cause passée et avec indifférence pour moi-même.

Et chaque fois que j'éprouve ce souvenir, je sens en moi surtout la peur de la peur qui le fait subsister en moi.

Ainsi l'esprit, absorbé par une difficulté se souvient du passé pour l'utiliser et par conséquent pour fuir une reproduction intégrale de ce passé.

Ce qui nous intéresse dans ces cas, ce n'est pas le passé; c'est surtout ne plus le revivre, mais tenir compte de toute expérience passée pour n'être plus jamais surpris et inadapté. Donc dans la vie, où les émotions ont un rôle vital, c'est le présent qui nous intéresse; c'est sur lui que se reporte l'intérêt du souvenir et la certitude de la réussite se reporte sur le souvenir lui-même.

Il y a là une inversion de l'intérêt qui fait que l'intérêt pour le présent se traduit après coup en garantie de fidélité du souvenir.

Il semble bien que cet intérêt exclusif que nous portons au présent et qui se traduit par la non exigence de certificat d'origine pour nos souvenirs, mais par la prise en considération de sa réussite dans leur évocation et application au présent, que, cet intérêt exclusif, pourrait bien expliquer la disparition de l'origine de nos faits de conscience, de leur acte de naissance. Nous avons dit, par exemple, qu'une perception était une somme, somme accumulée au cours du temps, mais qui, délaissant son origine historique et décomposable en expériences qui s'échelonnent dans le temps, devient finalement un tout, une intuition, une abstraction où se perd toute trace d'éléments. Cette détemporisation des faits de conscience pourrait être produite par ce changement de perspective que nous venons de noter.

Nous pouvons donc dire que la raison qui fait que nous croyons à la fidélité de nos souvenirs fait aussi que ces souvenirs ne peuvent pas reproduire le passé.

Le souvenir est déjà une orientation vers l'avenir: l'enfant qui a eu peur peut évoquer sa peur, il n'a plus peur; mais il peut craindre d'être de nouveau exposé à la surprise des événements et cela colore son évocation d'un certain réalisme qui ne fait qu'ajouter à la sincérité de l'évocation. Cette impression qui a été désagréable ou atroce dans le passé et peu souhaitable pour l'avenir, perpétue le passé parce que se conservent intégrales en nous les forces sous-jacentes de la vie.

Il est donc certain, qu'utilisant nos expériences passées, à chaque instant présent, nous avons tendance à accentuer

ce qui est commun entre le souvenir et la perception présente plus qu'à insister sur leurs différences.

Une autre raison pour laquelle il nous est difficile de saisir ce qu'il y a de mensonges dans le souvenir c'est que s'ils changent, nous changeons avec eux.

La mobilité même de notre vie affective, qui commande des changements constants de perspective ne laisse subsister que peu de témoins, sinon les réflexes et les traces matérielles de notre passé.

« O Souvenir, l'âme renonce
Effrayée à te concevoir! »,

dit Sully PRUDHOMME que J. LEMAITRE cite dans ses *Impressions de théâtre* (43) et J. LEMAITRE ajoute: « tout ce que je sais, en vérité, c'est que cette faculté inexplicable (comme les autres) est la plus trompeuse de nos facultés: c'est que la mémoire n'est jamais purement passive, ni par suite, absolument fidèle; c'est que son activité est constante et incoercible; c'est qu'au fond la mémoire ne se distingue pas, sinon chronologiquement, de l'imagination à laquelle elle fournit des matériaux, mais des matériaux déjà remaniés et altérés. Jamais nous ne nous souvenons exactement des choses. Toujours ce que nous sommes et ce que nous sentons dans le présent modifie, à nos propres yeux, ce que nous sentimes et ce que nous fûmes dans le passé. Nous n'avons, sur les choses écoulées, d'attestation sérieuse que celle des signes matériels par où elles furent notées en dehors de nous. Mais ce sont là, la plupart du temps, des témoignages d'une singulière sécheresse, qui nous éclairent peu, et qui d'ailleurs font souvent défaut pour certains événements de notre vie intime. Ce que furent nos visions, nos sentiments et nos actes, nous croyons le savoir; mais, invinciblement, nous l'inventons.

Et ainsi, nous avons beau nous figurer que nous vivons par la mémoire, dans les jours enfuis: nous ne vivons que dans la minute présente, et c'est seulement de la réalité de cette minute là que nous sommes sûrs, si nous sommes

(43) *Impressions de théâtre*. Boivin et C^{ie}, 5^e série, 14^e édition, page 339.

sûrs de quelque chose. La conscience de notre identité, fondée sur le témoignage de la mémoire, est une étrange illusion. Nous ne pouvons, en effet, nous reconnaître nous-mêmes dans le passé que si nous nous y voyons semblables, au fond, à ce que nous sommes dans le présent ; mais alors comment pouvons-nous distinguer avec assurance le moi présent du moi passé : et qui nous dit que celui-ci n'est pas une simple projection de celui-là... ? Si je n'avais les points de repère, les choses écrites, les signes extérieurs dont je parlais tout à l'heure ; si je ne percevais, autour de moi, les résultats de mes actes anciens ; si tout cela disparaissait subitement ; si j'en étais réduit au témoignage incertain et mobile de mes souvenirs, il me serait impossible, je le sens, de savoir si je suis jeune ou si je suis vieux, et de dire combien de temps j'ai vécu ; il me serait peut-être même impossible de dire où j'ai vécu, de distinguer les régions où mon corps a demeuré de celles où j'ai habité par l'imagination, les figures humaines que j'ai rencontrées de celles dont j'ai entendu parler ou dont les poètes m'ont présenté les images ; impossible de distinguer mes actes de mes intentions, de mes désirs ou de mes rêves et par conséquent de savoir si j'ai été bon ou si j'ai été méchant ».

L'exemple le plus typique que l'on puisse donner de cette mobilité des sentiments et de la variation de la perspective des réalités passées, est celui du remords. Comment admettre que le criminel rongé par ses remords, puisse revivre l'acte passé dans ce qu'il avait décidé, au moment même où il regrette de l'avoir accompli ?

Inutile dans sa trop grande précision, colorée par l'état affectif présent, la mémoire est encore heureusement défailante parce que, conservatrice intégrale, elle serait non seulement nuisible, mais encore atroce.

Il est parfois bon d'oublier le passé. Si les hommes se figuraient l'avenir à l'image exacte du passé, ils seraient probablement terrifiés ; où trouveraient-ils l'énergie nécessaire si chaque vie n'était un espoir, toujours déçu d'ailleurs, de vivre l'exception.

Conclusion : la conscience nous paraît contraire au rôle des souvenirs (44) ; ils sont mouvants, variés, souples ; s'enrichissent, s'appauvrissent, changent, s'adaptent, renaissent et disparaissent selon les exigences du Présent. Cependant il faut reconnaître que le Passé se transmet à l'avenir et qu'il est nécessaire d'admettre que quelque chose se conserve.

C'est ce que nous chercherons à définir maintenant.

b) CONSERVATION DU SOUVENIR

Si l'on ne veut pas tricher avec les données du problème, il faut quelles que soient leur imperfection, leur mobilité, leur qualité et leur nature, en admettre l'existence : quelque chose se conserve qui se transmet du passé à l'avenir.

Cela nous impose dès l'abord une distinction importante : tout fait de conscience est un souvenir qui suppose la conservation d'un instant à l'autre de sa durée, une identité, tout fait de conscience est étendu en quelque manière et constitue une synthèse indécomposable.

D'autre part tout fait de conscience est une somme d'expériences antérieures qui restent gravées en nous et donne constamment naissance à un essaim de faits antérieurs qui s'attachent à l'élément central comme les abeilles autour de la Reine. Il est déjà très difficile d'en isoler les éléments et de fixer avec précision ce que chaque expérience nouvelle a apporté d'original qui s'est fondu dans le tout.

Enfin, il y a les événements isolés et complexes qui présentent une physionomie et un caractère historique qui permet de les fixer sur la chaîne du temps avant ou après tel ou tel événement, également singulier. Cela suppose deux sortes de mémoires ; la première sans reconnaissance, est un axiome indécomposable, lié à l'existence de l'esprit. La seconde plus facile à comprendre par l'analyse, laisse cependant le même résidu qui est l'image aussi. La première est l'image elle-même, la seconde la mémoire com-

(44) Cf. M. BERGSON, *M. et M.*, p. 59 : « Car elles (les images passées) ne se conservent que pour se rendre utiles ; etc... »

posée d'images, mais fixant une date dans la constitution d'images nouvelles.

Evidemment notre mémoire n'a pas pour fonction de ne rien perdre de ce qui a été, de maintenir dans une présence, sans défaillance, tout ce qui a été dans le temps. Mais il est évident aussi que cela est très gênant pour ceux qui voudraient faire de l'esprit un absolu-éternel-parfait : une substance, bref, pour ceux qui voudraient sauver l'existence de l'esprit, d'un Esprit, des aléas du temps, de la matière, séparer radicalement la conscience de tout ce qui est défectible, putrescible, corrompu. Mais il faut alors s'entendre très nettement sur ce que l'on appelle conscience, esprit, corps. Enfin quel sens l'on donne à « image » lorsque les images sont ces conserves de faits passés, gage de l'existence d'un Esprit pur.

Distinguons, pour le moment, le corps de l'esprit bien que cela soit inconcevable en un certain sens, lorsque l'on fait de la psychologie, c'est-à-dire, une science des faits qui marquent une perpétuelle interaction de l'âme et du corps (je reprends d'ailleurs l'expression qui sépare) (45). Admettons que cela traduise, comme fait, un simple défaut du langage ou une habitude de la pensée de diviser, division signifiant trop souvent explication. On a beaucoup insisté sur les deux mémoires, la mémoire du corps et celle de l'âme. La mémoire des idées ou images et la mémoire réflexe, habitude (46). Il y avait deux choses à faire : ou lier la mémoire au corps et renoncer à une identité à travers les instants ou sauver la mémoire en la séparant complètement du corps.

Evidemment le problème est bien celui-ci : il faut définir l'esprit par l'identique et la durée, et la matière par l'instantanéité.

C'est vrai ; mais il n'était pas nécessaire de séparer ce qui est uni, pour y arriver.

D'ailleurs une telle théorie laisse subsister tout le pro-

45 Cf. H. BERGSON, *M. et M.*, p. V, sur la solidarité entre l'état de conscience et le cerveau et la limite de cette solidarité.

(46) Cf. H. BERGSON, *M. et M.*, p. 74 et sqq.

blème. Toute vie suppose mémoire. Il y a une mémoire de l'espèce qui ne devient jamais mémoire individuelle: l'instinct, mémoire des espèces. Il reste enfin à se demander si le corps vivant n'est pas essentiellement différent à la matière, puisqu'il enregistre, conserve et perd.

Ou enfin il restera à chercher à concilier les esprits, substances particulières, multiples, définies par la mémoire image et l'existence d'une mémoire générale, commune à tous les êtres vivants, créatrice des formes, conservatrice des espèces, Providence de tous les êtres vivants.

D'ailleurs, même s'il faut sauver à tout prix l'esprit immortel de chacun, est-on certain de n'avoir pas assuré l'immortalité à qui n'en est pas trop digne? En voulant tout sauver, on risque de tout perdre. Pour aboutir à l'intégrité de la substance, à l'absolu, on est arrivé à cette affirmation que tous les souvenirs se conservent. Il faudra d'abord considérer qu'une telle proposition est gratuite. Tout souvenir évoqué, si inattendu soit-il, ne signifiera jamais que tous les souvenirs se conservent: on ne peut rien affirmer de ce que l'on ne pense pas et tous les souvenirs sont toujours tous présents. Les autres (si l'on peut dire) ne sont pas. Rien ne permet d'affirmer qu'ils seront.

De plus, en voulant sauver l'absolu, on a enmagasiné dans la substance pensante une quantité de matériaux où se trouvent quelques valeurs précieuses, beaucoup de banalité et des myriades de stupidités (47). Notez tout ce que nous pouvons ébaucher de banal dans une seule journée: pensées inachevées, vagues, indistinctes, confuses, perceptions superficielles et fausses, sentiments imprécis, torpeurs, etc... Ne paraîtra-t-il pas vain l'effort fait pour sau-

(47) Cf. H. BERGSON, *M. et M.*, p. 76: « Au contraire, le souvenir de telle lecture particulière, la seconde, la troisième par exemple, n'a *aucun* des caractères de l'habitude, l'image s'en est *nécessairement* imprimée du premier coup dans la mémoire, puisque les autres lectures constituent par définition même, des souvenirs différents. C'est comme un événement de ma vie. »

Nous avons dit, nous, ce qu'était un événement: son aspect singulier nous paraît toujours être constitué au fond par une désorganisation de l'organisme, désorganisation qui a son aspect singulier certes, mais dont le singularisme se perd *nécessairement* dans la superposition des actes de plus en plus mécaniques dus à la répétition et aux corrections successives. Il n'y a aucune raison pratique pour que cet événement singulier se conserve *en soi*.

ver l'absolu et aboutir à le peupler de relativité, d'accident, de niaiseries, d'imperfection et de contingence (48). D'ailleurs le problème reste à résoudre. rétablir un rapport entre ce que l'on avait soigneusement séparé, entre l'Esprit, absolu, la conscience qui serait un moyen terme, et le corps qui serait le moyen passager, l'enveloppe accidentelle; y a-t-il contact, une frontière commune entre le relatif et l'absolu? Entre le temps et l'espace. Entre l'image pure et le réflexe? (49). Même s'il y a frontière entre ces deux mondes comment un souvenir peut-il passer de l'un à l'autre, évoqué par la perception? Où chercher le souvenir? dans le temps qui représente le fouilli des accidents de notre conscience? Dans quel ordre sont-ils rangés, désertant le temps qui les vit naître; nos souvenirs sont-ils classés par groupes, genres, espèces?

Toutes ces questions restent à résoudre que la notion d'image, telle que nous l'entendons, permet tout au moins de clarifier. Voyons déjà la mémoire du corps, puis celle de l'esprit, et considérons les trois formes de la mémoire: la mémoire-habitude, la mémoire-concept et la mémoire-image: nous verrons qu'une définition complète des images nous permet de toutes les expliquer, car les images sont des réalités assez complexes pour rendre compte de tous les aspects de la mémoire.

1° LA MÉMOIRE DU CORPS

Considérons d'abord cette forme de la mémoire corporelle que sont les habitudes. On signale toujours, avec une honnêteté qui n'engage à rien, la complexité de nos réflexes (50), la richesse de nos habitudes, le formidable

(48) Seulement une telle mémoire personnelle, singulière, paraît plus conforme à la conception dynamique de la réalité: la durée, le mouvement, le mouvant, l'intuitif, l'image pure, cela se tient. Peut-être l'image pure est-elle aussi une cristallisation du mouvant?

(49) Comme le dit H. BERGSON, *M. et M.*, p. 78: « Mais toute perception se prolonge en action naissante, et à mesure que les images, une fois perçues se fixent et s'alignent dans cette mémoire, les mouvements qui les continuaient modifient l'organisme, créent dans le corps des dispositions nouvelles à agir. »

(50) Cf. H. BERGSON qui, au contraire, signale: « Les souvenirs qu'on acquiert volontairement par répétition sont rares exceptionnels. » Ce n'est pas notre avis, on le verra plus loin: nous estimons que nous savons, en géné-

réseau d'automatismes formé par notre activité et expériences antérieures, le langage, l'écriture, la lecture, l'audition, l'interprétation, la musique, la conduite des autos, des « vélos », des tramways, des trains, tout ce machinisme moderne et mécanisation de l'homme public de nos jours, tout ce qui donne à l'ampleur de notre système nerveux une importance qu'il ne suffit pas de constater, mais qui pourrait bien faire reconsidérer certaines formules, non pas fausses d'une manière, mais que l'on interprète trop souvent faussement.

Nous pensons à la formule de RAVAISSON : « C'est la matérialité qui met en nous l'oubli ». Il est certain que la matière ne peut être que dans l'instant et il faut reconnaître qu'aucune juxtaposition du passé et de l'avenir, dans le même moment, ne permet de dilater, de gonfler, de boursoffler l'instant pour lui donner une réalité pleine et autre chose que la réalité inétendue d'un point mathématique dans un autre domaine analogue et différent. Mais il faudra considérer avec soin que le corps n'est pas la matière, mais la matière vivante; que la mémoire du corps, même si elle est l'auxiliaire de la mémoire de l'esprit, représente une réalité riche dont il faut tenir compte; que loin d'être l'oubli, le corps est au contraire fidélité, autant que faire ce peut (51).

Car il serait bon d'opposer, d'abord, les variations de la conscience à la fixité du corps, variations de la conscience que la seule possibilité du souvenir semble prouver alors que trop souvent on nous présente l'identité de l'âme opposée à la dissolution matérielle. Est-il vrai que la matérialité est le souvenir ou tout au moins la seule possibilité d'une conservation fidèle des souvenirs?

ral, par cœur, beaucoup plus que nous ne pensons. Ce qui nous étonne ce serait le contraste entre la pauvreté des mécanismes montés volontairement, si l'on admet la thèse de H. BERGSON, et le rôle considérable qu'il fait, par ailleurs jouer à la richesse de l'organisme humain qui conditionne le choix de la conscience.

(51) Cf. H. BERGSON, *M. et M.*, p. 78: « Et cette conscience de tout un passé emmagasiné dans le présent est bien encore une mémoire, mais une mémoire profondément différente de la première (M.-Image), toujours tendue vers l'action, assise dans le présent et ne regardant que l'avenir. »

En effet, le corps, c'est l'identité à travers les instants, c'est ce qui est permanent, sans toujours être présent à l'esprit. En sorte que l'esprit pourrait bien apparaître comme étant la mobilité, l'accident, le contingent (52), le moyen passager qui permet au corps (on a tout autre chose) de maintenir son identité, l'identité de l'organisation du milieu où il vit, de connaître la fixité des lois physiques et physiologiques et de chercher un équilibre stable dans un monde qui ne l'est guère en apparence. Prendre le Corps pour type de la fixité en considérant ses nécessités est une considération très plausible qui vaut bien cette autre considération qui fait de l'esprit le moyen de créer cet équilibre nécessaire au corps, en créant la prévoyance et le choix des réactions.

Mais de plus, il faut remarquer que la mémoire-habitude est la mémoire en qui, inconsciemment nous avons le plus confiance, car dès que nous tenons à quelque chose, le meilleur moyen de le conserver nous apparaît de le confier au corps, c'est-à-dire, d'apprendre par cœur ce qui est un événement passager, mais important.

D'ailleurs plus fidèle encore que la matière vivante, et qui semblerait marquer la vie du sceau de l'oubli, est la matière inerte. L'écriture est encore ce qui résiste le plus au temps et sa conservation dépasse celle même du corps. Somme toute nous croyons à la fidélité de l'esprit; mais nous prenons nos précautions (53).

Je dirai même que le corps se souvient encore, lorsque tout souvenir a disparu depuis longtemps: l'occasion fait retrouver le vieux chemin du passé gravé en nous, hors de tout secours de l'esprit. Il m'est arrivé de vérifier cela de la manière suivante: J'exerçai, il y a sept ans à N., et

(52) Tout au moins une des solutions de la vie pour maintenir l'identité de l'être. C'est en cela que l'on peut dire que la conscience est utilitaire.

(53) H. BERGSON dans *M. et M.*, p. 83, signale la fragilité des images de rêve (fragilité qui fait contraste avec leur caractère d'absolus). « Sans doute elles paraissent (les images de rêve) et disparaissent d'ordinaire indépendamment de notre volonté; et c'est justement pourquoi nous sommes obligés, pour *savoir* réellement une chose, pour la tenir à notre disposition, de l'apprendre par cœur, c'est-à-dire de substituer à l'image spontanée un mécanisme moteur capable de la suppléer. »

j'y retournai cette année pour revoir la petite ville où j'avais laissé cinq années de moi-même. Je revis le collège, j'y entrai et je redescendis les marches du collège ainsi que je le faisais autrefois sans penser qu'il y avait quelques marches à descendre, marches auxquelles je n'avais plus pensé depuis mon départ de N. Mes pieds, eux, et mon corps ont retrouvé intact le mécanisme inconscient que le paysage, l'atmosphère ou je ne sais quoi d'inalysable, avait ramené à la surface avec toute une organisation ancienne à laquelle il setrouvait lié. Avez-vous remarqué aussi que quelle que soit la durée de votre absence, lorsque vous revenez chez vous, le plus naturellement du monde, vous reprenez possession de votre maison. La clef tourne naturellement, à l'envers lorsqu'il le faut; la tête se baisse machinalement à l'endroit où le plafond est bas, le bouton électrique se trouve sous la main sans que la pensée ait à devancer le geste, à corriger les mouvements, à rappeler notre retour et notre changement total de système.

Nous avons parlé plus haut des complexes mnémoniques et nous sommes persuadés qu'il n'y a pas que des réflexes partiels assez courts, unissant les éléments, divisés par ailleurs, comme dans le *viva voce*; mais qu'il y a aussi de vastes réseaux de réflexes qui décomposent dans notre vie des organisations, des essaims d'habitudes, et, dans notre personnalité des types différents: élève, soldat, professeur, mari, père, fils, voisin, parent, autant de « moi » différents que nous retrouvons tout entier (54). Ce qui permettrait en partie de concevoir les maladies de la personnalité comme une rupture de liaison entre les éléments formant essaim ou une impossibilité de retrouver le complexe mnémonique perdu.

Ainsi il ne suffit pas de constater les riches possibilités de notre corps, de se rendre compte de ce que cela signifie, pour un chef d'orchestre, que de suivre la partition de la « Symphonie pastorale » de Beethoven, de ce que cela demande d'exercice, de travail, d'années d'apprentissage,

(54) Cf. W. JAMES. *Précis*, 384: « La conservation d'un souvenir est fonction du nombre de ses associations. »

de dressage, pour que la main soit assez docile pour suivre l'esprit dans la vision, que l'exécution de la « Descente de la Croix de Rembraudt ».

Il faut encore interpréter cette mémoire habitude, la lier à l'autre, celle de l'esprit, sans se contenter de la saluer en passant.

Ainsi le corps enregistre: il s'établit, par les réflexes, des liaisons entre l'excitation et la réaction, une mémoire qui reconnaît, choisit dans l'amas des possibles, agit selon la formule exacte, parfaitement exacte. Appelez cette mémoire, habitude, expliquez la par les esprits-animaux ou animaux-machines (dans animal, il y a animus. sinon anima), il n'en est pas moins vrai qu'il y a transition entre l'acte volontaire qui crée l'habitude et le réflexe que la répétition volontaire et difficile constitue (55).

Elle est par quelque côté spirituelle, cette mémoire des corps vivants qui marque le passage entre la mémoire de l'espèce et la mémoire de l'individu.

Il faut donc tenir compte de tout cela, se résoudre peut-être à ne pas expliquer cette mémoire; mais ne pas escamoter le problème parce qu'il est impossible d'affronter un problème complexe si l'on fausse les données au départ.

2° LE SOUVENIR - ABSTRACTION

Le souvenir-abstraction est très proche du précédent: c'est un effort conscient qui aboutit aussi à la création d'un automatisme.

Nous le signalons spécialement parce qu'il marque la transition nette entre deux formes de la Mémoire, l'habitude et l'image, qu'il marque très nettement les relations entre l'effort initial de la volonté et la disparition volontaire de cette volonté, caractéristique de l'image libre, enfin parce que ce type de souvenir est le plus fréquent; d'autant plus intéressant à étudier que nous prenons dans un grand

(55) Cf. H. BERGSON, *M. et M.*, p. 75: « on passe, par degrés insensibles, des souvenirs disposés le long du temps aux mouvements qui en dessinent l'action naissante ou possible dans l'espace. » Les lésions du cerveau peuvent atteindre ces mouvements, mais non pas ces souvenirs.

nombre de cas, pour souvenir vivant ce qui n'est déjà plus qu'association stéréotypée (56).

Nous croyons que la plupart de nos souvenirs sont des souvenirs-images au moment juste où ils ont cessé de l'être.

Il faudrait donc admettre que le corps vivant fût susceptible d'enregistrer et de conserver ses expériences, de créer des mécanismes d'adaptation, mais aussi de les détruire, d'en changer, de les modifier, d'adapter toujours ce passé au présent si l'on veut que la vie soit utilisation souple de l'instinct, soit mémoire encestrale, soit mémoire qui se crée à chaque instant, grâce à la libération par de nouveaux réflexes, d'autres réflexes, par la création et l'adaptation constante. Bref la vie implique une finalité qui nécessite et la création de réflexes et leur destruction sitôt qu'elle implique souplesse et choix.

Ceci correspondrait assez à la définition bergsonnienne de la vie, la vie étant une permanence à travers le temps. Mais cela ne cadre plus que très difficilement avec l'existence supérieure, luxueuse de la mémoire-image qui est de Bergson aussi (57).

Il est certain qu'il y a là des indications contradictoires. La première fait de la vie le synonyme de mémoire et l'oppose à la matière inerte, c'est-à-dire que la mémoire serait partout où la vie se définit par le désir de se maintenir, par l'instinct de conservation. Puis, deuxième indication, il y aurait à côté de ce niveau général où la mémoire est la force sous-jacente des instincts, il y aurait, dis-je, la possibilité à tout instant de tenir dans le même moment la juxtaposition du passé et de l'avenir, le trajet de l'excitation à la voie de la réaction gravée dans le même corps, ce qui correspond assez bien à la définition de nos habitudes acquises. Enfin, et troisième indication, il y aurait au-des-

(56) Lorsque H. BERGSON estime que le souvenir de telle lecture déterminée est une représentation parce qu'« il tient dans une intuition de l'esprit que je puis, à mon gré, allonger ou raccourcir », je pense qu'il s'agit seulement d'un souvenir-abstraction, d'un schème extensible ou contractile.

(57) Cf. H. BERGSON, *M. et M.*, p. 73 et sq. - p. 152, cf. *Energie Spirituelle*, p. 101-102.

sus des instincts et de leurs réalisations mouvantes et fixes à la fois, certains tableaux privilégiés qui se conserveraient tous et qui non seulement se retrouveraient dans l'habitude qu'ils créent au fur et à mesure de leur apparition, mais encore garderaient leur personnalité distincte, aristocratique (58). Et cela supposerait bien l'existence non plus d'un esprit universel, mais d'Esprits, d'autant d'absolus qu'il y a de ces séries d'Images sorties du temps et qui entrent dans l'Eternité (59).

Ce qui lie cette mémoire non plus à la volonté universelle, non plus au corps vivant, mais à une existence spirituelle, que l'on pourrait appeler aristocratique et spéciale aux âmes humaines et immortelles. Comment donc concilier la pluralité de ces consciences nées d'exigences plus morales et religieuses que psychologiques avec l'élan vital et l'imagination créatrice? Y a-t-il des esprits particuliers, autochtones ou un seul Esprit?

En Psychologie, seule la première solution nous paraît possible, la psychologie science de faits ne nous révélant que la réalité contingente de consciences temporelles et insuffisantes en elles-mêmes.

Nous allons voir que notre définition des images, nous permet d'éviter la difficulté d'un dualisme artificiel qui sépare et réunit, d'être spiritualistes sans croire à la notion de substance au niveau de l'homme, d'être matérialistes, sans pour cela croire que tout se ramène au déterminisme de la matière.

(58) Cf. H. BERGSON *M. et M.*, p. 78.

« La première (mémoire-image) enregistrerait, sous forme d'images souvenirs, tous les événements de notre vie quotidienne à mesure qu'ils se déroulent; elle ne négligerait aucun détail, elle laisserait à chaque fait, à chaque geste sa place et sa date. Sans arrière-pensée d'utilité ou d'application pratique, elle emmagasinerait le passé par le seul effet d'une nécessité naturelle. »

« Notre vie passée est là, conservée jusque dans ses moindres détails, nous n'oublions rien, tout ce que nous avons perçus, pensé, voulu depuis le premier éveil de notre conscience persiste indéfiniment. (*Energie Spirituelle*, p. 101.)

(59) La conscience n'est pas l'essence des états psychiques, elle n'est que : « la marque caractéristique du présent... Ce qui n'agit pas, pourra cesser d'appartenir à la conscience sans cesser nécessairement d'exister en quelque manière. » *M. et M.*, p. 152. — Nous verrons, dans notre second travail, que de telles réalités aconscientes ne peuvent être que logiques ou métaphysiques : ce ne sont plus des faits, elles sont hors du temps.

Il nous faudra pour y arriver accepter le postulat des images et leur nature.

Voyons d'abord ce que nous avons appelé le souvenir-abstraction et dont nous disions la situation intermédiaire très importante. Nous avons dit que dans la plupart des cas, nous nous tenions pour quittes, de développer nos évocations mnémoniques, que de tels souvenirs constituent de véritables abstractions. A la considérer sous cet angle, notre vie peut se ramener à une série de termes que nous prononçons, dont la découverte de plus en plus facilitée par le rappel des souvenirs les plus faciles, nous épargne le développement de chaque schéma en ses images et parties; l'évolution initiale nous suffit (60). Nous pensons, par exemple, à la classe de 4^e faite au Lycée de Nancy, à M. A., notre professeur (En quelle année)? en quelle classe de A (A_1 , A_2 , A_3)? Quel était le censeur à ce moment? Comment se nommait notre répétiteur?

Et à continuer ainsi à évoquer ce passé qui a tant pesé sur notre jeunesse, nous nous apercevons que ces longues années d'internat, dix ans, tiendraient en peu de réponses verbales et en beaucoup de questions.

Ainsi dès que nous invoquons ce passé, nous sentons qu'il est passé et qu'il n'a laissé que peu de traces dans le présent et que seule notre facilité de raisonnement, héritière de ces moments passés pourrait le reconstituer.

Par ailleurs, nous avons toujours tendance à retrouver les mêmes souvenirs lorsque nous voulons éprouver notre mémoire. Nous finissons ainsi par créer de véritables habitudes, de vraies récits appris par cœur au cours de répétitions multiples. Mais dès que nous sortons de l'ornière de la tradition, nous nous heurtons à l'oubli; ce sont, notre « bac » de Philosophie. Celui de première, plus vague, et pour cause! (quel sujet en mathématiques? Oublié, et probablement parce que n'en ayant plus fait depuis cette com-

(60) On a souvent demandé pourquoi les images génériques se distingueraient-elles des autres qui sont toutes atteintes par les lois de l'oubli et de la réaction réciproque? Pourquoi? mais parce qu'elles remplacent ces images, qu'elles servent au même titre que les concepts, qui sont de même nature, sinon d'un autre degré.

pétition, je me suis désintéressé de la matière). Je sais qu'il faisait beau (je pense tout à coup que l'examen a duré plusieurs jours, lesquels ? La date ? Où ai-je diné ces jours-là, car il est bien vrai que l'on dîne un jour d'examen ? quelles figures vues avant d'entrer ? dans quel local ? etc., etc.). A noter que je n'évoque jamais les examens de la licence, car c'est une réalité qu'il n'est possible de partager avec personne, ni avec mes compagnons, ni avec mes élèves qui n'en sont pas encore là. Si bien que je ne sors guère de ces circonstances qui marquent mon passé de points de repères, où sont parqués les troupeaux inexplorés des autres souvenirs de cette série, série limitée de maîtres mots que nous ne pensons plus pour eux-mêmes. Ces maîtres mots nous les étudierons plus loin dans l'abstraction et avec les images-concepts (61).

3° MÉMOIRE - IMAGE

Enfin la mémoire-image qui reste le résidu définitif de la mémoire et le fait spirituel par excellence (62) parce qu'il implique une adaptation et la nécessité d'une création ou d'un choix entre plusieurs réflexes (63). Il faut l'admettre et admettre qu'un moment où se crée cette coordination nouvelle entre les sensations et les réactions laisse en nous des traces qui ne sont que le premier et singulier moment d'une habitude se constituant avec effort, chaque fait sui-

(61) Cf. WATT, in *Traité de Dumas*, p. 506, I, sur les « cercles changeants d'influences. »

(62) Cf. H. BERGSON, *M. et M.*, p. 75 : « Chacune des lectures successives me revient alors à l'esprit avec son individualité propre ; je la revois avec les circonstances qui l'accompagnaient et qui l'encadrent encore ; etc. » Mais si H. BERGSON estime qu'elle n'a aucun des caractères de l'habitude, nous estimons, nous qu'elle est au moins premier ou deuxième ou n^e moment d'une habitude.

(63) Rapprocher l'image pure de H. BERGSON du savoir pur de l'Ecole de Würzburg et de Binet : « S'il existe un *savoir pur*, c'est du côté des sentiments intellectuels qu'il faut le chercher... voilà bien une notion affranchie de tout *élément sensoriel*. Par opposition à la représentation... le sentiment est interiorité pure ». BURLOUD, *oc.*, p. 33 et 34. Pour établir l'existence de cette « énergie spirituelle », sans mélange, BÜHLER va jusqu'à nier l'existence « d'images verbales » (cité par BURLOUD, *oc.*, p. 36). Il semble qu'il y ait là un effort pour saisir la force spirituelle sans compromission.

vant perdant de son intérêt même par la répétition et par l'adaptation successive.

Il reste ainsi vrai que je puis évoquer telle scène précise qui par son intensité marque une date dans ma vie, comme si cette scène avait une personnalité ayant évité la dissolution de la répétition. Cela signifie donc que je puis retrouver une perception précise parce que toute perception (surtout celles qui marquent affectivement) a laissé des traces dans mon corps, des réactions nouvelles dont la transmission à l'avenir est au fond la seule raison d'être de la perception (64). Il n'est pas possible que nous soyons deux fois de suite devant les mêmes faits de la même façon; parce que le premier a été, le second tiendra compte des renseignements acquis.

C'est la définition même de la vie et de l'intelligence qui est en jeu par cette accumulation des expériences. Seulement nous avons signalé la déformation de perception due à cette finalité.

Je puis donc me rappeler certains faits qui par leur énormité me semblent déjà spécialement désignés pour être conservés: examens, mariage, nominations à des postes différents, la naissance de ma fille, la joie de sa grand-mère (65). Mais il faut préciser, car il faut chercher, éliminer toute erreur, due à la non-observation. Et déjà je vois que tout cela n'est plus aussi précis qu'au premier abord et me paraît surtout tirer son contenu affectif et réel d'être considéré comme une sorte de projection vers l'avenir. En effet, le meilleur moyen de créer ce passé qui ne se conserve nullement dans mon esprit, qui n'est qu'un éclair lumineux qui se déplace le long d'une série de faits, c'est de se le représenter comme un possible de demain et d'imaginer ce que nous éprouverions devant la répétition du même fait.

(64) Il n'y a aucune raison pour que l'événement unique ne soit pas déjà un commencement d'habitude. Mais, comme nous le verrons la trace n'est que superficielle et l'impression ne présente aucune des garanties de l'habitude, car il est impossible d'éliminer toute intervention de la mémoire, de la création lorsque renaît un fait insuffisamment stabilisé.

(65) Ch. BLONDEL: *Psychologie collective*, 123 et sqq.

De plus il faudrait encore, outre cette œuvre d'imagination, alors qu'il s'agit de retrouver des faits psychiques conservés dans l'absolu et hors du temps, il faudrait se mettre d'accord sur le nombre restreint de ces souvenirs historiques dont le moins qu'on puisse dire, c'est qu'à chaque évocation ils perdent de cette personnalité pour se fondre dans la masse indifférenciée des mécanismes et cela insensiblement (66).

En effet, ils tendent toujours à disparaître par le fait même de leur existence temporelle et de la répétition : tout souvenir-temporel est un moyen, un accident qui se précipite vers sa fin légitime, l'habitude, par la seule raison de son existence répétée (67). Plus nous affirmons son existence, plus il la perd ; plus il a de personnalité, moins il en garde. Dès que le souvenir accident reparait, il tend à devenir réflexe, il était une image qui se crée pour devenir une image créée où l'on peut toujours trouver la trace du passé, comme dans chaque perception un des moments de la longue expérience qui l'a constituée (68).

Enfin même si l'on se place dans les conditions les plus favorables, il faut noter les difficultés que l'on rencontre à admettre l'existence de ces absolus, immuables, intemporels, et encore insister sur le nombre très restreint de souvenirs-images (69) : même si l'on demande aussitôt après les expériences faites, de retracer, par un effort d'introspection, la genèse de notre temps, on ne retrouve ces faits

(66) Cf. RIBOT, dans l'Imagination, p. 16 : « L'Image est donc soumise à un travail incessant de métamorphose, de suppressions et d'additions, de dissociation, de corrosion. C'est qu'elle n'est pas une chose morte, elle ne ressemble pas à un cliché photographique dont on peut indéfiniment reproduire des copies. »

Cf. PHILIPPE : « La déformation et les transformations des images. » in *Revue Philos.*, mai et novembre 1897.

(67) H. BERGSON semble avoir souligné cette délicatesse de l'image pure. *M. et M.*, p. 80 : « Encore le passé où nous remontons est-il glissant et toujours sur le point de nous échapper, comme si cette mémoire régressive était contrariée par l'autre mémoire, plus naturelle, dont le mouvement en avant nous porte à agir et à vivre. »

(68) Cf. H. BERGSON. *M. et M.*, p. 74 : « Le passé se survit sous deux formes distinctes : 1° dans les mécanismes moteurs ; 2° dans des souvenirs indépendants. »

(69) Cf. H. BERGSON, *ibid.*, p. 80 où H. BERGSON affirme, au contraire, que les souvenirs-images « constituent l'immense majorité de nos souvenirs. »

que dans la mesure où ils entrent dans des catégories ou lois générales où ils perdent leur singularité en trouvant leur conservation: Prenez, par exemple, une pièce de dix francs. Montrez-là aux élèves, insistez même sur ce fait qu'ils seront frappés de voir à quel point la réalité échappe à une attention non dirigée. Continuez les expériences sur les allées et venues de l'esprit à la matière sous forme d'hypothèses et de la matière à l'esprit sous forme de données interprétées par l'hypothèse.

Concluez en marquant à quel point il faut que nous allions au devant du monde pour le recevoir. Puis quittez cette expérience sur la conquête du monde et demandez à un élève de vous retracer l'histoire de sa conscience pendant ces expériences ou pendant quelques minutes seulement. Demandez lui ce qu'il avait vu de la pièce lors de la première expérience, ce que la seconde lui a apporté, etc... Ils renonceront tous bientôt à cet effort où la mémoire joue sur un laps de temps assez restreint, mais où l'interaction des faits de conscience est telle qu'ils semblent maintenant s'entrepénétrer et devenir l'objet, hors du temps, que nous avons étudié au début de la perception (70). L'introspection, et par conséquent la mémoire, ne retient que les lois générales, c'est-à-dire, les faits classés, organisés, interprétés comme la conscience ne saisit que les données des sens interprétées, jugées, évaluées, mais ne garde pas trace de ce qui fait la personnalité d'un coup d'œil qui sera le seul de son espèce, comme l'instant de son existence sera le seul instant identique dans la chaîne du temps (71).

(70) Il nous faut cependant rappeler les faits suivants qui sont signalés par TAINÉ (*De l'intelligence*, I, 80), sur les joueurs d'échecs, les calculateurs, les peintres; faits qui sont en faveur de l'existence de véritables photographies mentales, identiques à des sensations. Mais de telles images « éidétiques » sont si extraordinaires que ESSERTIER (*Les formes inférieures de l'explication*, 83), estimait qu'elles étaient une survivance de cette prodigieuse mémoire des primitifs, « derniers témoins d'un univers mental aujourd'hui disparu. » Sur les images éidétiques liées à un âge de la perception singulière et non du concept généralisant, cf. aussi: BINET, *Psych. des grands calculateurs et joueurs d'échecs*, Paris, Hachette, 1894. - Sur les éidétiques: cf. QUERCY, in *Journal de Psych.*, 1925; *Dwelshauvers, Pscho.*, 369.

(71) La singularité d'un fait ne saurait nous intéresser au point de vue vital. L'accident n'a d'importance que dans la mesure où il disparaît au sein de la nécessité qu'il contribue à créer.

Cf. HALBWACHS: *Les cadres sociaux de la mémoire*. « Ce passé ne se conserve pas, mais on le reconstruit en partant du présent ».

Ainsi donc de tels souvenirs-images sont très rares, infiniment rares et je demande pour que l'on accepte mes conclusions que l'on mesure le rôle de l'invention, de l'habitude de l'abstraction dans ce que l'on appelle communément un souvenir (72).

Or, si nous admettons que tout ce qui n'est pas dans l'éclair du présent de la conscience, ne peut être en elle et exister indépendamment de son déplacement le long du temps, nous admettrons aussi que ce qui n'est pas dans le présent, et demeure cependant, ne peut demeurer que dans le corps (73). En ce sens, il n'y a pas d'images-souvenirs qui se conserveraient dans un Esprit intemporel. Mais il peut y avoir des images datées et, telles que nous les définiront, elles permettent seules de découvrir en elles la coexistence de psychique et du physiologique, sans avoir recours à des faits absolument immatériels (74) ou uniquement physiologiques et, comme nous le verrons encore, elles permettent de trouver une sorte de synthèse du matérialisme et de l'édéalisme, sans apposer les deux réalités comme des substances, mais comme des directions différentes de l'esprit; et alors toute la mémoire est du côté de l'esprit, y compris la mémoire corporelle.

En résumé, la mémoire comme la perception, comme le rêve, laisse entrevoir le rôle fondamental des images: ils présentent tous trois le même schéma de l'action de l'esprit:

(72) Puis-je ici rappeler l'opinion d'un représentant de l'Ecole de Würzburg, avec laquelle, sauf pour les images pures, BERGSON a de très nombreux points communs:

« BÜHLER (in *Traité* de DUMAS, I, p. 508), oppose la pensée et l'image: les pensées ont un caractère de réalité, de précision, d'actualité; les images sont fragmenaires, évanescences, capricieuses, fortuites. » L'image n'est plus qu'un « sous-produit ». Notre essai pourrait expliquer ces perignations de l'image d'une philosophie à une autre.

(73) Voir, au contraire, H. BERGSON, *M. et M.*, p. 73 et sqq: « Tout doit donc se passer comme si une mémoire indépendante ramassait des images le long du temps, au fur et à mesure qu'elles se produisent, et comme si notre corps, avec ce qui l'environne n'était jamais qu'une certaine d'entre ces images, la dernière, celle que nous obtenons à tout moment en pratiquant une coupe instantanée dans le devenir en général. »

(74) *Id.*, p. 74: « La reconnaissance d'un objet se fait par des mouvements quand elle procède de l'objet, par des représentations quand elle émane du sujet. » Ce que nous mettons en doute, c'est l'existence de représentations pures. Notre conception de l'image semble nous y autoriser.

donnée → émotion → images, c'est-à-dire, recherche d'une réaction par tous les moyens permettant de résoudre le problème posé et donnant à l'excitation la réalité que lui confère cet acte d'attention.

III. — L'INVENTION

Comme la mémoire, l'invention nous montre quel rôle important peuvent jouer les images dans les constructions de l'esprit; mais plus encore, les images nous permettront de jeter bas bien des difficultés que la mémoire et l'invention, toute l'imagination, présentent lorsqu'on examine ces deux facultés sans tenir compte de la nature complexe des Images.

Toutes les théories qui essaient d'analyser la fonction créatrice semblent poursuivre le même but: ramener le nouveau à du vieux, la création à des traces, ou encore supposer que l'idée nouvelle, la combinaison matérielle inventée, la réalisation artistique pressentie ne faisaient réellement qu'apparaître toute constituées, après avoir mené dans l'Esprit (le même que pour l'image-souvenir-idée) une vie latente et que, somme toute, elles ne sont nouvelles que parce qu'elles ne se manifestent que pour la première fois à notre conscience.

Réminiscence de la théorie des Idées de Platon qui supprime toute innovation et tient pour nulle l'existence de l'effort fourni par l'esprit ingénieux.

Il va sans dire qu'il y a du vrai dans ces théories.

1° Il y a du vieux dans tout ce que nous inventons.

2° Il paraît possible que les matériaux de l'invention puissent mener une existence inconsciente et nous verrons que les images peuvent expliquer cette permanence et même cette invention dans le souvenir pour la raison même que le souvenir nous paraissait être une adaptation lui-même du passé au présent, loin d'être une reproduction du passé (75).

(75) Cf. H. BERGSON, in *Energie Spirituelle*, p. 196-197: La représentation « se remplit d'un nombre croissant de détails, parce que le développement du schéma se fait par absorption de tous les souvenirs et de toutes les images que ce schéma peut s'assimiler. »

Un grand nombre de psychologues contemporains ont recours à la théorie de l'inconscient pour expliquer l'imagination créatrice. Elle consiste dans l'apparition d'un état de conscience entièrement nouveau que rien, ni dans le monde extérieur, ni dans la physiologie ne permet d'expliquer.

Il faut donc supposer que cet état était en réserve dans une région plus obscure, appelée l'inconscient; BERGSON, POINCARÉ, HOËFFDING expliquent cette apparition par des métaphores variées où l'espace, la lumière, l'ombre, les objets sont chargés de nous rendre sensible le passage de l'inconscient au conscient. Mais ce sont des métaphores.

Ce qui explique en partie, le recours à l'inconscient, c'est que les inventions semblent apparaître assez subitement sous forme d'idées organisées que l'on appellerait schéma ou schème.

L'exemple classique est celui d'H. POINCARÉ qui, dans *Science et Méthode* (p. 50-55), nous fait assister à la genèse d'une de ses découvertes. C'est au moment précis où il mettait le pied sur le marchepied d'un autobus que l'idée apparut. Quelques heures de travail lui suffirent pour en développer tout le contenu.

L'apparition du schéma serait donc brutale et décisive. Ce scénario contiendrait toute l'invention: il suffirait donc de le développer en ses images et parties.

Voyons premièrement, si ce schéma général apparaît aussi inopinément et s'il ne reste plus après son apparition qu'à fournir le seul effort de développement des parties latentes contenues en lui et en nous. D'ailleurs il faut noter que chez Henri POINCARÉ, il fallut plusieurs heures de méditation pour mettre cette idée au point. Ainsi on aurait tort de dire que l'invention apparaît toute faite (76). Ce que l'on aperçoit, c'est le but à atteindre. C'est beaucoup, mais c'est encore insuffisant. Doit-on même croire que toutes les fois qu'un tel schéma apparaît, le travail de déve-

(76) H. BERGSON, *Energie Spirituelle*, p. 197, sur l'idée directrice ou schéma. Il n'y a donc effort mental que là où il y a des éléments intellectuels en voie d'organisation.

loppement réussira nécessairement et sera une invention de quelque intérêt.

Nous allons voir que l'apparition du schéma (77) est précédée en général d'autres schémas dont l'apparition reste aussi miraculeuse, mais dont l'échec est certain, ce qui leur enlève tant de valeur que ces schémas trompeurs qui marquent les étapes antérieures de la recherche sont oubliés par la suite et que ne sont retenus que les cas favorables. Comment explique-t-on l'apparition des idées fausses et inutilisables.

Laissons, par humilité, l'exemple d'H. POINCARÉ et prenons comme exemple une invention moderne.

A considérer le constructeur d'un avion, créant de toutes pièces un Bréguet ou un Devoitine ou autre modèle moderne, sans tenir compte de la montagne d'efforts, d'échecs, de réussites antérieures, de tâtonnements, de progrès dont il bénéficie, il est certain qu'il apparaîtrait comme une sorte de Dieu qui produirait son avion *ex nihilo*.

Il n'en est pas question. Les études de l'ingénieur constructeur l'ont mis au contact de la technique de l'aviation, c'est-à-dire, de la somme d'expériences accumulées avant lui qu'il utilisera sans scrupule, les lois de l'aéro-dynamisme qui constituent le domaine commun où chacun puise beaucoup et apporte peu.

Il est donc certain que l'idée du nouvel avion, sa forme nouvelle, sa puissance nouvelle qui entraîneront une rupture d'équilibre dans tout l'appareil, l'obligent à refaire tous les calculs et à rétablir la cohérence entre les organes de l'appareil, mais tout cela n'apparaît pas d'un coup dans une forme claire telle que la fournirait une apparition miraculeuse du plan qu'il suffirait de transcrire sur la table à dessin, avec des calculs tout faits et des proportions toutes données. Tous les détails constituent autant d'inven-

(77) *Id.*, p. 199. « Il consiste en une attente d'images, en une attitude intellectuelle destinée tantôt à préparer l'arrivée d'une certaine image précise, comme dans le cas de la mémoire, tantôt à organiser un jeu plus ou moins prolongé entre les images capables de venir s'y insérer, comme dans le cas de l'imagination créatrice. Il est, à l'état ouvert, ce que l'image est à l'état fermé. Il représente en termes de devenir, dynamiquement, ce que les images nous donnent comme du *tout fait*, à l'état statique. »

tions de détails, de problèmes particuliers qu'il faudra résoudre dont la somme constitue au fond la réussite d'un schéma général qui n'était qu'une idée vague, très vague, de forme nouvelle.

Recherchons pour l'avion le schéma premier. Nous estimerons la valeur pragmatique d'un tel schéma.

Le schéma premier de l'avion, ce peut être la formule : le plus lourd que l'air. On voit qu'il s'agit plutôt de la perception claire d'un problème à résoudre que d'une réalisation. Comment considérer comme inexplicable l'apparition d'un tel schéma qui pourtant contient en germe toutes les inventions qui suivront (et aussi les échecs). On voit ce que signifie contenir. Un tel schéma était, peut-on dire, dans l'air : il suffit de voir voler l'oiseau (avis) pour concevoir par analogie l'avion.

Puisque nous parlons d'analogie entre l'oiseau et l'avion, nous pouvons noter que la première et la plus simple idée consistait à imiter l'oiseau et à doter l'homme, candidat-oiseau de ces ailes qui permettent au plus lourd que l'air de se tenir et de progresser dans l'espace. Depuis Icare jusqu'à Vinci et jusqu'à cet homme-oiseau (78) qui vient de se tuer en juillet 1937, combien ont cru que là était la solution définitive. Mais il ne faut pas considérer que ce schéma général de l'homme oiseau. Il faut admettre que l'on aboutit à des résultats négatifs, quant à la fin, positifs quant aux moyens. Et, en effet, il s'agit de multiples inventions de détails pour réaliser la carcasse légère des ailes, leur fixation aux bras et au corps, la possibilité de leurs mouvements, leur forme..., etc. Tous schémas secondaires qui ont eux réussis puisqu'ils ont abouti à créer un modèle possible, que l'expérience devait approuver ou non.

D'ailleurs un schéma n'est jamais négatif absolument, puisque l'échec élimine une solution possible et ainsi simplifie le problème. Le résidu positif du premier échec de l'homme oiseau, est celui-ci : il faudra tenir compte de la faiblesse musculaire des bras de l'homme et chercher une

(78) CLEM SOHN.

force capable de la remplacer. Ce qui est un progrès énorme dès que cela est posé en termes précis.

Une force qui ne serait pas musculaire? L'inventeur doit chercher hors de lui. Cette force, elle existe: le vent. Avez-vous vu les feuilles des arbres en automne tomber une à une en tourbillonnant, puis s'élever au moindre souffle et retomber et s'envoler encore?

Il suffisait de lier ces deux idées: le vent chasse les feuilles et le plus lourd que l'air en suspend dans l'air. Bref de regarder le monde à travers les lunettes de nos préoccupations pour concevoir qu'un objet léger et présentant au

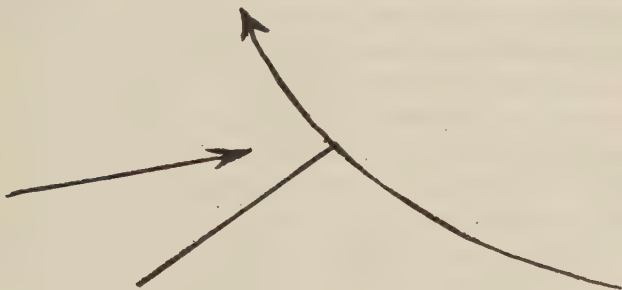


FIG. 5

vent une grande surface peut se maintenir dans l'air; c'est le cerf-volant.

Nous ne le considérons pas comme un avion, comme un schéma décisif de la genèse de l'avion, parce qu'il en est très différent. L'exemple n'en est que plus frappant et montre bien la variété de réalisations possibles à partir d'une idée générale très nette: le plus lourd que l'air.

Le cerf-volant plane et s'élève par suite de son obliquité par rapport à un vent horizontal et des hommes se sont élevés dans les airs, dans des nacelles suspendues à plusieurs cerfs-volants.

Voir (aviation, manuel Hachette. *Encyclopédie humaine*).

Mais un tel schéma n'est pas décisif. Le vent est une force trop indocile pour que l'homme n'ait pas cherché une force plus maniable.

Longtemps le problème est considéré comme insoluble et c'est le plus léger que l'air qui l'emporte: Mongolfières, Ballons ronds, BD ou N et dirigeables marquent bien une résignation momentanée.

L'idée géniale de Santos-Dumont fut de remplacer la corde qui maintient immobile le cerf-volant dans un souffle d'air, par une hélice qui visserait le cerf-volant dans l'air et en utiliserait la résistance. Cela est génial, mais simple. Il suffit de déplacer dans l'air une feuille de papier pour sentir cette résistance de l'air: évidemment il fallait y penser, à mouvoir l'avion dans l'air immobile!

Il fallait surtout être mécanicien-constructeur et adapter cette hélice (utilisée déjà dans la marine) au cerf-volant et un moteur très lourd (moteur à explosion des premières autos) aux deux autres organes. Le plus lourd que l'air est bien le développement du schéma initial, mais il y ajoute tant de difficultés nouvelles qu'on ne peut le considérer comme positif que lorsque de telles difficultés seront vaincues. Ce qui n'est certain qu'aujourd'hui.

Si l'on envisage ainsi les inventions d'une façon concrète, on n'accorde plus autant d'importance au schéma initial. Il était par lui-même incapable de contenir tous les détails que d'autres schémas y ajoutent. Quant au dernier schéma, celui qui a donné naissance à l'avion, on voit qu'il était préparé par une longue suite de schémas antérieurs. Son apparition n'est pas inexplicable et il est inutile de recourir à l'inconscient.

Il reste pourtant à expliquer l'apparition du premier schéma si insuffisant et si imparfait soit-il, et l'apparition des autres schémas aussi importants que le premier, c'est-à-dire, découvrir le processus génétique de l'esprit.

Le Problème est déjà simplifié, mais non résolu; car si l'on n'utilise plus l'inconscient, c'est donc que l'on estime l'esprit capable de créer, et il faut chercher de quelle espèce de fait de conscience il s'agit.

Tous les psychologues, et en particulier Ribot, ont remarqué la présence constante d'éléments affectifs au moment de toute invention. Dans tous les cas où apparaît un schéma, il s'agit d'un problème qui passionne l'inventeur. On n'invente rien où l'on est indifférent. Il faut être intéressé par le problème et il faut surtout découvrir le problème, c'est-à-dire, percevoir une difficulté à résoudre ou une obscurité dans certaines données, ou une désharmonie dans une série. C'est en cela que l'on est inventeur : d'abord il faut être observateur et sensible, avoir une hypersensibilité aux difficultés et aux contradictions.

La peur et la colère, la paresse peuvent rendre ingénieux. On connaît le cas de WATT qui pour s'épargner la peine d'ouvrir et de fermer alternativement les robinets d'admission de la vapeur eut l'idée de relier par des ficelles ces robinets au balancier d'un corps de pompe.

Bref le point de départ d'une invention est celui de la perception : la découverte d'une contradiction, d'une insuffisance, d'une absurdité dans quelque domaine que ce soit.

Voyons par un exemple très simple : je me trouve devant une rivière et, cela est bien naturel, c'est de l'autre côté qu'est le paysage désirable ; comment traverser ?

Impossible de sauter : la rivière est trop large. Pas de pont, ce qui est une solution normale. Impossible de diviser la largeur de la rivière en sautant de pierre en pierre. Aucun arbre qui, se penchant sur la rivière, me permettrait d'utiliser une branche pour passer comme le feraient les singes dans la forêt vierge. Finalement, dernier recours, trouver une perche qui de sa longueur multiplierait mon effort pour passer, ou encore nager. Bref, ou cela finit par réussir ou cela ne réussit pas et je renonce à traverser l'eau. Ce qui m'intéresse, pour le moment, c'est le processus d'apparition de ces solutions toutes utilisables (si ce n'était pas ici, ce serait possible ailleurs).

Je crois que ces solutions sont apparues parce qu'elles étaient en relation avec le schéma général qui consistait à

supposer le problème résolu et à esquisser mentalement ou réellement le geste de franchir la rivière (79).

Cet arc tracé qui permettrait de résoudre le problème, vous le retrouverez dans toutes les autres solutions particulières. Un pont retrace cet arc par son arche. Le saut en suit la trajectoire abstraite. Elle est dans la branche de saule qui se mûre dans l'eau. Elle est dans le geste de la main qui trace dans l'espace la définition générale de toutes ces solutions. Bref tout ce que j'ai trouvé était en germe dans la perception même du problème et pourtant tout cela dépendait et des échecs précédents et de la volonté de vaincre à tout prix la difficulté, de persévérer. Nous dirons donc que le mouvement désiré était comme un avertissement du passé et une suggestion pour l'avenir ; qu'il fallait donc supposer qu'en nous la perception d'une difficulté pût réveiller, avec le désir de la résoudre, certains complexes mnémoniques qui par association et par ressemblance viendraient se cristalliser au moment de la perception et parce que la perception de la difficulté est comme une esquisse de leur définition. Car le geste qui signifie : « Je veux franchir la rivière », toutes les solutions le contiennent et il semble que cette esquisse les attire par son imprécision abstraite, comme un mot abstrait, vague dans l'esprit, semble attirer à lui les images qui le réaliseront.

C'est en cela que consiste l'invention et son mystère : C'est qu'un fait obscur est cause d'un fait de conscience clair et que nous cherchons à expliquer après coup le clair par l'obscur, ce qui revient à dire que l'obscur contenait (obscurément ou inconsciemment) le clair et qu'il a suffi que cette clarté apparaisse pour admettre qu'elle était toute faite dans un monde inconscient où les images sont justement à la fois obscures (inconscientes) et claires puisqu'elles le deviennent à un moment. Sans se rendre compte qu'ainsi s'échappe le sens même de l'invention, puisque disparaît la cause même de son apparition et de l'effort de

(79) Voir plus haut, H. BERGSON, in *Energie Spirituelle* : l'effort intellectuel, p. 199. Rapport entre le schéma et les images. Nous estimons, nous, que toute image est du devenir et peut à son tour être considérée comme un schéma. Cf. Images-complexes.

l'esprit et qui est la cause obscure ou insuffisante ou incohérente que nous cherchons à supprimer.

Il ne faut pas chercher à trouver le clair dans l'obscur, mais bien admettre que c'est parce qu'une chose nous paraissait obscure que nous avons essayé d'y apporter de la clarté.

C'est donc bien ici la pauvreté qui produit la richesse, l'absence, la présence, et le moins le plus. Ce qui est la loi d'apparition de tous les faits de conscience qui ne sont que parce qu'ils produisent un choc émotif, marque de leur inadaptation et leur raison d'être.

Ainsi l'invention joue un rôle jusque dans la Perception qui en est une forme plus simple et surtout plus recroquevillée dans le temps.

Autrement dit : le schéma de l'invention est le suivant :

un fait insuffisant tente de faire appel à tous les éléments antérieurs acquis pour faire disparaître son insuffisance il tend à s'enrichir, s'éclairer, s'organiser, parce que la perception d'une déficience signifie déjà le désir de la combler. Ainsi s'établit *à priori* une liaison (marquée par l'émotion) entre ce qui est (et insuffisant) et ce qui va être. Nous verrons que cela correspond exactement au schéma de l'association et à la réalité des images qui en expliquent le fonctionnement.

L'étude de l'association nous permettra de découvrir la nature de ce lien, de cette sorte d'attraction interne et nous verrons que tout cela encore est lié à une bonne définition des images. L'image peut expliquer ce qu'il y a de nouveau dans l'invention comme elle peut expliquer ce qu'il y a de vieux dans la mémoire.

Conservation et création sont la raison d'être de l'image et liées à la définition de l'esprit.

IV. — L'ASSOCIATION

Toutes les théories relatives à l'imagination et à la mémoire ont le but souvent ambitieux d'expliquer la nature même de l'esprit et de son pouvoir conservateur et créateur. Nous nous contenterons de constater le processus de

la création et de la conservation et de chercher ce que signifie expliquer dans un tel cas.

Le but des théories associationnistes, c'est de trouver les lois du monde intérieur comme les physiciens ont trouvées celles du monde extérieur de réintégrer la pensée dans l'univers, d'éviter le scandale de la liberté coexistant avec le déterminisme, de n'admettre plus la juxtaposition d'une pensée libre et d'un univers déterminé. Mais une solution est valable, non pas parce qu'elle est belle (spirituelle) et simple, mais parce qu'elle correspond à la complexité des problèmes envisagés, c'est-à-dire, qu'il est bon de rester psycho-physicien jusque dans les principes.

Les premiers associationnistes estimaient que leurs théories étaient dans le domaine psychologique, l'équivalent de l'attraction universelle dans le domaine physique, les lois de l'association seraient donc capables de rendre compte de la nature de l'esprit, des combinaisons des images entre elles et de permettre la prévisibilité du contenu de l'esprit.

En réalité les expériences des associationnistes ou psycho-physiciens se font toujours en un monde fermé, celui du laboratoire. La Psychologie expérimentale réduit encore le champ de sa pensée à n'étudier que l'association d'un mot prononcé par l'expérimentateur et de celui qu'il évoque chez le sujet. On provoque ainsi le sujet à constituer de lui-même un document introspectif, il interprète le mot prononcé et écrit le contenu de sa conscience déclanchée par l'inducteur (80).

L'expérimentateur tient compte du temps écoulé entre le moment de la question et celui de la réponse. Il tient plus difficilement compte des inconnus qui lui échappent : la signification du mot qu'il a prononcé pour le sujet qui sous le signe placera sa pensée et non celle du maître. Enfin la difficulté pour le sujet de traduire le contenu de sa conscience et, pour le Maître, de comprendre les mots prononcés par ce sujet suppose que les mots ont le même sens pour tous les deux, et que ces conventions traduisent les mêmes expériences. Ainsi doit s'établir une association

(80) Cf. In *Traité* de DUMAS, I, p. 825.

entre la suggestion du sujet et le motif de cette suggestion et un triple effort d'interprétation complique tout cela au détriment de la spontanéité d'association des images.

Et à considérer les résultats obtenus, on peut se demander s'il était nécessaire d'employer des appareils enregistreurs très précis, dont il faut négliger la précision pour donner aux résultats une signification générale.

Voici quelques résultats : les associations les plus rapides sont les plus faciles. Ce sont les associations les plus récentes qui reviennent avec le plus de facilité, s'il s'agit d'association par contiguité, ou des associations anciennes, mais fréquemment répétées. Les associations par ressemblance superficielles sont les plus faciles : calembours (81).

Les enfants ont des associations plus libres, plus imprévues. Plus on s'adresse à des sujets âgés, plus les associations tendent à devenir plus logiques, plus profondes, mais en même temps, elles s'appauvrissent et sont stéréotypées, c'est-à-dire, correspondent non plus à des réactions spontanées, mais à des habitudes et mécanismes mentaux (82).

Ainsi il y a une sorte de contraste frappant entre la précision des appareils enregistreurs qui mesurent les réactions, à des $1/10^{\circ}$ ou des $1/100^{\circ}$ de seconde près (83) le temps des associations, et la généralité des résultats.

Mais le contraste est encore plus frappant entre les résultats obtenus dans les laboratoires et la physico-chimie de l'esprit que l'on s'était proposé de faire par la découverte de la grande loi de l'attraction spirituelle.

D'autre part, il apparaît difficile d'admettre que l'on puisse appeler loi, la classification en trois catégories d'associations, ces trois processus courants de l'esprit qui permettent de définir la nature générale de l'association après coup, mais jamais de prévoir son contenu particulier.

Et, en effet, il nous apparaît comme important de distinguer le lien d'association de la qualité d'association, car cela

(81) Cf. In *Traité* de DUMAS, I, p. 833.

(82) Remarques de Aschaffenburg et p. 837, *ibid.*

(83) Chronomètre de Münsterbergau, $1/100$ de seconde et d'Arsonval, au $1/100^{\circ}$, de Hipp au $1/1000^{\circ}$.

permet d'admettre et la notion de loi et celle d'imprévisibilité, ce qui correspond aux faits.

Pour cela prenons un exemple des deux lois les plus importantes de l'association, la contiguïté et la ressemblance.

Contiguïté: quand deux états ont coexisté dans la conscience, pour une cause quelconque, si l'un d'eux se présente à l'esprit, il tend à ramener l'autre (84).

Nous avons cité, dans le chapitre de la mémoire, l'expérience de PROUST: A la recherche du temps perdu et l'évocation de Combray.

« Mais à l'instant même où la gorgée mêlée des miettes du gâteau toucha mon palais, je tressaillis, attentif à ce qui se passait d'extraordinaire en moi. Un plaisir délicieux m'avait envahi, isolé, la notion de sa cause. »... « Et je recommence à me demander quel pouvait être cet état inconnu qui n'apportait aucune preuve logique, mais l'évidence de sa fidélité, de sa réalité devant laquelle les autres s'évanouissaient ».

Nous avons noté le processus ordinaire d'apparition des souvenirs. Une sensation provoque une émotion qu'un souvenir vient légitimer. Ce qui intéresse l'association, c'est le lien existant entre ces deux faits de conscience, lien qui se traduit par une émotivité plus ou moins séparée du souvenir projetée parfois sur lui lorsque l'évocation est rapide, et, dans l'exemple choisi, remplissant seule la conscience de Marcel PROUST, le désir de trouver ce qui manque pour légitimer la splendeur de l'émotion.

Et PROUST a bien noté qu'il eût pu abandonner son effort: « Et chaque fois la lâcheté qui nous détourne de toute tâche difficile, de toute œuvre importante, m'a conseillé de laisser cela, de boire mon thé, en pensant simplement à mes ennuis d'aujourd'hui, à mes désirs de demain qui se laissent remâcher sans peine (85) ».

(84) Ce mécanisme est absolu. James MILL, *Analysis of the phenomena of the human Mind* « Nos idées naissent ou se présentent dans l'ordre suivant lequel les sensations, dont elles sont les copies, ont existé. » Cf. CLAPARÈDE, *L'association des idées*, Paris, Doin, 1903.

(85) « Au fond de toutes ces associations (couleur, chaleur, toucher, etc., émotionnel), il y a un ton affectif commun qui en est la cause et la supporte. » RIBOT, *Psychologie des Sentiments*, Paris, Alcan, 1896. On peut généraliser, il nous semble.

Ainsi une telle force d'attraction peut n'être pas utilisée et préférée à d'autres. Cela suppose donc bien qu'il y a là une liaison dont le déterminisme ne nous apparaît qu'après coup. L'esprit peut trouver là une voie qui le mène vers des faits de conscience qu'il ignore encore, mais dont la trame a laissé en lui des traces si légères qu'il peut les négliger et des strates si nombreuses de ces complexes qu'il lui est toujours possible de choisir entre plusieurs suggestions qui le sollicitent.

Donc notons déjà cette liaison apparaissant avant même qu'apparaisse la nature de cette liaison (86). Autrement dire: une association est une force d'attraction qui reproduit une liaison passée, mais une force d'attraction dont nous ignorons le nom (87). Elle est anonyme, tant que le souvenir n'apparaît pas. Nous dirons donc que l'association reproduit une ancienne association, mais que cette reproduction n'est appelée par contiguïté qu'après avoir été reconnue. Il faut donc croire qu'elle a subsisté en nous et il faut croire aussi que les faits de conscience tendent à réapparaître lorsqu'ils trouvent dans le monde extérieur la raison suffisante pour le faire, et qu'ils laissent en nous, après leur disparition, les traces des efforts qui leur confèrent une sorte d'existence latente.

J'irai même jusqu'à dire que ces complexes mnémoniques semblent doués d'un énergétisme constant, d'une sorte de puissance d'explosion momentanément contenue (88),

(86) BURLOUD insiste sur le caractère d'intermination des rapports préperçus dans l'attitude mentale: « (l'attitude mentale) est jusqu'à un certain point indéterminée ou plutôt, si paradoxal que puisse paraître l'accouplement de ces deux termes, elle est la conscience d'une certaine indétermination. Le contenu vers lequel elle nous dirige n'est pas représenté, car s'il l'était, il serait donné à la conscience actuel et non pas virtuel. Mais d'autre part, il est réellement pressenti ou préconçu dans la détermination extrinsèque de son rapport avec quelque chose de donné. Autrement dit, le pouvoir dont nous avons la notion est autre chose que la « puissance nue et vide l'Ecole »: c'est un pouvoir dirigé, une tendance. » p. 41, oc.

(87) On peut avec BINET et l'Ecole de Würzburg admettre l'existence de sentiments intellectuels, d'intentions, d'attitudes mentales qui seraient les noms donnés à ces forces pressenties ou senties. Cf. BURLOUD, oc., p. 41.

(88) Cf. H. BERGSON, sur le schéma dynamique, *Energie Spirituelle*. Sur l'effort intellectuel et dans le Rêve.

Cf. RIBOT dans la *Psychologie des Sentiments*.

Cf. La thèse de BURLOUD où les notions d'intention, d'attitude mentale, de conscience de rapport chez BINET et dans l'Ecole de Würzburg sont étroitement liées à l'existence de tendances intellectuelles pures, p. 45, oc.

mais qui toujours cherche à les réaliser à nouveau. Ce qui revient à dire qu'elles sont toujours prêtes à utiliser toute puissance tendancielle pour retourner à l'être. Une preuve de cette sorte de dynamisme des idées, c'est que nous pouvons à certains moments le saisir directement et en prendre après coup une claire pensée. Ne vous est-il jamais arrivé, fatigué peut-être, mais surtout excité, « énervé », comme l'on dit, de sentir en vous gronder une foule de choses dont vous ne percevez pas très bien la nature, mais dont vous sentez très bien qu'elles tendent à percer le voile qui les recouvre encore ? Que de fois cela m'est arrivé, surtout après de longs exercices de la pensée, dans la joie du travail bien mené, comme si, dans les instants qui précèdent le sommeil, tout ce qui n'est pas encore réalisé cherchait à fuir le retour au néant qui menace et, comme si toutes ces choses étaient là, sensibles, mais indistinctes, marquant mille directions possibles à un esprit indécis devant cette riche multitude. Que de fois ai-je perçu ces vibrations en moi, qui me donnaient l'impression que j'avais de multiples idées encore à développer, comme pour me donner par cette illusion flatteuse le courage de descendre jusqu'à elles pour les mener à la lumière. D'ailleurs qui dira jusqu'à quel point nous ne prononçons pas dans ces moments de demi-sommeil, certains mots ou parties de mots, jusqu'à quel point l'on peut parler de demi-états de conscience, de demi-mouvements musculaires ou commencement d'innervations qui s'arrêtent pour faire place à d'autres velléités, comme si l'on était véritablement en présence de trop de choses pour qu'aucune ne soit réellement, comme si la concurrence de toutes ces possibilités éliminait tout vainqueur et tout élu.

Et enfin, si l'on peut considérer le sommeil comme un abandon momentané d'une foule de puissances, ne peut-on aussi considérer la rêverie comme une sorte de revanche des réalités méprisées, sur la vie ordinaire ?

La rêverie serait ce monde féérique où se réalise ce que la réalité élimine, une vengeance des puissances intérieures sur la banalité de la vie.

Or, il semble bien qu'après avoir refusé d'accepter une conservation des souvenirs nous soyons amenés à admettre tout de même une conservation des faits de conscience. Cela n'est qu'une apparence, et cette apparence n'est due en partie qu'à l'obligation où nous sommes pour le moment d'employer le mot image mal défini, puisqu'il semble impliquer une existence abstraite, idéale, distincte du corps. Ce qui n'est pas. Nous n'admettons pour concevoir la loi de l'association par contiguïté que ces forces tendanciellles que présuppose la vie. Nous considérons qu'après toute donnée, sensation ou image, il se produit un déclenchement fatal qui tend à amener à la surface de la conscience un autre fait; c'est-à-dire de deux choses, ou bien ce fait conscience s'enrichit, se transforme, se colore, s'analyse, évolue, change, se désagrège; ou bien, il disparaît. Nous avons dit qu'il n'y a pas de faits, d'états de conscience, mais qu'il y a une création continue et changeante qui est la condition d'existence de la conscience même.

Or là où il y a stagnation, là où il y a adaptation parfaite, il n'y a pas conscience, mais mécanisme pur, ou si l'on veut, réflexe, habitude; au contraire, lorsqu'une donnée est insuffisante, il nous apparaît nécessaire de combler le vide soit en recherchant dans le passé l'élément nécessaire, soit en créant à nouveau, c'est-à-dire qu'une donnée qui est insuffisante, qui nous heurte parce qu'elle est inattendue, nous trouve prêts à réagir et, de cette nécessité de tenir compte des faits parce qu'ils sont nouveaux, naît la conscience.

Or, nous le verrons, toute donnée qui nous heurte délibérément, toute sensation insuffisante liée au souvenir, toute sensation insuffisante, liée à l'avenir, réveille en nous la réalité vitale profonde: la tendance (89).

Nous recherchons l'adaptation, la conscience en psychologie n'est pas à elle-même, comme en morale, une fin en soi; à l'origine, elle cherche toujours à se détruire elle-même par la création de mécanismes insensibles, là où il y avait émotion et inadaptation.

(89) Cf. BURLOND, *oc.*, p. 46 et 243, déjà cité.

Elle crée un monde nouveau où elle ne serait plus et, si l'adaptation parfaite était possible, la théorie des psychophysiciens serait vraie, mais il n'y aurait plus d'esprit. En fait cette adaptation n'est pas possible, ni la prévisibilité de nos réactions mécaniques, car l'univers est infini et, même s'il est ordonné, il est certain que nos rencontres avec lui, nos perceptions, sont régies par le plus grand des hasards.

Ce n'est certes pas la perception qui nous a mis sur le chemin de l'organisation de l'univers. Pour trouver une telle organisation il a fallu délibérément mépriser la perception, chercher à la dominer et à l'ordonner. Même dans les cas les plus réussis, on peut toujours admettre l'imprévu et la souffrance. La ruche, la termitière ne sont-elles pas des univers dans l'univers présentant une garantie, une stabilité nécessaire à la vie, là où il n'y avait avant qu'imprévu et stabilité?

C'est un monde où il n'y a plus ni saison, ni disette, ni changement de température, ni ennemi (autant que faire se peut). La ruche est pour l'abeille ce qu'est pour l'homme le monde parfait du physicien déterministe. La cité de l'homme n'est qu'une transposition dans le domaine social, moral, scientifique, des conditions de l'existence.

Notre monde physique, tel que nous le pensons, n'est pas plus que la ruche exempt d'invasion. Constamment la découverte de faits nouveaux dérange ces constructions esthétiques de l'esprit.

La science a sa source dans la vie elle-même, car la pensée est née de la vie (90).

Retenons simplement pour le moment que tout fait de conscience a eu pour point de départ une donnée incomplète qui, tombant dans un milieu diffus semble précipiter les éléments en suspension, et provoquer, dans ce milieu sur-saturé, l'apparition de cristaux orientés. Nous constatons simplement que ce phénomène de cristallisation existe quel-

(90) H. BERGSON dans *M. et M.*, p. XI: sur l'utilitarisme de nos fonctions mentales essentiellement tournées vers l'action et la perception et l'action, et p. 14, *ibid.*

que soit la nature chimique du milieu, quelque soit la nature des images, que ce qui caractérise d'abord le phénomène d'association, c'est ce qu'il y ait en vous des forces d'attraction qui attirent au centre de la conscience tout ce qui peut avoir avec la donnée un rapport quelconque, la qualité de l'association apparaissant après coup, lorsque l'esprit s'exerce à en préciser la nature.

Car, si nous revenons à notre exemple, PROUST aurait pu tout abandonner devant la difficulté qu'il éprouvait à retrouver un fait lointain et jamais ressuscité. Un fait dont la liaison avec le présent était si infime que se sont d'abord présentées des images plus banales et plus récentes que PROUST néglige pour des raisons à lui, mais que nous ne négligeons pas, car elles ont autant de valeur que les autres ne saurait être déterminé :

« La vue de la petite madeleine ne m'avait rien rappelé avant que je n'y eusse goûté, peut-être parceque, en ayant aperçu depuis, sans en manger, sur les tablettes des pâtisseries, leur image avait quitté ces jours de Combray pour se lier à d'autres plus récents ».

Mais de telles images banales ne légitiment point l'étonnement éprouvé par PROUST. Il y a pensé et, s'il les a rejetées, c'est par l'intervention de la réflexion. En fait elles constituent un élément possible du complexe.

D'ailleurs l'examen de la seconde loi d'association nous rendra de telles conclusions encore plus certaines : qu'il faut distinguer le lien d'association de la qualité des images à associer, c'est-à-dire, renoncer dans une certaine mesure aux termes contiguïté et ressemblance pour ne retenir que la grande loi psychologique : tout fait de conscience est un aggloméré d'images ; ou encore : toute donnée insuffisante tend à rappeler toute réaction possible qui la rendra familière ; ou encore : une conscience est un perpétuel enrichissement et cet enrichissement se fait selon les lois d'association ; ou encore : tout fait de conscience en appelle d'autres ou disparaît.

Bref, la condition d'existence de la conscience, c'est le déséquilibre et le changement constant qu'elle cherche à détruire.

Ressemblance: Enonçons donc la loi de l'association par ressemblance: tout état de conscience quelconque tend à rappeler les états qui lui sont en quelque manière semblables.

Cette forme d'association, employée, d'autre part, dans la mémoire pour reconstruire le passé, autant que la contiguïté, est à l'origine de toute invention: les images des poètes, les comparaisons: la fourmilière et la foule; les antithèses: la petitesse des grands; les clichés: le tapis de la neige; les associations plus subtiles des sons colorés: tons éclatants, couleurs criardes; les hypothèses des savants, toutes ces inventions ont à leur origine des associations spontanées de ressemblance.

Les associations se sont présentées plus ou moins clairement à l'esprit qui cherchait du neuf, du beau, ou du vrai, puis l'esprit s'est efforcé de les légitimer.

L'exemple que l'on donne toujours est celui de la figure, nous reppelant une autre figure; sa ressemblance s'est imposée, puisqu'un nom a jailli du néant, et cependant la ressemblance, à y bien regarder, semble difficile à légitimer, puisque le voisin, interrogé, répond: « Viens, je ne trouve pas ».

Très souvent d'ailleurs ni l'un ni l'autre n'insiste. Il n'en reste pas moins vrai que l'association est sentie d'abord, pensée ensuite.

Voici d'ailleurs une autre observation plus personnelle: un jour, au printemps, allant au collège, je passais par la ruelle de la Colombière. Le sol de la ruelle, bordée de jardins, était jonché de lianes de glycines, que l'on venait de couper. J'en remarquai une parce qu'elle était isolée des autres; et je pensai tout à coup qu'il y avait longtemps que je n'avais mangé de harengs. Rentré chez moi, n'ayant pas trouvé la raison d'une telle évocation inattendue, j'exprimai à la cuisinière mon désir. Et je ne fus pas peu surpris, lorsque je depeçai mon prolétaire des mers, de constater que ses arrêtes longues, fines et bifides ressemblaient à matige de glycine. Et je me souvins aussi que j'avais autre-

fois déjà remarqué la forme délicate des arrêtes de ce poisson grossier.

Comment expliquer alors qu'une telle association puisse se présenter avant toute analyse, s'imposer avant toute réflexion, précéder la pensée (91)?

Cela ne me paraît pas difficile à comprendre si l'on veut bien admettre que l'on n'a à faire ici qu'à une seule image en réalité.

Voyons : lorsque mes yeux suivent la délicate et fine tige de la légumineuse papillonnacée, mes yeux tracent un certain mouvement, suivent la courbe des deux arcs inégaux



FIG. 6

vus. Et ces mouvements se trouvent être exactement (car ils sont rapides), ceux que mes yeux font lorsqu'ils suivent l'arrête bifide du hareng. Le même geste a deux significations différentes. Et le même geste peut provoquer la cristallisation de cette image à laquelle il est aussi lié. D'ailleurs nous verrons en étudiant l'abstraction qu'il s'agit là d'une règle générale et qu'un mot prononcé peut être le précipitant de toute une foule d'images dont il est impossible de fixer l'ordre d'apparition, ni si elles apparaîtront. Ainsi le mot « âne » peut ne précipiter que des images normales ; oreilles, museau, queue, quadrupède, tête : mais

(91) Cf. BURLOUD, *oc.* p. 41 : la notion d'intention et de préperception des rapports.

aussi le mot âne employé de la façon suivante : « quel âne ! » laissera bien des choses de la série normale dans l'ombre, pour ne s'attacher qu'à une signification nouvelle et sans rapport avec la précédente, logiquement. Mais nous verrons cela plus loin (92).

Le Caricaturiste sait très bien ce que nous venons de dire : c'est que la ressemblance est suggérée, mais non réalisée.

Rappelez-vous le dessin de Daumier : le visage de Louis Philippe évoluant vers une forme de poire. Il est certain qu'il s'agit là du résultat de nombreux essais qui succédèrent à une suggestion qu'il fallait rendre légitime par le dessin (sans rendre Louis Philippe méconnaissable), suggestion apportée vraisemblablement sur l'aile des sentiments que Daumier pouvait avoir pour le Bourgeois, roi des Français ; sentiments qui se traduisent assez souvent par des images de légumes et d'animaux ; traduction qu'il serait bien difficile d'expliquer avec autant de clarté que la précédente, mais il est un fait, que nous donnons à ceux que nous haïssons, le nom des objets les plus comestibles et des animaux les plus domestiques.

Nous dirons donc que la ressemblance peut ou non être constatée, mais que de toute façon il faut que l'on ait déjà la suggestion d'une ressemblance avant de la légitimer.

Or il est facile de retrouver dans notre organisme même, la cause de l'assimilation des deux images. Lorsque le peintre esquisse le visage du roi, sa main ne trace-t-elle pas en gros le geste qu'elle effectue lorsqu'elle limite le contour d'une poire ? Suggestion grossièrement matérielle, que l'esprit est chargé de spiritualiser et dont le caricaturiste intervertit les termes laissant le visage du Roi se muer en poire, ce qui n'est injuste que pour la poire, mais traduit une association très générale qui relève des fables et des contes de fées.

(92) Nous admettons donc qu'il y ait des sentiments de relation et des attitudes de la conscience, des intentions que le sens d'un mot dépasse ce mot, le précise et plane sur toute la pensée synthétique où il entre. « L'intuition détermine le jugement ». BURLOND, *oc.*, p. 20.

Bref, si nous avons raison, nous pouvons affirmer que tout état de conscience tend à s'agglutiner à d'autres (93), à faire appel à des images qui constituent des complexes dont il a déjà fait partie soit autrefois, soit pour des raisons d'identité. Ce Glomus ou cet aggloméré est le fait le plus caractéristique de toute la psychologie, car il est dans la perception (où il y a beaucoup de l'abstraction, comme nous l'avons vu à propos de la notion d'objet-abstraction), car il est dans la mémoire (nous avons noté l'abstraction-souvenir) et il est dans l'invention puisqu'il faut tou-

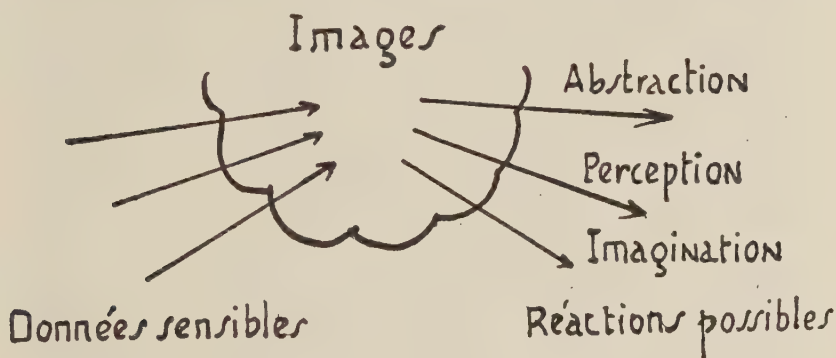


FIG. 7

jours réadapter les solutions passées aux conditions actuelles.

Donc ce qui importe pour le moment, c'est la loi d'attraction qui permet d'établir un rapport entre ce qui suit et ce qui précède.

Or une telle force d'attraction est distincte de son objet, nous voulons dire que le schéma donné pour la perception reste valable pour la mémoire, l'invention et l'abstraction.

(93) Cf. BURLOND, sur la notion d'intention qui provoque cette agglutination variable, cette précipitation des réactions imagées ou conceptuelles: « La notion d'intention paraît même plus conforme aux données de l'observation intime que celle d'un processus dirigé. Car celle-ci implique ou semble impliquer que la direction est unique et que l'esprit s'y achemine d'un mouvement continu. Or, bien souvent elle est diverse et variable, sujette à de brusques éclipses: l'esprit se trouve alors ramené à la pure impression initiale ou même porté à un état de malaise d'où il ne sort qu'en tâtonnant et en essayant des intentions différentes, jusqu'à ce qu'il soit tombé dans la bonne, etc... » Oc. p. 45-46.

Nous avons dit qu'à une multitude de données des sens, correspondait une multitude de réactions possibles qui ne répondent pas parfaitement, dans le cas où il y a des faits de conscience, à la donnée sensible.

Nous avons dit que de cette inadaptation naissait la conscience.

Il en est de même pour la mémoire. Un objet (riche donc de qualités et de signification différentes) perçu, trouve en nous une foule de réactions possibles, c'est-à-dire, de souvenirs, car cet objet est objet parce que nous le reconnaissons (Perception et jugement d'extériorité); mais il peut se trouver qu'à côté des souvenirs vulgaires, domestiques, quotidiens, il y en ait un plus aristocratique parce que plus rare (le livre m'a été donné par telle personne dont je puis évoquer les traits, les gestes, les sentiments, etc.), c'est-à-dire qu'il y a des complexes mnémoniques plus colorés, plus délicats, plus rares et qui n'en ont que plus de valeur. Mais s'agirait-il là d'une image telle qu'on l'entend ordinairement, d'un tableau retrouvé, daté? Non, nous le verrons et nous l'avons déjà vu, il s'agit là de réflexes ou de traces corporelles gravées en nous et dans notre corps lors des circonstances invoquées, mais d'une essence plus subtile.

Pour l'abstraction, nous verrons qu'il en est de même. Une liaison a été établie entre des perceptions, des qualités, des actes, et un même signe, le mot, par exemple, qui les représente toutes à la fois ou séparément. Il est certain que le mot prononcé, qui est leur signe tendra à faire surgir dans l'esprit toutes les images agglomérées ou telle ou telle image particulière ou tel groupe encore constitué à l'intérieur du groupe plus vaste dont ce mot est le symbole. Ainsi, si la liaison est une chose existante, il est impossible de dire qu'elle sera l'élément ou les éléments qui surgiront et s'élanceront vers la claire conscience.

Ce qui fait que l'on peut très bien admettre qu'il y a liaison et spontanéité.

Bref, là encore, la pluralité, la richesse des biens établis est la raison de l'indétermination et de l'imprévisibilité des faits de conscience. Si bien que l'on peut admettre une

sorte de détermination dans l'apparition des images, qui est la loi d'association générale que nous avons énoncée et une zone d'indéterminisme qui est la nature des images, résultant de l'appel précédent.

C'est pourquoi nous avons tenu à distinguer nettement, le lien et les éléments reliés dans l'association.

Or nous allons voir que les images anciennes ou nouvelles sont telles qu'elles permettent elles aussi d'admettre à la fois une sorte de déterminisme et d'indéterminisme, parce qu'elles sont liées à nos habitudes, à notre constitution physiologique, à notre caractère, à nos associations antérieures, à notre histoire, à toutes les données que nous ne pouvons jamais connaître puisqu'elles se créent au fur et à mesure que nous vivons.

Bref la loi d'association des images explique la complexité de la perception, la pseudo-personnalité du souvenir, la richesse de l'invention et la possibilité de l'abstraction qui est tout cela à la fois. Des lois de l'association il faut retenir que les images s'organisent, s'agglutinent, se combinent, s'appellent, se repoussent comme si vraiment l'association était, pour la conscience, le secret de la loi de l'attraction universelle, mais une attraction traduisant une réalité spirituelle sans la trahir.

CHAPITRE III

Les Images

Employons pour l'étude des images la méthode suivie pour atteindre la donnée immédiate appelée sensation. Partons du complexe pour aller vers le simple, puisqu'en réalité, nous n'avons conscience que des faits élaborés et qui sont devenus concevables, c'est-à-dire organisés. La donnée primitive sur laquelle se construit la perception était la sensation ; que dans la suite nous confondions le mot sensation et le mot perception, c'est un défaut de vocabulaire si courant, si explicable, pour des raisons littéraires, que nous ne saurions nous en étonner.

La même confusion se produit pour l'image. L'imagination sous toutes ses formes part de l'image, comme la perception de la sensation ; l'image est un fait inconscient dont la forme consciente est la perception, la mémoire, la création, l'idée abstraite.

C'est de ces faits acquis, réalisés, ordonnés, pensés que nous partirons pour saisir cette velléité d'être qu'est l'image, si proche de la tendance qu'il est très difficile de l'analyser, car elle est insécable ; plus encore d'en expliquer l'origine, car elle se confond presque avec les forces profondes de la vie, inaccessibles à l'analyse, qui nous mènent cependant vers l'analyse de la claire conscience.

L'image serait une poussière insaisissable sur les ailes de la tendance (1) ; c'est cette poussière insaisissable qui

(1) Cf. in *Traité de Dumas*, p. 575.

Cf. H. BURLOND, *oc.* p. 243 sur la notion de tendance intellectuelle et d'intuition. — Cf. M. PAULHAN, *L'activité mentale et les éléments de l'esprit*, p. 17, Paris, Alcan, 1912 : « tout fait psychique tend à s'associer et à faire naître les faits psychiques qui peuvent concourir avec lui à une fin commune ou des fins harmoniques qui, avec lui, peuvent former un système. »

produirait les couleurs de la pensée. Ainsi sur les ailes du papillon s'étaient les taches colorées que constituent les grains, invisibles, pris isolément. L'image, c'est ce qui fait que la tendance n'est pas seulement un désir, une réalité spirituelle pure, mais une réalité liée à la nature du corps (2).

Dès l'abord, il semble curieux que la notion d'image paraisse en quoi que ce soit liée à la réalité matérielle et cependant que faisons-nous lorsque nous cherchons à définir très rapidement l'image? Nous avons tendance instinctivement à nous représenter les images anciennes comme des réalités sensibles et matérielles (3).

Il est certain que toute image garde quelque chose de sensible et de concret. Nous verrons quoi. Mais, lorsque nous parlons de l'habituelle tendance à considérer nos images comme des réalités objectives, alors qu'elles sont les plus subjectives des réalités, ne disons pas psychologiques, mais vitales, nous voulons dire que nous assimilons les images anciennes, par exemple, à des images d'Epinal, à des clichés, des cartes postales, placés derrière nos yeux puisqu'ils ne sont pas devant eux, de toute évidence; mais aussi que nous les considérons comme des réalités qui reproduisent fidèlement nos perceptions, comme des photographies reproduisent passivement ce qui est dans le champ

(2) Voir la notion de savoir pur lié à la découverte de tendances purement intellectuelles qui représentent l'énergie spécifiquement spirituelle, jouant le rôle des images pures de BERGSON, l'intérêt étant passé, pour l'Ecole de Würzburg de l'image-atome spirituel (qu'il est encore chez BERGSON) à la force spirituelle pure qui conditionne le contenu de la conscience. Cf. BURLOND, *oc.* p. 33-34.

(3) Cf. in DUMAS, *Traité I* - L. BARAT, révisé par MEYERSON, p. 515: «C'est pourquoi les sensations, malgré leurs connexions manifestes avec les phénomènes affectifs et moteurs, malgré la courbe assez nette de leur évolution dans le temps, ont pu, par une sorte d'abstraction de tout ce qui en elles était mouvant et nouveau, n'être considérées que dans ce qu'elles contenaient d'identique, ou plutôt d'identifiable. A plus forte raison, cette conception devait-elle s'étendre aux images, dont la liaison aux sentiments et aux tendances est moins manifeste, les conditions de durée moins précises. Bien plus, pouvant presque à volonté évoquer les images qui nous intéressent, et celles-ci nous intéressent précisément dans la mesure où elles nous représentent des choses connues, nous sommes amenés naturellement à les concevoir comme des clichés immuables, comme une sorte de collection de figures imprimées, que nous feuilletons à volonté. »

de l'appareil photographique (4). Par suite nous considérons que nous pouvons les consulter à loisir ainsi que des réalités indépendantes de nous, bref comme des objets.

Il est facile de trouver les raisons d'une objectivation des images; seulement il s'agit là d'une croyance dont le fondement légitime s'évanouit au fur et à mesure que se poursuit l'analyse de ces tableaux-images (5).

Je vais essayer d'évoquer deux ou trois de ces tableaux. Le premier sera la Place Jules-Ferry à Saint-Dié; le second, la place Saint-Martin à Saint-Dié, enfin la place Jeanne-d'Arc à Neufchâteau; ce qui aboutira, en somme, à utiliser la méthode des variations concomitantes. Le premier de ces exemples est une image fréquemment évoquée, très proche de l'habitude. Le deuxième est un souvenir jamais évoqué, souvenir auquel j'ai pensé parce qu'il me fallait un exemple non étudié encore; enfin le troisième cas est celui d'un vieux souvenir qui a disparu depuis longtemps du champ de mon activité; un souvenir que l'on pourrait dire désintéressé, puisqu'il s'agit de la place d'une ville que je n'habite plus. Cela nous permettra peut-être de tirer certaines conclusions sur la nature des images.

Me voici donc prêt à décrire cette place Jules-Ferry de Saint-Dié. A vrai dire, j'ai souvent évoqué ce souvenir en classe et je puis affirmer que je sais beaucoup plus de choses aujourd'hui que je n'en connaissais le premier jour, à la première évocation. Et cependant que je voudrais avoir écrit ce que je décrivais à mes élèves au moment où l'imminence de la leçon sur la mémoire avait rendu plus pré-

(4) Une telle conception des Images provient d'une fausse conception des perceptions. C'était l'erreur de Taine. Cf. DUMAS, *Traité*, I, 514:

« Au lieu d'envisager celles-ci comme un état psychique complexe, riche de tendances, de sentiments et de réminiscences, surgissant à un moment donné au seuil de la conscience, puis s'intensifiant et s'épanouissant avant de s'éteindre ou plutôt de se continuer dans les états suivants, ils ont fixé leur attention sur ce qu'il y avait dans cet état de relativement stable et reproductible ».

Cf. SPAIER, *Revue Philos.*, 77, 1914, p. 300.

(5) En fait cette conception statique de la sensation et de l'image est vraie en partie, pour les images et les sensations qui correspondent à une réalité fixée, stable, définitive, comme on le verra pour les images-habitudes ou les images concepts. TAINÉ avait raison, mais en partie, dans la mesure où il saisissait le définitif, l'habituel et non l'esprit « en travail ».

cise et plus précieux les souvenirs en question et les perceptions qui précédèrent et suivirent cet exercice de mémoire ! Je n'ai vraiment en ce moment en mon esprit qu'une affirmation de connaissance, que cette croyance à la possibilité d'une évocation, et je sens aussi qu'une foule de choses déjà se pressent et vibrent en moi, n'attendant, impatientes, que ma plume, trop lente, pour reparaitre. Mais, à vrai dire, je ne sais ni ce que je vais décrire, ni dans quel ordre, bien que déjà cet ordre apparaisse esquissé et qu'en moi-même se prononce le mot de Jules Ferry et se précise l'existence des maisons qui cernent la statue.

Voici maintenant à propos des maisons... (tiens ! mais, en effet, j'ai quitté la statue, le port de la tête, la direction, tout ce qui était le centre des exercices classiques ; je m'arrête, car je sens que je vais oublier les maisons et que ce sera au détriment du plan). Je reviens donc en arrière et je note que m'étaient apparues les maisons de droite (je vois, en ce moment, la statue d'un seul point de vue, de la Rue du Nord, car je suis chez moi et non en classe, mais je sais, pour avoir fait cette remarque, qu'il y a d'autres points de vue), puis les maisons de gauche, celles qui constituent les arcades (en réalité, je vois surtout les deux dernières, et les autres aussi, maintenant que j'y pense), celle du marchand de tapisserie, puis plus près de moi, après avoir noté l'existence du café de la rue du Point-du-Jour, la maison M., la plus importante de la région (c'est un épiciers qui fait de la réclame au cinéma parlant).

Je suis pris de court, la nécessité d'écrire, qui faisait que ma main était à la traine de ma pensée, l'obligeait à retourner en arrière, a fini par freiner complètement mon esprit. Je ne sais plus rien. Je m'arrête. Mais je sais ce qu'il faut faire pour repartir :

Il faut laisser ma plume et les phrases pour reprendre le mot central (6) :

(6) Voir sur le rapport de la Pensée et de l'Image :

a) BINET, *Etude expérimentale de l'Intelligence*. Paris, Schleicher, 1903.

b) W. JAMES, *Théorie des franges*, *Précis*, p. 211.

Place Jules-Ferry; puis après avoir, autour du noyau, groupé de nouveaux éléments, passer de ceux-là à d'autres, puis à d'autres encore, en utilisant l'élan du début.

Mais je suis fatigué et ma main tremble.

Je reviens au travail après un petit entr'acte. Où en étais-je? à la place Jules-Ferry, oui! j'ai parlé des maisons. J'ai oublié (ai-je d'ailleurs remarqué) de parler de la statue en détail. Mais j'ai parlé aussi du café du coin (au fond: il y a des cafés dans tous les coins). Il faudrait donc situer tous ces limonadiers et par conséquent donner le nom des rues. Ceci est nouveau, car je n'avais jamais pensé que l'on pût épuiser ce sujet en cette direction.

Rue du Nord: 2 cafés; l'un est d'ailleurs assez en retrait, à petite distance de la place, mais non sur la place même. Ce qui me fait penser à lui, c'est que j'avais l'impression d'un nombre respectable de cafés, autour de cette place et que je veux légitimer cette impression.

Il y a celui du coin de la rue du Nord (face au commencement des arcades; où commencent-elles exactement ces arcades?) Celui de la rue? comment s'appelle-t-elle, celle qui mène à l'hôpital et à mon garage passant par la place Haxo? D'ailleurs j'y pense maintenant, c'est la première fois (alors que j'évoque l'exemple, à maintes reprises par an, devant mes élèves de « Philo ») que je suis cet ordre dans la description de la place Jules-Ferry et que je subis cet ordre dans le hasard de mes associations. Jamais je n'ai fait mention des rues du Nord et de cette rue qui vient de droite et que je marque par un X sur la carte.

Je vais faire la carte, car il est difficile de décrire et de

- c) H. BERGSON dans *Energie Spirituelle: l'Effort intellectuel*, p. 163 (sa théorie du schéma dynamique).
- d) WUNDT, *Ueber Ausfrageexperimente und über die Methoden zur Psychologie des Denkens*. Psych. Studien, III, 301-360, 1908 (théorie de la Gesamtvorstellung).
- e) HUSSERL, *Logische Untersuchungen*. Halle-Niemayer, 1900. I.
- f) ACH, *Ueber die Willenstätigkeit und das Denken*. Göttingen Vandenhoeck u. Rupprecht, 1905, où l'on trouvera la théorie de la « Bewussheit » semblable à celle des « franges » de JAMES.
- g) BURLOUD, *La Pensée conceptuelle*. Paris, Alcan, 1927.
- h) BOURDON, *La Pensée sans images*. Journal de Psych. N. et Path., 15 mars 1923.

tenir compte de l'orientation. Suivez le dessin, ce sera suivre le même chemin que moi ; et cela vous expliquera pourquoi je viens du fond de la place et pourquoi je vois d'abord comme le fond de la toile, alors que pour décrire la statue je me placerais de préférence devant elle, transportant avec moi toute l'économie de la place et dispersant dans un ordre nouveau les mêmes éléments sur une toile de fond nouvelle.

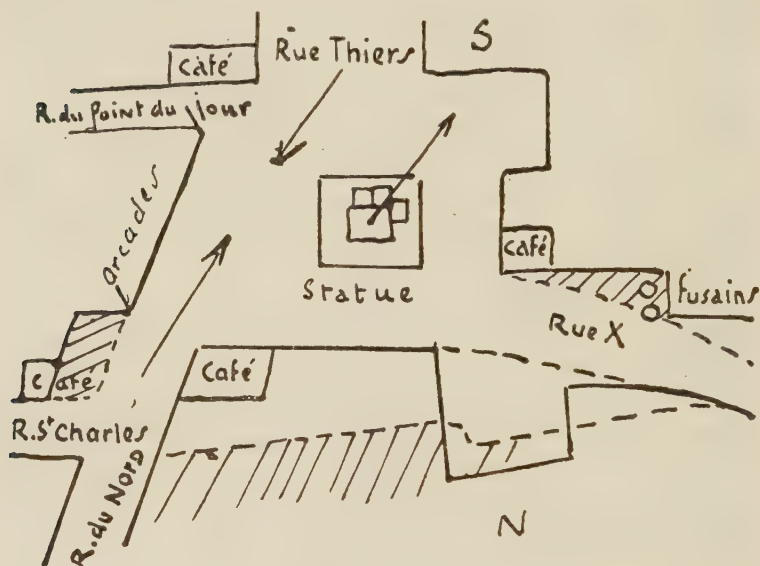


FIG. 8

Je signale, par honnêteté et pour montrer aussi le rôle de la réflexion dans nos imaginations, certaines incohérences du dessin, m'obligeant à prendre connaissance des erreurs que je commettais et qui faisait que j'avais oublié que la rue Saint-Charles ne débouche pas sur la place même. De plus les arcades avancent sur la place. Je marque l'erreur par des hachures. Enfin (pour le moment il y a sur le fond de la place Jules-Ferry, à ma droite, lorsque je débouche par la rue du Nord, une maison en retrait qui

complique tout ce coin : les trottoirs s'y rejoignent péniblement et la direction de la rue X change en cours de route, comme les trottoirs changent plusieurs fois de largeurs.

Je crois même qu'une maison avance le long de laquelle il y a des fusains (j'ai peint à cet endroit, on y est protégé, car la rue s'élargit à angle droit de telle sorte qu'il y a là un petit port, hors des grandes communications, que le peintre utilisait pour s'installer. Je marque ce détail par de nombreuses hachures. Enfin, il y a dans toute cette précision quelque chose qui sonne faux et fait que je passerai par là, vérifier. J'ai des doutes. Ce qui est certain en attendant vérification, c'est que ce coin là n'a jamais eu pour moi autant d'importance, ce qui me laisse sceptique sur la netteté des détails qui précèdent. Mais en fait, ce n'est pas pour le souvenir lui-même que je fais mon effort. la banalité du fait de conscience ne m'intéresse que dans la mesure où je le crée.

Il n'a pas par lui-même une existence, il était lié à mon désir général de précision et je m'aperçois déjà qu'il y a biens des inconnus dans mon souvenir ; alors j'arrête cet effort de création et je pense qu'il est bon, non de combler mes oublis, mais de les signaler. Il s'agit moins de combler mes lacunes que d'en noter l'existence. Mais aussi pourquoi me suis-je embarqué dans cette péniche ? Il me semble que j'avais pris cet exemple parce qu'il était une chose facile à évoquer, un chemin fréquemment battu où je retrouverais la trace de mes propres pas et la mesure de mes enjambées, et voici que je m'égare dans des fourrés inconnus. En effet, lorsque j'évoque tout cela en classe, je ne parle guère que de la statue et du nombre des maisons qui constituent les arcades ; c'est plus pratique qu'honnête.

Je sais pourquoi je le fais. J'attends que tous soient prêts à me décrire la place et me la décrivent, pour demander où Jules Ferry a-t-il les mains ? Etonnement des élèves ! Réponse à ma propre question : dans le dos. Les élèves pensent qu'il a une main dans le gilet, à la Napoléon, l'autre pendante, ou bien un doigt montrant le ciel dans le geste d'un maître faisant une leçon de morale.

Mais les élèves sont assez indécis. Ils n'avaient pas pensé à cela. Ils reconnaissent d'ailleurs assez volontiers que les mains sont dans le dos. Quel main est dans l'autre? puisqu'elles sont dans le dos? Là, ignorance complète des élèves.

Moi-même, je m'aperçois que je ne sais plus aujourd'hui ce que j'avais remarqué à un moment donné. Je ne me souviens que de la question et peut-être aussi qu'il serait possible d'y répondre en tenant compte de la direction de la tête, du fait que le pied gauche est en avant, non le pied droit. Au fait, il faut que je voie cela; par exemple, que je prenne moi-même la position de Jules Ferry pour retrouver les lois de l'harmonie du corps, de l'équilibre des muscles, du plan organique intérieure. Il n'est pas possible que la tête regardant vers la droite, l'on puisse donner aux jambes une position indépendante du reste du corps.

J'exécute le mouvement. C'est la jambe droite qui est en avant; mais il n'y a pas d'objection absolue à ce que le pied gauche ne soit pas posé devant le pied droit. Cependant cela donne un air peu reposé, plus actif, plus en mouvement qui ne correspond guère à l'allure générale du monument. Cela, je le savais autrefois: oubliés aussi les détails volontairement enregistrés!

Mais j'y pense: ce qui m'intéresse ce n'est point tant la précision de la description que les conclusions à tirer de ce développement des images contenues dans le schéma initial: la statue de Jules-Ferry et la place Jules-Ferry à Saint-Dié. Je sais que j'oublierai toujours quelque chose et que rien ne me le fera sentir, sinon des essais infructueux ou des recoupements où interviennent la logique, la divination et le hasard plus que le souvenir.

Je sais très bien que j'ai oublié de signaler la forme du piédestal de la statue; le dessin de la grille qui l'entoure, dont j'ignore le motif, d'ailleurs; les personnages en bronze; la France avec un drapeau et le bonnet phrygien, le petit français qui dirige les premiers efforts scolaires d'un jeune Anamite, tout cela très vaguement. Et que d'autres détails encore resteront enfouis dans la nuit sans conscien-

ce, si je ne poursuis pas mon effort de description et de création!

Que d'autres choses encore sont en réalité que je n'ai jamais connues, au-devant desquelles je ne suis jamais allé par mon esprit, par mes yeux qui situent, par ma main qui dessine, par mes pieds qui parcourent, montent des marches, descendent des trottoirs et enregistrent fidèlement (7).

Tout ce que nous venons d'évoquer, imparfaitement, c'est entendu, constitue un état mental très compliqué. Tout ce qui est sorti de ma place Jules-Ferry par l'effort de mon attention, traces de perceptions anciennes, mouvements musculaires, actuels et passés (8), intervention de l'intelligence, du raisonnement, de l'invention. Toute cette activité autour de la notion centrale de la place, constitue un type d'évocation complexe où toutes les facultés entrent en jeu pour aboutir au résultat demandé: la création d'un souvenir.

Mais il convient de considérer deux choses assez distinctes: la notion générale de la place Jules-Ferry qui peut évoquer d'autres images partielles que celles que nous venons de noter; puis ces images partielles elles-mêmes.

I^o NOTION GÉNÉRALE - IMAGE - ABSTRACTION

La notion générale de Place Jules-Ferry ne diffère aucunement de la notion abstraite et, comme la notion abstraite, elle peut se passer du développement des images qui lui assurent une réalité spirituelle. Elle peut s'en passer parce

(7) Cf. TITCHENER, *Lectures on the thought processes*, 1911 et *Textbook of Psych.*, II, cité in *Traité* de DUMAS, p. 123, estime d'après ses expériences que la plupart des sujets ont conscience de leur pensée en termes d'images verbales et sensorielles. La parole multiplierait à l'infini les réflexes de la perception et l'élément dominant de la pensée serait l'attitude kinesthétique. C'est la théorie de BAIN pour qui, penser, c'est se retenir d'agir.

BÜHLER estime qu'il existe une pensée sans images, même verbales.

(8) Cf. in *Traité* de DUMAS, I, p. 516: « Si l'image est une manière de sensation reproduite, elle doit, comme la sensation, pouvoir aboutir à des mouvements ébauchés ou complets, réflexes ou conscients »...

Plus loin: « C'est par une simple abstraction qu'on peut la considérer comme isolée, indépendante des sentiments, des tendances, des volitions, des phénomènes moteurs qui coexisteraient avec elles ».

qu'elle est faite pour cela, la notion abstraite économise nos efforts puisqu'elle est le signe de ces efforts que nous savons fournir et qu'il est donc inutile de fournir indéfiniment. Je ne vois entre la notion de la Place Jules-Ferry et la notion de livre, aucune différence. Abstraire, c'est justement ne plus tenir compte des images (9), c'est pouvoir s'en passer et lorsque le mot livre ou le mot Place Jules-Ferry est prononcé, nous ne pensons pas aux représentations possibles, car l'idée générale n'a en elle-même rien de représentable, puisque toute représentation est essentiellement particulière et concrète. Le signe signifie toutes ces images particulières et si l'on veut concrètes à plus d'un titre. Mais parce qu'il est un symbole, il remplace commodément la multiplicité dont il est l'interprète et le signe.

Voyons cela. Considérons un instant la notion du concept et sa réalité mentale et physiologique pour en préciser les rapports avec la perception et les images.

L'abstraction est la continuation de l'œuvre de la perception, elle est une sorte de perception de la perception (10). En effet, le monde de la perception est composé d'une multitude d'objets.

Or entre ces objets, il y a des analogies et des différences. Nous avons intérêt par la comparaison à grouper dans une même catégorie les objets qui se ressemblent, qui ont cela en commun que nous agissons vis-à-vis d'eux de la même manière et, par le signe, à symboliser cette communauté de puissance. Nous nommons ensemble, tous les objets qui ont le même visage. Abstraire est comparer et

(9) Cf. Ecole de Würzburg et Binet, déjà cités.

La Gestaltpsychologie a en cela raison. Mais, à notre avis, la nature de l'image, telle que nous l'avons esquissée au niveau de la perception, permet d'étendre la dénomination d'images aux concepts. La pensée apparaît ainsi une création continuée qui est un effort d'adaptation constant d'images riches d'aspects et de significations multiples auxquelles viennent constamment s'ajouter d'autres combinaisons, d'autres inflexions possibles, d'autres rapports ignorés avec d'autres images.

(10) Cf. RIBOT, *Essai sur l'Imagination créatrice*, p. 14, Paris, Alcan, 1926 : « Percevoir est une opération synthétique et cependant la dissociation (ou abstraction) est déjà en germe dans la perception, justement parce qu'elle est un état complexe ».

isoler l'élément commun. Cela ne demande point à l'origine de hautes facultés d'analyse : notre corps et notre activité se chargent bien d'une telle opération. Ainsi, je m'assieds à peu près de la même manière sur toutes les chaises qui sont dans cette pièce. Je porte à la bouche, par le même mouvement, les aliments les plus divers. Je puis donc bien dire que l'abstraction est avant tout, à l'origine, pragmatique. Il y a intérêt à nommer du même nom les mêmes actions et les objets qui sont définis par ces mêmes actions et nous avons déjà noté le rôle de cette sorte d'abstraction au début de notre étude sur la perception. Nous disions, à ce moment là, qu'un objet était une réalité bien plus riche que nous ne le croyons. Cela est vrai parce que nous ne voyons les objets qu'à travers nos actes, et un acte a remplacé tous les actes possibles. C'est la prononciation effective ou non du mot qui est le signe.

Percevoir, c'est donc déjà reconnaître et reconnaître, c'est abstraire, puisque c'est établir une communauté entre deux états de conscience et leur attribuer le même signe.

Ainsi à l'origine de l'abstraction, on peut considérer les mouvements du corps, identiques, pour un groupe d'objets, comme les premiers signes créés (11). Dans tous les pays porter la main à la bouche d'une certaine manière se traduit par le désir d'aliments.

Mais il arrive un moment où il y a tout intérêt à remplacer une terminologie qui occupe le corps tout entier et nécessite l'attention et le regard de l'interpelé, à remplacer cette terminologie active par des actes symboliques plus simples : les mots prononcés et, à plus forte raison, lorsque l'on est absent, par les mots lus.

Prenons un exemple pour bien montrer quel est le rôle du signe et quelle est la réalité du concept.

(11) On a distingué les habitudes des concepts en disant que l'habitude dispense des concepts et de la pensée, comme si l'habitude ne libérait pas les fonctions supérieures de l'esprit, comme si nous pouvions être intelligents sans les mécanismes, comme si les concepts n'étaient pas des habitudes qui nous délivrent et nous permettent de porter ailleurs nos efforts. Nous le verrons plus bas. Disons que la pensée n'est pas liée au concept servilement, et que l'habitude prépare ce concept et cette pensée.

Voici des cubes: grands, moyens, petits, légers, pesants, très lourds, verts, blancs, rouges, lisses, rugueux, en bronze, en cuivre, en zinc, en bois. Je les représente par trois cubes de grandeur et de hachures différentes.

Voici maintenant, au-dessus, un carré qui sympoblisera tous ces cubes, c'est-à-dire, un signe qui signifiera, non pas rouge, bleu, lourd, léger ou grand, mais qui représentera la

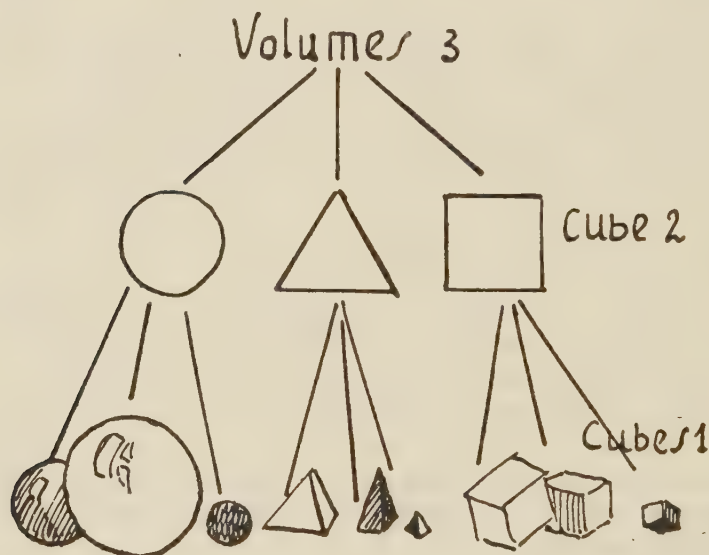


FIG. 9

seule qualité commune à tous les cubes précédents, la forme cubique. Je pourrais à la rigueur ici, par les gestes de mes deux mains indiquer très vaguement la forme en question, esquisser les mouvements qui marqueront les côtés droits des arêtes des cubes. Mais le dessin ou le mot « cube » est bien plus pratique et plus clair pour représenter tout cela qui est infini. Un seul signe remplace tous les signes, un acte tous les actes.

Voici, à côté, des sphères de toutes qualités, pesantes, légères, grandes, petites, de toutes les couleurs et de tous les instants. Je puis encore à la rigueur les représenter par

mes gestes qui délimitent dans l'espace la forme sphérique, plus ou moins ample, faire le geste de rouler des billes dans la main, par exemple, pour signifier une série infinie de gestes; de celui qui tient une bille, de celui qui caresse une boule de rampe d'escalier, un vase, ou des haltères, ou des boulets, etc...

Tout cela est remplacé par le dessin d'un cercle (ce qui est assez peu expressif) ou encore par le mot sphère, ce qui est parfait.

Voici maintenant des pyramides pour lesquelles on peut faire les mêmes observations.

Ainsi chaque mot représente ici, une catégorie de mouvements (12).

Si je considère maintenant de tels signes comme des données sensibles entendues ou vues ou écrites, je puis refaire le même effort d'abstraction, c'est-à-dire, de comparaison et chercher l'élément commun entre les formes — la sphérique, la cubique, la pyramidale, pour schématiser une nouvelle notion abstraite du troisième degré — même opération; point de départ sensible: les mots cubes, sphères, pyramides; identité sous le dissemblable, obtenue par la comparaison; il en résulte la notion de volume en général. Le volume est ce qui était commun à tous les espaces particuliers et généraux précédents et à d'autres encore qui signifiaient une partie de l'espace. Puis de volume, nous pouvons passer à d'autres notions: l'espace, puis aux espaces, etc.

Le rôle du signe est ici très net. Nous ne pouvons pas nous représenter au deuxième degré toutes les expériences actives communes à tous les objets; il nous fait, pour atteindre le niveau d'abstraction supérieure, ne tenir compte que de la notion inférieure représentée par le nom, c'est-à-dire remplacer tous ces actes par un seul. Le rôle du signe est donc le suivant, il nous permet de recommencer l'opération de l'abstraction en partant d'un nouveau point de dé-

(12) H. BERGSON, *Energie Spirituelle*, p. 50: « La pensée est orientée vers l'action; et, quand elle n'aboutit pas à une action réelle, elle esquisse une ou plusieurs actions virtuelles simplement possibles ».

H. BERGSON, *La Pensée et le Mouvant*, p. 224 et sqq.

part sensible également, sur lequel s'exercera notre effort d'attention qui n'est plus alors absorbé par la contemplation des formes diverses précédentes ou des images de ces formes. Qu'un mot ait un sens cela ne signifie nullement que nous pensions actuellement à toutes ces expériences. Cela signifie seulement que nous sommes sûrs de pouvoir à volonté recommencer ces expériences. Le mot est un aide-mémoire (13) qui nous rappelle un effort antérieur d'abstraction, nous assure que nous saurions le recommencer au besoin; mais qui nous dispense de l'effectuer actuellement. L'emploi des signes rend l'abstraction possible à l'infini, puisqu'il suffit de substituer à l'effort réel de pensée le signe symbolique de l'effort effectué.

Ainsi donc, il faut noter ce caractère important: la nature de l'abstraction élimine de la conscience toute image, au sens courant du mot (14); abstraire, c'est ne plus tenir compte des images, c'est se contenter d'avoir foi en notre effort passé pour ne pas avoir à le refaire constamment, cela ne signifie pas que le chemin inverse ne peut pas être parcouru. Lorsque le sens précis d'un mot nous échappe, nous retournons aux images ou aux objets, ou aux exemples dont il est la traduction. Cela prouve bien comme on l'a dit que plus l'idée est claire, moins on se la représente (15).

13) Cf. RIBOT, *L'Evolution des idées générales*, Paris, Alcan 1897, pour qui les idées générales sont des habitudes dans l'ordre intellectuel et représentent une sorte de savoir potentiel.

(14) Pour la pensée sans images, cf. BINET: *Etude expérimentale de l'Intelligence*, Paris, Schleicher, 1903, p. 124: « Il faut que je n'aie plus rien à penser pour que j'ai des images ». Et « les images qu'on évoque dans l'idéation libre ne sont point coextensives à la pensée qu'elles accompagnent; on pense bien au delà de l'image: avec une pensée de cent mille francs on a des images de quatre sous ». Il faut ajouter qu'on peut n'en avoir pas du tout (au sens de représentations), mais qu'il y en a toujours au sens d'expériences et d'idées. Le nominalisme de Taine est à la fois vrai et faux. *Qu'est-ce qu'une émotion, qu'est-ce qu'un acte intellectuel?* Année Psychologique, 1911, pp. 1-47.

(15) Cf. *Traité* de DUMAS, I, cité, p. 510:

« L'imagerie apparaît à BINET comme fausse, statique et le plus souvent distincte, contrastant en tout point avec la richesse de la pensée. Quand nous réfléchissons nous voyons peu d'images. Les états riches en images, comme le rêve et la rêverie, sont aussi très pauvres en pensée ». Nous estimons, nous, que l'effort de la pensée est la continuation de l'effort qui aboutit à l'imagerie. Cf. BÜHLER, *Arch. fur gestalt Psych.* XII (images, schémas, discours intérieurs ne sont que des « sous-produits »). « J'affirme, au contraire, qu'en

Mais cela ne signifie pas non plus que la conscience est vide lorsque nous pensons. Non. Notre conscience est pleine d'un effort supérieur aux mots (16), du sens général de la phrase qui donne d'ailleurs à chaque mot un sens bien particulier (17). Lorsque je dis « voici un âne », en montrant un baudet et lorsque je dis : « vous êtes un âne » le même mot âne n'a pas le même sens. Le mot n'est pas l'idée. La phrase est une autre abstraction qu'un signe peut remplacer, par exemple : ceci, cela ; dans : « le livre est sur la table. *Cela* prouve qu'on l'a touché, car il était dans la bibliothèque ».

Les périphrases, les non-sens, les contre-sens..., etc., prouvent que l'idée n'est pas le mot, mais le domine et, dans une certaine mesure, le précède. Mais l'idée ne peut s'en passer à aucun niveau de l'abstraction (18).

Le fait spirituel et le fait corporel sont indissolublement liés, comme un esclave à son maître, c'est possible, mais le maître doit beaucoup à l'esclave et ne peut s'en passer (19).

La nature des idées dépasserait notre sujet, s'il n'était possible d'y trouver une sorte de continuation de l'effort qui crée les images. Mais revenons à notre place Jules-

principe tout objet peut être pleinement pensé et exactement sans l'aide d'images ». *Arch. f. die gest. Psych.*, I, *Ueber gedanken*, t. IX, 321, 1907.

(16) Cf. les notions d'attitudes mentales, de sentiments intellectuels et d'intentions qui sont des attitudes « pures » de l'esprit, sans images, même verbales, sans sensations organiques et kinesthésiques. L'école de Würzburg semble rejoindre par là les suppositions de la psychologie la plus intellectualiste. Cf. BURLOUD, *oc.*, p. 40.

(17) Cf. H. BERGSON, *Energie Spirituelle*, p. 49, sur le rythme de la parole et celui de la pensée, et p. 59, *ibid.*

(18) De fait l'école de Würzburg note soit l'absence du langage intérieur, soit l'existence de schémas d'images comme signe de leur inutilité, dans presque toutes les opérations où l'esprit cherche à comprendre. D'accord. Le mot ne représente que l'effort effectué, inutile ; la pensée qui travaille, qui crée, ne peut ainsi se servir de supports précis, mais doit d'abord apparaître « comme un sentiment quelconque ». (Cf. in *Traité* de DUMAS, II, p. 116). La distance qui sépare l'attitude de la pensée des éléments psychiques cristallisés n'est plus qu'une distance entre le moyen et la fin. Les images paraissent représenter l'effort et l'activité mentaux puisqu'elles en sont les résultats fixes. — Cf. SPAIER, *L'image mentale*, *Rev. Philosophique*, 1914. Sur la difficulté de saisir l'organisation des représentations au delà des représentations. — Cf. BINET, *Qu'est-ce qu'une émotion, qu'est-ce qu'un acte intellectuel?* *Année Psych.*, 1911, p. 22.

(19) Cf. la comparaison classique de H. BERGSON, dans *M. et M.*, p. VIII

Ferry. Je dis que le souvenir évoqué n'est à l'origine qu'une abstraction. J'avais noté que le souvenir a cela de commun avec la perception, c'est qu'il est souvent très pauvre comme contenu réel. La plupart de nos perceptions sont des perceptions d'êtres qui ont renoncé à voir, qui considèrent le monde avec familiarité, comme une vieille connaissance. Nous voyons par les idées abstraites que la grande partie, de nos souvenirs sont aussi des abstractions, c'est-à-dire, des souvenirs que nous évitons de revivre parce que nous savons, ou croyons savoir, pouvoir le faire et que cela nous ennuie de poursuivre un effort vain. C'est en grande partie à cette médiocrité de nos souvenirs que nous pouvons attribuer la croyance à la fidélité des souvenirs, croyance qui reste parce que nous ne faisons rien pour la détruire. A quoi bon ! Il est juste d'ailleurs de noter que ces abstractions sont par elles-mêmes pauvres et constituent les éléments non toujours d'une pensée supérieure, mais trop souvent des banalités que nous conservons, non comme des acquisitions géniales, mais comme des idées qui nous évitent d'en chercher d'autres et surtout de repartir du réel par l'observation, vers des notions nouvelles. Ce sont des habitudes (20).

Un petit détail nous montrera le rôle de l'abstraction dans le souvenir (21).

Un récit est toujours plus clair lorsque son auteur a pris une claire conscience des événements. Il y a des esprits qui pensent leurs souvenirs, et ces souvenirs sont précis, car ils retrouvent en eux la précision qu'ils avaient mis à noter les faits lorsqu'ils se produisaient. Ce ne sont point des esprits brouillons. La précision est donc en sorte inversement proportionnelle à la quantité d'images.

J'ai un ami, A. Sch., qui reprend fréquemment devant moi les mêmes récits ; ces récits traduisent toujours fidèlement le récit précédent et aussi les événements passés (pour

(20) Cf. sur l'idée, arrêt de la pensée, H. BERGSON, *Energie Spir.*, p. 147. Cf. RIBOT, *Evolution des idées générales*, oc.

(21) Cf. H. DELACROIX, in *Traité* de DUMAS, signale « les schémas, les diagrammes si bien étudiés par Flournois qui constituent chez certains sujets, comme le canevas de leur imagerie mentale ». DUMAS, *Traité*, II, p. 118.

ceux auxquels j'ai assisté et pour lesquels je puis témoigner dans la mesure où cela est possible). J'ai parfois été étonné d'une telle fidélité dans le souvenir. On sent les mêmes effets, on trouve les mêmes expressions, les mêmes nuances, les mêmes arrêts : on peut savoir par cœur, sans s'en douter, et mon ami sait par cœur tous ces récits.

Mais je sais que moi je ne suis pas capable d'enregistrer les faits avec cette précision et je crois que la cause de celle-ci : que mon ami S., pense les faits dès qu'il se produisent. Il ne vit pas dans le seul présent, mais encore il note et traduit la réalité vécue en phrases, au fur et à mesure qu'elle se produit, pour concevoir la vie à travers les concepts et la logique qui font les souvenirs précis. Cet effort de traduction immédiate, par l'analyse qu'elle demande, fait que les événements s'organisent de suite et laissent des traces plus profondes en nous parce qu'un souvenir n'est précis dans la mesure où il nous a frappé assez pour déterminer un effort d'attention (22) et d'analyse au même moment de la perception. Cette organisation intellectuelle des souvenirs est la continuation de l'effort de perception. Cela ne signifie pas cependant que seuls les intellectuels dont la vie s'accompagne d'un récit bien construit sont doués d'une forte mémoire : les primitifs et les enfants ont une capacité d'enregistrement due à d'autres raisons (23). Mais il n'en reste pas moins vrai que l'effort intellectuel (analytique et littéraire) a une grande place dans certains types de mémoire. Ajoutons-y encore la répétition immédiate de l'événement, telle que nous l'avions indiquée dans l'étude du souvenir abstraction, répétition qui témoigne de l'intérêt de l'événement et le fixe en nous profondément.

La place Jules-Ferry constituait une notion abstraite caractérisée. Le mot prononcé peut ou non évoquer des

(22) Cf. H. BERGSON (*M. et M.*, p. 167).

LEVY-BRÜHL (*Les fonctions mentales dans les sociétés inférieures*, p. 117 et sq.).

Dr P. JANET (*L'évolution de la mémoire et la notion du temps*, in *Revue des Cours et Conférences*, 1928, p. 350) sur la réintégration.

(23) Cf. RIBOT, *Maladies de la mémoire*, p. 157. Sur les facteurs de la conservation et l'organisation des souvenirs, DUGAS, *La mémoire et l'oubli*, p. 271.

images précises : cela dépend de notre intention. Si nous prononçons une phrase nous tiendrons compte du sens général de cette phrase, et cela peut d'ailleurs préciser un des multiples sens du mot ; exemples : 1° la place Jules-Ferry est bordée de vieilles maisons ;

2° la place Jules-Ferry est non loin du cloître ;

3° la place est mal pavée. On peut donc attirer l'attention sur l'un des attributs possibles du concept ou sur un autre (24).

Il n'en est pas moins vrai que dans son sens le plus général, lorsque je cherche tout ce que le mot peut signifier je trouve tout ce qui a en commun ce rapport spatial d'être la place Jules-Ferry : Statue, place, maisons, toile de fond, etc., etc. Toutes ces réalités n'en font plus qu'une, celle de la place Jules-Ferry.

Cependant cette notion très générale que nous appelons à tort image pure peut se développer en images, moins générales, mais représentations tout aussi réelles qui elles-mêmes sont des notions plus abstraites que certaines images qu'elles renferment aussi. Si bien qu'il faudrait assister au développement de la notion générale primitive en tous les schémas partiels dont elle était la synthèse. Il y aurait pour ma place Jules-Ferry, comme pour la notion de volume, des images sous-jacentes qui furent le point de départ de l'effort qui aboutit à la notion de volume. Ainsi sous la place Jules-Ferry se présente toute une hiérarchie d'abstractions inférieures, de plus en plus proches de la réalité sensible et donc de l'image proprement dite (25).

(24) Cf. ce que nous avons déjà dit à propos des « cercles changeants » de Watt. In *Traité* DUMAS, p. 506. — Cf. BURLOUD, *oc.*, p. 41 : « L'attitude mentale enveloppe un double rapport et une double notion : la notion d'un contenu de conscience futur préformé dans un contenu actuel et celle d'un effort mental capable de nous faire passer de celui-ci à celui-là. Elle est moins un savoir qu'un sentiment qu'on sait et qu'on peut ».

(25) Ainsi l'extension de la notion d'image, des représentations sensibles aux concepts permet de concilier le dynamisme de l'esprit et l'importance des images. Cf. BINET à qui l'imagerie apparaît fautive parce que statique et pauvre. « Toutes ces théories sensationnalistes doivent évidemment être rejetées aujourd'hui parce qu'elles sont insuffisantes ; elles ont eu le tort de faire jouer un rôle d'une importance exagérée à la sensation et à l'image ».

BINET, *Qu'est-ce qu'une émotion, qu'est-ce qu'un acte intellectuel* pp. 1-47. Ajoutons que BINET aurait pu, comme nous l'avons fait, essayer de trouver une définition dynamiste de l'image au lieu de reprendre la définition de TAINÉ et de son école et, par là, l'approuver involontairement.

La place est la synthèse de différents points de vue qui sont comme des perspectives de l'esprit, des rapports dans l'espace des différents éléments (26) constituant le groupe, les couleurs, le nombre de cafés, de maisons, l'orientation des rues qui y débouchent, la situation de la place Jules-Ferry par rapport aux autres places de la ville, la place sous la neige, sous la pluie, sous le soleil, la nuit, la place vue de tel point : de la rue du Nord ; de tel autre : de la rue Thiers ; la place parcourue en auto, en vélo, à pied ; vue par un promeneur, par un homme affairé, par un peintre ou un voyageur de commerce, etc., autant d'aspects variés et particuliers sous lesquels nous trouverions d'autres aspects plus particuliers encore (27)...

Bref la notion d'image va depuis les notions les plus abstraites et les plus vides d'images, jusqu'aux données concrètes (qui jouent ici le rôle des objets dans l'organisation de la perception et des données multiples, inorganisées de la sensibilité), jusqu'aux images proprement dites, résidus de perceptions et liées à ces perceptions antérieures où se créait l'image (28).

Et si nous voulons savoir tout ce qu'il y a sous toutes ces abstractions hiérarchiques en extension, quel est leur contenu virtuel (mais qui était réel en compréhension lorsque s'est constituée la notion abstraite), nous le trouverons dans ces images réelles, l'abstraction n'étant (en un sens) qu'un mouvement corporel qui en représente beaucoup d'autres. Le mouvement des cordes vocales remplace tous les mouvements que nous faisons le ou les jours où la place Jules-Ferry est devenue une réalité consciente. Le

(26) A rapprocher de la notion d'intention de A. BINET dans *Etude expérimentale de l'intelligence*, 309 : « Dans la généralisation, c'est l'intention, c'est-à-dire, en somme, la notion de direction de pensée, qui constitue le général, et non l'image ».

(27) Cf. TAINE, *De l'Intelligence*, I, 63-65 : « Les noms sont des classes d'images ».

(28) Cf. H. BERGSON, *M. et M.*, p. VII : « Ainsi notre état cérébral contient plus ou moins de notre état mental, selon que nous tendons à extérioriser notre vie psychologique en action ou à l'intérioriser en connaissance pure ». Mais H. BERGSON estimait plus haut aussi que toute pensée, si abstraite fût-elle, s'accompagnait d'images et d'esquisses de mouvements. Il n'y a pas plus de connaissance pure que d'images pures.

mot est donc ici le signe de tout un complexe mnémonique dont on peut mesurer l'amplitude en le développant en ses images et parties (29).

2° IMAGE - PERCEPTION (Eidétiques)

Examinons maintenant le contenu positif des notions abstraites hiérarchiques. Nous savons que le contenu de chaque mot est une série d'autres termes qui chacun peuvent contenir plusieurs données sensibles, moins générales, plus on s'approche de la limite qui est l'image-perception par opposition à l'image-abstraction.

Rappelons-nous la statue, les rues, les cafés, les toits, etc., et jusqu'aux détails que chaque analyse isolait dans le concept précédent qui est concept pour le détail suivant, lequel devient concept pour le détail du détail. Exemple: Place, Statue, Jules-Ferry, ses mains, ses doigts de la main gauche, etc. Nous allons voir, tout d'abord, qu'il n'y a dans ces images-concepts que ce que nos expériences passées avaient puisé dans la réalité. L'image contient l'acquis de l'abstraction et à la limite inférieure l'image conserve l'acquis de la perception.

On peut affirmer dans une certaine mesure que les images reviviscentes reproduisent le passé: il n'y a dans l'image que ce qu'il y avait dans la perception (cela n'est pas toujours vrai puisque l'invention enrichit ou déforme nos souvenirs, mais il s'agit d'un minimum toujours présent).

Nous avons remarqué au début de cet essai à quel point il nous fallait aller à la conquête de ce monde dont nous ne prenons conscience que dans la mesure où nous le cherchons.

L'univers constitue un vaste bien commun où nous pui-

(29) A rapprocher de WATT in *Experimentelle Beiträge zu einer Theorie des Denkens. Arch. f. d. ges. Psychologie*, 1904, t. IV, pp. 289-436. In DUMAS, *Traité*, I, p. 505: « La nature et les fonctions de l'image dépendent, dans tous les cas, de la donnée logique (Aufgabe) qui est une manière d'impulsion ordnatrice de la conscience. La donnée logique réalise « l'enchaînement intelligible » (sinnvolle Verknüpfung) entre l'excitant et la réaction, elle détermine l'apparition et l'ordre de succession des images, règle les relations des images entre elles, créant ainsi, au sein d'un contenu de conscience relativement constant, des cercles changeants d'influences ».

sons selon notre tempérament, selon notre état affectif du moment et souvent parce qu'il s'impose à notre apathie.

Nous avons longuement insisté, et pour cause (il s'agit de préparer l'avenir) sur le rôle actif de l'esprit dans la création du monde extérieur.

Nous avons minutieusement noté l'origine de la notion d'objet, de la notion d'espace avec tout ce qu'elle implique : orientation, immobilité, relief, distance, situation et, à vrai dire, nous pouvons maintenant affirmer que la perception constitue le plus formidable complexe mnémonique que nous transportons avec nous du passé au futur et la plus grande garantie que nous puissions avoir de notre identité à travers le temps.

Toutes les expériences faites se retrouvent non point isolées, mais dans le schéma général de l'espace où nous vivons, comme les images se retrouvaient dans le schéma général de la Place Jules-Ferry (30). Tous ces mouvements par lesquels nous arrivons au complexe spatial, se retrouvent défigurés, sans leur personnalité temporelle dans la synthèse qui seule nous importe, puisque nous avons noté que le souvenir au niveau de la vie n'existe pas en vue de la reproduction du passé, mais en vue de la non-reproduction de ce passé.

Nous nous rappelons nos hésitations pour ne plus hésiter, nos ébauches pour ne plus ébaucher, notre imperfection pour être parfaits.

Qu'y a-t-il d'étonnant à ce que, l'accent étant placé sur le but à atteindre et non sur les moyens, sur l'adaptation difficilement achetée et non sur nos essais infructueux (mais non stériles dans leur succession et leur corrections-successives), à ce que seule subsiste la synthèse, le but de tous ces efforts ? Et à ce que nous vivions dans un univers qui, ne portant plus les traces de nos expériences, n'est plus en réalité que ce qu'il y avait de commun à toutes ces expériences : la réussite, l'adaptation à un univers que nous

(30) Comme toutes les expériences passées se retrouvent dans la mémoire concentration. Cf. H. BERGSON, *M. et M.*, p. 20. — C'est la même mémoire et pour la perception et pour l'abstraction.

venions d'organiser petit à petit, mais qui ne constitue plus qu'un schéma général où les expériences conservent la virtualité des images dans le souvenir.

Ainsi si j'examine un complexe moins préparé que celui de la place Jules-Ferry, celui de la place Saint-Martin, en cette même ville de Saint-Dié, je constate immédiatement la pauvreté d'un tel complexe qui n'est guère plein que du contenu de deux ou trois actions, qui n'existe que parce que le chemin de la gare passe par la place Saint-Martin, que parce qu'il y a là un large espace qui s'impose au regard lorsque du haut du pont l'on contemple le désert qui s'ouvre sous les pas du voyageur.

Vague existence que celle des maisons pour un esprit qui ne voit dans cette place qu'une étape avant la gare, s'il est en partance; qui ne perçoit que l'attente de la vraie ville, au delà du faubourg et du pont, lorsqu'il est de retour. Que de questions ici resteraient sans réponse, qui en recevraient pour la place Jules-Ferry? Combien de maisons? Seuls quelques magasins s'imposent: la pharmacie, l'Espagnol, les « chaussures » et, au delà de l'église, la brasserie alsacienne, oasis au pied du Marabout, et le splendide étalage de fleurs du magasin Jacquet, dont les lettres de l'enseigne constituent un défi à la symétrie.

A signaler plus loin le bureau de tabac, précieuse halte avant le départ et enfin l'hôtel, les hôtels qui bordent la place de la gare, but habituel de la promenade que scandent les points spécifiques de cet inventaire. Ici donc, le paysage se réduisant aux réalités qui sont liées à l'acte principal, rien de contemplatif, rien de désintéressé, qui intéresserait le peintre; tout au plus un schéma négatif qui pourrait s'énoncer ainsi: Rien à faire dans tout ce quartier — et un schéma hypothétique qui pourrait se développer de la façon suivante: surveiller le coïnt du pont vers la ville, car il doit y avoir, certains jours, à certaines heures, certain éclairage qui doit être capable d'en faire quelque chose et d'habiller toute cette nudité d'une teinte unique et propice.

Mais cela reste dans l'ensemble assez type de perception

classée, perception abstraction, dont il n'y a plus rien à tirer et où rien ne laisse prévoir des surprises qui légitimeraient un effort soutenu d'attention et l'oubli de préoccupations qui sont celles du moment où nous passons en ces lieux.

Plus lointain encore des données des sens, plus perception abstraite encore que la Place Saint-Martin, me paraît le souvenir lointain de la place Jeanne-d'Arc à Neufchâteau.

Cette place qui ne joue plus aucun rôle dans ma vie présente, n'est même plus cette suite d'indications pratiques que sont les stations du chemin de la gare pour la place Saint-Martin, la place Jeanne-d'Arc ne mène nulle part, elle constitue une sorte d'existence détachée de toute activité réelle, uniquement existante parce qu'elle est liée au mot qui cristallise encore ce qu'il représentait autrefois. Images dégagées du temps, isolées des préoccupations qui m'assaillaient lorsqu'elles furent enregistrées : une sorte de place Jeanne-d'Arc absolue, vues multiples qui s'enchevêtrent et tendent maintenant à se séparer les unes des autres pour constituer autant de tableaux que je sais en avoir fait. Mais c'est beaucoup plus le souvenir de tel dessin, de telle aquarelle de mon bureau qui remplit mon esprit en ce moment ; souvenir que ravivent constamment les courtes stations que je fais presque tous les jours devant ces souvenirs, tableaux de mon passage à N., souvenir rafraîchi par ces témoins de perceptions passées, mais qui par cela même se sont cristallisés autour d'une conception picturale, plus qu'autour d'une place réelle.

Ainsi, dans l'image-perception, nous trouvons les traces de nos acquisitions passées ; ces perceptions sont de natures multiples, peuvent coexister et apparaître sans ordre à notre esprit, légitimant ainsi l'idée qu'elles nous sont imposées et non soumises à notre volonté d'évocation.

En tout cas, ce qui paraît évident, c'est que pour les souvenirs éloignés, les mots subsistent presque seuls (31), iso-

(31) Sur le rôle du langage dans le souvenir, cf. M. HALBWACHS, *Cadres sociaux de la mémoire*, p. 377.

lés de tout ce dont ils étaient le signe ; comme si. nous contentant de plus en plus de la prononciation du mot, laissant de moins en moins le schéma d'ensemble se développer en ses images, ces images perdaient de leur force d'association et laissaient seul subsister du passé le mot qui en reste le témoin, objet de l'effort passé, mais aujourd'hui privé de presque tout le contenu sensible, qui constitue ce que nous avons appelé l'image-perception, contenu ayant une personnalité, une date, une précision que peu d'images peuvent prétendre avoir ; comme si l'idée, objet de tant de soins, de tant d'efforts, de tout notre intérêt, subsistait seule, seule intéressante au milieu de la disparition générale des traces du passé, dont elle était la synthèse.

Si nous admettons donc que l'activité consciente avait un tel rôle dans la création du complexe spatial, il est normal que nous retrouvions dans l'Image ce qu'il y avait dans la Perception : ce qui en faisait un vaste essai d'organisation de nos états de conscience où il y avait autant certes de nous-mêmes, que d'éléments passifs fournis par les sens.

Nous retrouvons dans les images les traces mêmes de notre activité perceptive. De même que dans la perception il n'y avait que ce que nous y avons mis par notre intervention volontaire et attentive, de même, il n'y a dans les images que ce qu'il y avait dans la perception. L'image n'est plus alors que l'effort passé que nous retrouvons sous la notion abstraite, lorsque nous partons de cette notion abstraite pour redescendre au niveau des objets dont elle est la sublimation.

Peut-être ai-je tendance comme mon ami S., à tout ramener à des éléments abstraits par une sorte de déformation de l'analyse et de l'introspection, mais ce ne serait encore qu'une preuve que cela constitue une sorte de processus normal de notre esprit : quitter les données expérimentales les plus diverses pour les grouper et ne plus s'occuper que de ces cadres vides de leur sens premier, de leur contenu que sont les signes.

Mais il n'est pas possible que je ne saisisse ici la réalité des images. Car à côté de l'observateur psychologique, il

y a le peintre. Evidemment l'on peut croire que le dessin est aussi une sorte d'idéalisation des images d'un genre différent de l'analyse psychologique, mais qui analyse cependant. Mais alors il faudrait bien affirmer que les images n'ont aucune existence par elles-mêmes si nous les séparons de tout effort qui a pour but de les mener à l'existence effective.

Voici ma place Jules-Ferry, vue de la rue Thiers, vue du Sud; donc: position du peintre qui veut saisir le côté pittoresque et l'enchevêtrement des toits de la place, les maisons à arcades et dans le fond, la silhouette de la cathédrale et son clocher à oignon. Nous n'avons des choses que des points de vue qui ainsi se déplacent brusquement, qui groupent en gros, des impressions diverses, et qui sont aussi des schémas (32). Tout à l'heure je décrivais la place d'un autre point de vue: je marchais vers la ville (par la pensée) et mon acte imaginé découpait une place Jules-Ferry qui a la personnalité que lui confère ma marche, et qui s'organise autour de ces allées et venues (33).

Ainsi mon activité, découpe la réalité.

Seul Dieu pourrait avoir de la place une vision unique où se confondraient en une seule intuition tous les points de vue humains (34), une notion abstraite avec toutes les images présentes alors que nous, nous avons ou une ancienne image ou quelques images successives. Et il faut remarquer qu'en plus de cet émiettement de place Jules-Ferry par ma pensée, il n'y a même pas entre les différents points de vue une solution de continuité.

Je vois la place de la rue du Nord ou de la rue Thiers et

(32) Le schéma n'est plus alors que le nom sous lequel se groupent des images. Ce que H. BERGSON appelle une idée directrice, nous l'avons appelé image-complexe ou génétique. C'est le nom et l'idée d'un groupement effectif ou possible d'images, un concept. Cf. H. BERGSON, *Energie Spir.*, p. 196.

(33) Cf. H. BERGSON dans *La pensée et le mouvant*, Introduction à la métaphysique, p. 217, sur les parties composantes et les expressions partielles.

(34) Cf. H. BERGSON, *M. et M.*, p. 26 et 28: « En un sens, on pourrait dire que la perception d'un point matériel inconscient quelconque, dans son instantanéité, est infiniment plus vaste et plus complète que la nôtre, puisque ce point recueille et transmet les actions de tous les points du monde matériel, tandis que notre conscience n'en atteint que certaines parties par certains côtés ».

peut-être aussi de la partie qui correspond à la rue X ; mais rien qui permette de marquer une continuité qui suivrait celle de mon déplacement. Je ne prends conscience de la place qu'aux deux ou trois points singuliers favoris. Mais j'y pense maintenant, je vais en retrouver d'autres encore si j'insiste.

J'ai peint une place Jules-Ferry un jour de marché depuis la maison située derrière Jules-Ferry, et puis encore...

Mais il suffit, car je connais, cette voie sans fin qui me fait prendre conscience d'une série illimitée que je n'ai que rarement épuisée.

C'est le complexe spatial des points de vue et il groupe de nombreuses expériences que je n'ai plus aucun intérêt à examiner puisqu'elles sont toutes comprises dans le schéma général qui les remplace.

Bref il semble que là encore l'image soit pour nos expériences passées ce que l'abstraction peut être pour le monde extérieur, c'est-à-dire que l'image rejoint très souvent le concept dans la mesure où l'image est plus souvent le signe d'un contenu virtuel d'expériences que ces expériences elles-mêmes. Mais elle n'est qu'un signe dont nous négligeons la totale signification pour nous contenter de n'en examiner qu'une parcelle, celle qui a un rapport avec notre activité momentanée.

Donc la plupart de nos images ne sont guère que des complexes du premier degré, plus proches de la réalité que ceux du second degré, mais des complexes mnémoniques abstraits tout de même, des mots qui désignent des groupements d'actions ou des centres d'expériences d'où procèdent nos facultés d'observation.

Mais, de même qu'il nous est possible de descendre des notions abstraites aux expériences qui sont leur signification, de même nous pouvons dans nos images retrouver les éléments réels dont elles sont l'émanation (35). Alors

(35) Cf. BURLOUD, *La pensée d'après Watt, Messer et Bühler*, p. 173. Il est nécessaire d'admettre lorsque la pensée s'explicit, se développe « des images objectives ou verbales, aussi fragmentaires, aussi indéterminées et d'un caractère aussi symbolique qu'on voudra ».

nous trouverons dans les images cette activité qui était déjà l'essence de la perception. Il reste du sensible dans l'image, c'est certain. Il reste surtout la direction du sensible, la force d'attraction qui relie les images complexes-mnémoniques aux perceptions dont elles restent l'essence.

Nous avons noté le rôle de l'image dans la Perception et laissé entrevoir qu'il n'était pas possible de comprendre le rôle de la perception, ni sa complexité, si l'on négligeait les images.

A vrai dire, nous semblons chercher à expliquer actuellement les Images par la perception.

Cependant, nous l'allons voir, ces deux choses sont si intimement liées qu'il paraît étonnant que l'on ait pu parler de perception et d'imagination.

Or, il nous semble maintenant que l'image est surtout ce que nous ajoutons dans la perception à la donnée sensible, la réaction créée, privée dans le cas de l'imagination de sa cause justificatrice, et par conséquent privée de tout jugement d'extériorité. Nous prétendions chercher la raison d'être de l'imagination dans la Perception, c'est que la perception n'a pour but que cette imagination ; elle est cette imagination.

L'image est la part de liberté que nous insérons dans le déterminisme corporel. Si nous enregistrons le présent, c'est dans la mesure où il nous paraissait important de l'envisager, et c'est pour n'avoir plus à être surpris dans l'avenir que nous conservons en nous les traces de l'expérience et le souvenir des solutions.

Rien ne se grave aussi profondément qu'une sensation qui possède une sorte de riche avenir (36).

Si aux premiers jours d'octobre, en pénétrant dans ma nouvelle classe, je butte contre une marche non perçue et manque de tomber devant toute la classe, il y a là, un fait que je n'aurai garde d'oublier. Je ne retiendrai peut-être de cet instant désagréable, non pas la peur de tomber

(36) Cf. H. BERGSON, *M. et M.* « Mais comme les souvenirs *appris* sont les plus utiles, on les remarque davantage ». On pourrait inversement dire : les souvenirs les plus utiles sont les mieux appris.

maladroitement et de me faire mal; non pas le désir d'éviter par tous les moyens une chute plus pénible, car il est probable que je ne me suis pas rendu compte réellement de ce qui se passait, mais que j'étais plus préoccupé d'éviter malheur plus grand et chute plus complète, mais le souvenir du contraste entre mon entrée pénible et celle que je rêvais, pleine de dignité et de calme. Il est dès lors certain que ce que je conserverai, ce n'est pas l'esquisse d'une chute nouvelle, mais le mouvement, machinal en apparence, du pied qui se soulève et tient compte de ce qui est, et de la réaction qui s'impose pour ne pas renouveler l'expérience pénible.

D'ailleurs on oublie trop souvent de signaler que nos souvenirs importants, ceux qui se fixent gravement en nous, ceux qui constituent des dates précises et qui contribuent à nous donner une haute opinion de la mémoire que ces souvenirs ne présentent jamais deux seuls moments d'existence: celui où l'événement a eu lieu; celui où l'évocation se fait: deux dates très éloignées. On devrait remarquer que les moments de notre vie qui marquent une date poignante sont immédiatement ressassés par cela même qu'ils ont de l'importance pour nous. Nous le répétons à nos voisins, nos amis, nos parents, nos collègues, immédiatement, et, immédiatement, le souvenir se constitue avec la précision que lui apporte la création de réflexes (37); si je tombe, en me relevant, je me représente à nouveau la scène, cherche de suite la cause de l'accident, prévois le geste qui l'évitera à l'avenir. Je lis à chaque instant dans les yeux luisants des élèves, le souvenir de mon entrée ridicule. Puis en sortant, il y a de grandes chances pour que cela devienne la nouvelle du jour, et ainsi petit à petit je constitue un souvenir précis, non un souvenir-idée parce qu'il y a une date seulement, mais parce que, puisqu'il est une date, je l'ima-

(37) Cf. H. BERGSON, *M. et M.*, p. 81, au contraire: « La répétition n'a donc nullement pour effet de convertir le premier dans le second; son rôle est simplement d'utiliser de plus en plus les mouvements par lesquels le premier se continue, pour les organiser entre eux, et, en montant un mécanisme, créer une habitude du corps. Cette habitude n'est d'ailleurs souvenir que parce que je me souviens de l'avoir acquise; et je ne me souviens de l'avoir acquise que parce que je fais appel à la mémoire spontanée, celle qui tâte les événements et ne les enregistre qu'une fois ».

gine facilement et crée un réflexe véritable. Il n'est point d'événement remarquable que nous néglignons et que d'incessantes revues n'impriment point en nous. Ainsi lorsque la deuxième fois, je pénétrerai dans la classe, il y a déjà de fortes raisons pour croire que le réflexe est virtuellement établi.

D'ailleurs le contact de la réalité se chargera de l'entretenir (38). Nous pouvons donc affirmer, que le souvenir de la chute se trouvera indissolublement lié au mouvement qui nous en évitera une nouvelle. Cela peut signifier que le souvenir peut réapparaître en vertu de sa coexistence première avec la réaction qui subsiste en permanence (39).

Ou bien, le fait de repasser le même seuil encombré d'un degré rappellera l'expérience première et salutaire. Cela signifie aussi que toute autre entrée et tout autre seuil qui semblera nécessiter l'accompagnement de la même réaction pourra faire réapparaître mon souvenir, lié à la création du geste prudent, souvenir temporel qui est lié par analogie au même geste à effectuer, car le mouvement de réaction n'était pas seulement valable pour un seul cas, mais pour tous les cas semblables et par cela même était à l'origine de toutes les images-complexes qui ne seront alors que la continuation de cet effort de comparaison qui est déjà dans la perception la plus banale.

Il peut se faire aussi que le réflexe constitué définitivement, laisse disparaître peu à peu, par une non utilisation des liaisons de contiguité ou de ressemblance, le souvenir événement daté, qui est à l'origine du réflexe, mais qui peut subsister simplement parce qu'à l'origine de toutes nos habitudes, il y a un effort d'adaptation qui est le signe de l'importance de l'effort que nous fournissons et de sa valeur pour l'avenir.

Le rôle de la répétition des événements marquants dans

(38) Cf. W. JAMES, *Précis*, 380: « La conservation n'est qu'un nom de la possibilité de penser à nouveau et de la tendance à penser à nouveau une expérience avec ses anciens concomitants ».

(39) Cf. H. RUYSEN (*Evolution du jugement*, p. 104). « La reconnaissance n'est que l'écho inconscient de l'adaptation d'une habitude musculaire ancienne à une excitation nouvelle ».

la fixation de souvenirs-réflexes ou de souvenirs-abstractions est donc indéniable.

Une autre preuve de la réalité musculaire, si l'on peut dire, de l'image, c'est que le mot image semble toujours, avons-nous dit, évoquer une photographie enregistrant passivement l'univers. Bref, le mot image, évoque une image visuelle et laisse le plus souvent ignorer qu'il y a des images correspondant à tous les sens, à toutes les perceptions.

Je pense à Colette et à la « Vagabonde ». Renée, l'héroïne du roman, trouvait que les mains de son amant sentaient le bouton de rose-thé.

Nous pouvons tous saisir la vérité d'une telle comparaison. Il est difficile d'y trouver trace de mouvements et cependant, faites l'expérience: essayez d'imaginer cette odeur; il nous est impossible d'éviter le mouvement des narines, l'aspiration plus forte, plus lente, plus attentive. Néanmoins cela est moins précis comme mouvement. C'est pour cela que plus rares sont les auteurs qui comme Colette usent beaucoup d'images olfactives, et c'est pour cela que le mot image suggère le plus souvent des efforts visuels (40).

Et, en effet, rien n'est plus mobile que nos yeux. Ils parcourent les objets, évaluent les distances, s'y accommodent, se meuvent, sont d'une extrême mobilité. Et peut-être les images ne sont-elles que le souvenir de ces mouvements que nous avons tous appris, créés, corrigés, répétés.

J'essaye, par exemple, de chercher le contenu positif des images de la place Jules-Ferry. Je sens déjà mes yeux qui parcourent virtuellement le monument, glissent sur les toits, s'arrêtent et notent l'existence d'une armée de chemi-

(40) Cf. H. BERGSON, *M. et M.*, Avant-propos, VII et VIII. — Sur le rôle des mouvements accompagnant toute pensée qui par ailleurs les dépasse: « Prenez une pensée complexe qui se déroule en une série de raisonnements abstraits. Cette pensée s'accompagne de la représentation d'images, au moins naissantes. Et ces images elles-mêmes ne sont pas représentées à la conscience sans que se dessinent, à l'état d'esquisse ou de tendance, des mouvements par lesquels ces images se joueraient elles-mêmes dans l'espace, — je veux dire, imprimeraient au corps telles ou telles attitudes, dégageraient tout ce qu'elles contiennent implicitement de mouvement spatial ».



FIG. 10

nées (non comptée, qui correspondent à une multitude qualitative et non quantitative, car mes yeux ne les isolent pas par des efforts isolés), montent jusqu'à la tour de la cathédrale, esquissent le mouvement de son dôme en oignon, reprennent le trait droit de la nef centrale et retrouvent l'obstacle des maisons du côté est qui montent vers le ciel et cachent l'abside et le chœur de l'église. Et je sens que ma main s'essaie à tracer tout cela sur un plan fictif et que ces mouvements imprécis en réalité, mais nets dans leur intention semblent refaire ce que j'ai tant de fois fait : le dessin de ce paysage.

Et il est évident que ma connaissance de la place Jules-Ferry est proportionnelle aux efforts antérieurs. Il est certain que je pourrais en faire un dessin de mémoire assez fidèle. Je vais le faire. Je ne cherche d'ailleurs qu'à faire un simple croquis. Je constate de suite l'imperfection des contours, les insuffisances dans les formes, l'ignorance des proportions, des erreurs manifestes, l'impossibilité de loger certains détails que je connais [le toit 1 (trop haut), la hauteur du café de gauche, les cheminées vagues que je sais pourtant être de forme pittoresque], l'intervention du raisonnement [les crocs du boucher, le fait d'avoir compté les maisons pour placer ces crocs à la deuxième arcade] ; l'imprécision surtout des parties les plus proches des bords de la feuille (celles que le peintre néglige toujours un peu).

Mais malgré cela, je puis affirmer que tout ce qui est là, je l'ai acquis par mon activité antérieure ; cela peut-être imparfait, il n'en est pas moins vrai que cela serait plus précis si je l'avais dessiné cent fois ou si je venais de le faire à l'instant, sur place. (La comparaison entre cette image et l'image de la place Saint-Martin que jamais je n'ai dessinée et qui reste bien plus vague, me confirme dans ma certitude).

Mais je demanderai à un élève le dessin de la place Jules-Ferry et je comparerai la précision du sien à l'imprécision du mien. De toutes façons nous pouvons dire que de tels efforts antérieurs doivent avoir sur nos souvenirs une très grande influence.

Quelle peut bien être la netteté du tableau de la place Jules-Ferry pour une personne qui ne saurait pas dessiner ? Il faut remarquer ici que le dessin est avant tout une adaptation des mouvements de la main à ceux des yeux ; une grande habileté ne s'obtient que par de longs efforts même pour ceux qui ont du talent. Que de fois il faut dessiner un cheval pour arriver ensuite à faire le dessin de mémoire d'un cheval. C'est une question d'entraînement, de patience et d'œil. Mais tous ceux qui ne cherchent pas à traduire sur du Canson les mouvements de leurs yeux par des mouvements coordonnés de la main, font tout de même ces mouvements oculaires et suivent sur la réalité le tracé du tableau qui est devant leurs yeux. Ils n'en conservent le souvenir que dans la mesure où cet effort d'enregistrement fidèle est volontaire. Il faut traduire de toutes façons les mouvements des yeux, soit en dessin, soit par l'arrêt du regard, l'effort d'attention et, finalement, et toujours, par la notation de concepts qui traduisent les réalités. Il faut juger pour retenir ; il faut dire devant telle maison, le café « combien y a-t-il de fenêtres ? » pour avoir la chance plus tard de retrouver la réponse que nécessite une telle question. L'attention qui aboutit à la perception, n'enregistre pas, elle va au devant de la réalité, analyse et comme tout effort d'analyse, synthétise cet effort par un jugement dans lequel sont groupés tous les mouvements antérieurs qui sont en rapport avec la question : il y a deux fenêtres, elles sont blanches et surmontées chacune d'un œil de bœuf.

Un tel détail énoncé avec précision restera précis. Au contraire, combien y a-t-il de fenêtres sur les maisons côté Est ? ou même encore combien y a-t-il de maisons ? Une telle question nécessite l'intervention de la réflexion. Voyons : il y a celles de l'Épicier, celle du Boucher, puis ce magasin qui change toujours de propriétaire. Pardon ! avant lui, il y a l'Espagnol, et puis j'y pense maintenant ce petit magasin de chaussures où ma fille s'approvisionne (41). Enfin après un espace douteux qui suit la patis-

(41) Le petit magasin de « chaussures » a une façade aussi grande que la plus grande, je viens de vérifier.

serie, il y a la maison importante du gros épicier et du droguiste qui me vend ma peinture. Quant au nombre des fenêtres, aucun raisonnement ne me paraît capable de le découvrir. Le nombre des fenêtres n'a pas laissé de trace dans mon activité: il faudrait y aller, compter, me persuader de l'importance d'une telle acquisition, en répéter le résultat, le fixer, soit par l'usage qui en marquerait l'utilité, soit par l'intérêt intellectuel que pourrait présenter une telle connaissance. Et je ne suis pas très sûr maintenant que je ne compterai pas les fenêtres, pour le plaisir, pour rien, pour prouver que j'ai raison. Pour créer cet effort d'attention qui marque en nous le présent et le passé, ce qu'il faut donc chercher d'abord, c'est un intérêt quelconque qui nous mettrait en présence d'un problème. Le sentiment que nous ne connaissons pas les taches d'un mur, pour parcourir chaque secteur de ce mur avec la certitude que nous ne le connaissons pas et qu'il est intéressant, non pas en lui-même, mais en tant qu'il nous prouve vraiment que nous ne le connaissons pas. Chacun de ces efforts d'attention nous met en présence d'une réalité que nous enregistrons, que nous percevons, c'est une réalité qui est devenue le centre de notre activité visuelle, tactile, et laisse en nous la trace de nos efforts.

Or en quoi consiste cette conquête du monde? Essentiellement en ceci: lorsque nous faisons attention nous cherchons à faire entrer dans un schéma déjà existant la réalité inconnue. C'est ce que l'on a appelé les préperceptions. Cela signifie simplement que nous cherchons d'abord à imposer au monde les formes qui sont en nous, les solutions déjà acquises qui s'assouplissent au contact de la réalité, que dans le cas de la non-connaissance d'un objet, cet objet peut donner lieu à une infinité d'expériences, de gestes, que parmi cette infinité, il semble à la suite d'un premier contact qu'il y ait une élimination à faire, qu'une expérience attentive ne peut être effective que si vos expériences se réalisent successivement et non simultanément, c'est-à-dire encore, que nous sommes obligés, parmi tous les possibles, de faire un tri et d'élire le schéma le plus confor-

me aux indications vagues de l'objet à connaître. Bref l'acte d'attention est essentiellement une série d'actes qui ont pour but d'intégrer l'inconnu dans un des schémas de notre esprit. Le schème est alors une hypothèse qui isole dans le complexe qu'est l'objet un caractère qui permettrait de le loger dans le complexe-image, puisque le complexe se définit par l'expérience même que nous tentons.

L'attention est un moule que nous proposons aux choses. Il n'est pas étonnant que cette façon de procéder, ramenant l'inconnu au connu par les actes que nous savons déjà accomplir et que la réalité a peine à analyser, suggère et rappelle à l'être ce qui a déjà été, légitimant ainsi le sentiment de déjà vu qui tend à accompagner toutes les sensations nouvelles qui toutes éveillent en nous un rappel réel, celui des actes connus et enregistrés dans notre organisme. C'est toujours un effort d'analyses successives qui isolent des caractères spéciaux qui peuvent rejoindre les caractères plus généraux des schémas, bref des images; une intégration dans les images existantes.

Dans l'acte d'attention nous esquissons des mouvements conformes (mots, gestes, etc.), au schéma suggéré et la prise de conscience de l'objet est l'acceptation ou non de l'image que nous proposons.

Voici un encrier. Je sais en tant que psychologue qu'il est un monde où je puis observer à mon aise. Je sais que je ne le connaissais pas dans sa singularité, mais en tant qu'il entre dans une catégorie générale, celle définie par un mouvement précis, la pénétration du porte-plume dans le récipient. Ce geste est presque sans rapport avec sa forme. Aussi le mot forme me suggère de prendre connaissance de cette chose, qui isole dans le monde qu'est l'encrier une catégorie qualitative liée à une catégorie de mouvements. Pour prendre conscience de la forme, j'esquisse plusieurs mouvements d'ensemble, courbe, puis lignes droites. Mais il y a en plus des détails, des cercles proéminents dans le verre vers le col, combien? je les compte: cinq. Je n'en avais qu'une vague idée, celle qui m'a fait penser que je pourrais en avoir une plus claire. J'avais simplement senti

que la forme générale : courbe, ligne droite, était plus compliquée que cela ; que quelque chose en elle n'admettait pas cette simplification due au schéma premier. Enfin je me demande : est-ce tout ? Je le parcours des yeux. Non, il y a l'étiquette ! et de cette proposition peut naître une foule de détails : tache, mots écrits, dessins, etc. Bref, chaque pré-perception isole une série d'expériences motrices (mots, geste, mouvements des yeux, de la main, glosso-pharyngiens, symboliques) qui établissent un rapport entre les complexes déjà connus qui sont définis par ces expériences mêmes et l'objet qui les légitime et qui pour cela rentre dans la catégorie proposée. Dans l'acte d'attention le plus souvent nous nous retrouvons nous-mêmes. Percevoir, c'est chercher très souvent dans quel schéma général connu, dans quel complexe déjà construit, peut entrer l'inconnu. Percevoir, reconnaître. Dans la perception il y a toujours un effort premier d'utilisation des solutions antérieures pour les adapter au présent, et réduire l'inconnu en connu. C'est pour cela, qu'en général, nous nous contentons d'effleurer les objets d'une rapide prise de contact et que nous ne connaissons pas ceux qui nous sont les plus familiers.

Somme toute, nous pourrions dire que l'acte d'attention naît des contacts de deux réalités : la réalité sensible, non reconnue, non classée et la réalité psychique des images. Tout se passe comme si nous reconnaissons, grâce à l'image élue parmi toutes, les données de la sensibilité une à une, au fur et à mesure de l'application de tous les schémas. Ce qui fait que l'acte d'attention est le plus souvent un acte de reconnaissance, de classification, d'abstraction, une expérience nouvelle qui prend place parmi les expériences déjà faites, qui ont en commun l'acte général, identique en gros, varié dans les détails.

L'acte peut d'ailleurs n'être que le nom.

Reconnaître une personne au loin, c'est à l'aide d'indications vagues parce que mêlées, essayer de relier à ces impressions, le nom qui les symbolise et qui a déjà été le contemporain de données analogues à un autre moment. Un

nom surgit, suggéré par un détail, immédiatement tout s'organise par la comparaison suggérée. C'est d'un point de vue nouveau que l'on juge et, s'il y a contradiction entre le nom prononcé et tel ou tel signe, le problème simplifié revient à chercher le nom qui signifie telle qualité et en exclut telle autre. Ainsi de suite jusqu'à la solution. La solution est trouvée lorsqu'est retrouvé le complexe mnémonique, le nom de ce complexe, et le lien qui les unissait.

Pour conclure, disons que l'acte d'attention est un effort d'adaptation, une utilisation du passé conservé afin qu'on l'utilise.

D'autre part, qui dit adaptation, signifie aussi que cet effort est nécessaire pour appliquer des complexes généraux à des cas particuliers.

Si bien que l'attention reste toujours, en partie, une création et que, par l'application de schémas généraux à des cas particuliers, l'esprit se maintient perpétuellement en éveil : le général étant l'expression du particulier en est cependant toujours différent.

Ainsi, une table n'est jamais vue de la même façon, au même moment, dans la même lumière, dans les mêmes besoins. Et, même lorsque les choses sont familières et fidèles, il est toujours bon de ne leur faire confiance qu'en partie, car les objets se déplacent, se changent, et nous ne sommes jamais les maîtres des interventions d'autrui dans notre univers fermé. Par exemple quelqu'un peut déplacer la table ou la chaise, il est bon de vérifier, toujours, rapidement, la légitimité de nos mécanismes, comme le dit BERGSON dans le « Rire », de rester souples et toujours capables de revenir sur nos habitudes.

Il faut être en éveil, s'intéresser, et n'avoir en nos habitudes qu'une confiance limitée en des créations dues à des accidents. C'est donc par cette spontanéité permanente de l'esprit (que définit l'attention) que se joue l'éternel recommencement de l'effort de la vie et l'existence de la conscience. Il est donc nécessaire de revenir à notre place Jules-Ferry et de constater que cette image générale, n'est dans sa nature qu'une série d'images plus particulières, qui elles-

mêmes sont comme autant de comprimés d'expériences, de gestes, de mouvements, de mots ou de points de vue nouveaux sur une réalité mouvante, jamais épuisée par l'évocation.

Je retrouve dans l'image une série de mouvements artificiels qui représentent des expériences réelles et trop nombreuses dont le souvenir peut se perdre puisque seule importe la somme. Ainsi se rendra-t-on compte de l'importance de ces réflexes dont nous avons parlé au moment du souvenir et dont l'existence est liée directement à la réalité des images et à l'intérêt de la Perception.

Cependant cette nature des images, et la relation entre les réflexes dont elles sont le signe et elles-mêmes, explique aussi la délicatesse et la fragilité des souvenirs. Lorsqu'on réfléchit à la nature d'un concept et à sa relation avec les expériences qu'il représente, quand on pense bien qu'une perception est d'autant plus rapide et pauvre qu'il s'agit d'une simple prise de contact et d'une reconnaissance, on comprend que certains souvenirs-groupes, peuvent être illustrés tantôt par telles images particulières, tantôt par d'autres (41), et que la nature de l'association, ce mélange de déterminisme et de liberté, est liée à la ténuité du lien et à toutes les circonstances des mouvements les plus insoupçonnables.

Le souvenir-groupe, l'image complexe de la place Jules-Ferry, me fera penser à tous les éléments qu'il traduit, ou à celui-là, ou à un autre, ou à rien du tout. Le tout dépend de notre orientation actuelle, du mot précédent prononcé, des images antérieures, de notre humeur, de notre inten-

(41) HUME, *Traité de la nature humaine*, trad. MAXIME, II, 33-34, indiquait déjà que l'idée pouvait dépasser toute image parce qu'elle est capable de susciter l'une quelconque des images correspondantes. M. BOURDON, dans *La Pensée sans images*, in *J. de Psy. N. et Path.*, 15 mars 1923, fait remarquer que le sens d'un mot offre un caractère certain d'unité malgré la diversité des images qui peuvent surgir. Mais n'est-ce pas là le rôle d'une relation? Si au mot loi, je puis me représenter ou un tribunal ou l'image verbale de règle impérative, ne suis-je pas habitué à cette opposition de directions que représente le mot loi? L'exercice est familier qui consiste à chercher les différents sens d'un même mot. Il reste vrai que l'intention dirige la pensée vers tel ou tel sens, l'image n'est plus alors que cette orientation du schéma.

tion, de toute une foule de choses peu importantes pour nous, très importantes pour la détermination des relations entre les images de toutes choses, imprévisibles et impondérables.

Donc, dans la mesure où nos affirmations précédentes sont vraies, on peut essayer de définir les images de plusieurs façons. Une seule doit-être écartée: les images ne sont ni des photographies que l'on peut consulter à volonté comme l'on consulte à volonté le monde extérieur pour en enrichir la connaissance et pour combler les trous, les manques, les ignorances, les insuffisances et les erreurs (42). On ne peut, sans faire intervenir l'invention gratuite, trouver dans les images que ce qu'il y a en elles. Elles traduisent alors nos efforts antérieurs par toute une hiérarchie et classification de complexes qui sont le fruit de notre esprit d'organisation et de prévoyance. Elles sont, de plus, le rappel constant de cette adaptation passée, comme la preuve palpable de notre faculté d'invention. On pourrait d'une certaine manière reprendre l'idée des images composites de GALTON (43), renoncer à représenter les différents

(42) Il semblerait que dans le cas des «eidétiques» on eût affaire à des tableaux perceptibles identiques aux sensations. Voir TAINÉ, *De l'Intelligence*, I, p. 80 et sqq. — BINET, *Psychologie des grands calculateurs et joueurs d'échecs*, Paris, Hachette, 1894. Cité par M. BERGSON. *Le cas de Testut*, cité par SAINT-PAUL, *Langage intérieur*, p. 129: « Je vois les muscles, les nerfs, les vaisseaux, les os, etc.; je distingue tout avec une netteté exacte... Avec ce tableau, je fais mon cours. De plan, je n'en ai d'autre que celui que m'impose l'énumération logique des différents éléments de la région que je vois mentalement ».

Si de telles images impliquent une croyance à une réalité sensible (à une réelle excitation de la périphérie) et non pas seulement l'ensemble des réactions, il est difficile de les distinguer des hallucinations. Ou alors, il faut avouer que les réactions, les réflexes, les connaissances, font tellement partie de la sensation, qu'on confond l'image et le sensible. D'ailleurs M. BERGSON, reprenant les conclusions de BINET, estime que l'image de l'échiquier ne s'offre pas à la mémoire, « comme dans un miroir », mais qu'elle exige à tout instant, de la part du joueur, un effort de reconstitution. L'échiquier est surtout un ensemble de mouvements possibles définis par les règles du jeu. Cf. M. BERGSON, *Energie Spir.*, L'effort intellectuel, p. 173 et sqq.

Les exemples donnés par TAINÉ et autres seraient probants, s'il ne s'agissait ni de peintres habiles, ni d'anatomistes de valeur, ni de joueurs consommés. Cf. ce que dit Robert HOUDIN, sur la mémoire intuitive dans *Confidences*, Paris, 1861, I, p. 8 et sqq. (cité par H. BERGSON, dans *Energie Spirituelle*: Le rappel sans effort, p. 167).

(43) Si l'on admet notre façon de concevoir les images comme des réalités

membres d'une famille à type précis, comme il en existe, par des taches photographiques qui superposées dans un cliché dernier donneraient le type général de la famille où se retrouveraient le père, la mère, les enfants. (Le père ressemblerait à la mère? ou leurs traits conjugués se retrouveraient dans les enfants identiques et différents?); mais reprendre cela en imaginant l'opération suivante: faire l'analyse du visage de tous les membres de la famille (j'ai connu des élèves, cinq, qui se succédaient dans ma classe de « philo » et à qui je pouvais, avant toute interrogation d'identité, donner en toute certitude le nom qu'ils portaient en effet), faire l'analyse du visage de tous les membres de la famille ou plutôt les traits caractéristiques qui éliminent les autres; nez grecs, lèvres épaisses, cheveux frisés, par quoi se ressemblaient, frères et sœurs, et dire sans erreur possible que chacun des traits reconnus nécessitait des mouvements déjà effectués qui se superposaient en moi, ou, si l'on veut, se renouvelaient et retrouvaient en moi la trace des mouvements des yeux, déjà ébauchés dans des analyses passées.

Ainsi comprise la nature des superpositions, non pas d'éléments extérieurs à nous, mais bien de mouvements

plus subjectives qu'objectives, on pourra adopter la thèse de GALTON et admettre la superposition, non de clichés, mais d'actes similaires.

Cf. TAINE, *De l'Intelligence*, II, 259 et 260:

Si, par exemple, j'ai vu vingt ou trente de ces plantes qu'on appelle araucarias, aucune de ces images particulières n'a survécu complètement dans mon esprit: « Il n'y a pas deux plantes absolument semblables dans la nature; ...les vingt ou trente résurrections se sont émoussées les unes les autres; ainsi délabrées, agglutinées par leur ressemblance, elles seront confondues, et ma représentation actuelle n'est que leur résidu ». Par ailleurs TAINE sépare l'idée générale de la représentation: « Mais cette représentation n'est pas l'idée générale et abstraite, elle n'en est que l'accompagnement, et, si j'ose ainsi parler, la gangue. De plus mon idée abstraite est parfaitement nette et déterminée; maintenant que je l'ai, je ne manque jamais de reconnaître un araucaria entre les diverses plantes qu'on me présente; elle est donc autre chose que la représentation confuse et flottante que j'ai de tel araucaria particulier ». Nous nous excusons d'une aussi longue note, mais nous tenions à souligner qu'entre les sensations particulières et distinctes du début (p. 259), les représentations confuses et flottantes de la fin (p. 261) et la notion générale, on peut trouver, comme nous l'avons montré, toutes les formes transitoires nécessaires pour admettre une évolution des images depuis la sensation jusqu'à l'idée.

réels voulus par nous (44), qui isolent certaines caractéristiques, comparent, et en un mot, abstraient, nous pouvons admettre qu'il existe en nous des clichés-types où se retrouvent nos gestes classés et reconnus. Bref, des images qui seraient des mouvements musculaires reconnus ou à créer. Ce que nous avons dit pour l'association par ressemblance lors de l'analogie entre la poire et Louis XVIII confirme une telle conception de la nature des images.

Les définitions des images possibles sont aussi variées que peut l'être notre activité qui s'exerce sur elles. Cette activité est plus ou moins intense et les classe en plusieurs grandes catégories allant de la rêverie, par la perception, à l'abstraction (45).

La première catégorie des images est celle des possibilités de notre personnalité. Cette définition de l'image, celle qui correspond à la multitude des possibilités de notre organisme, à toutes nos réserves de réactions, correspond exactement à cette nature des images, où intervient le minimum d'organisation, à la Rêverie. Une telle nature exclut tout effort volontaire, toute direction précise. On ne peut vouloir et se plonger dans la rêverie ; le seul élément d'orga-

(44) Cf. H. BERGSON, *Essai sur les données immédiates de la conscience*, p. 26 : « Mais les mouvements automatiques qui tendent à suivre l'excitation subie et qui en constitueraient le prolongement naturel, sont vraisemblablement conscients en tant que mouvements : ou bien alors la sensation elle-même, dont le rôle est de nous inviter à un choix entre cette réaction automatique et d'autres possibles, n'aurait aucune raison d'être ».

(45) On peut trouver chez RIBOT, *Essai sur l'imagination*, p. 14, 15, 16, une classification des images qui n'est pas sans rapport avec celle que nous proposons :

1° Images complètes dont les caractères rappellent ceux des images pures de BERGSON, encore qu'elles ne soient pas complètes au sens rigoureux du mot ; mais elles gardent une certaine fraîcheur sensible.

2° Images complètes, résultant des impressions d'objets analogues qui trop souvent répétées, finissent par se confondre (TAINE, *De l'Intelligence*, t. I, livre II, ch. 2). Les souvenirs se recouvrent.

3° Les images schématiques sans marques individuelles, forme transitive entre la représentation et le concept pur que l'on désigne sous le nom d'image générique ou qui, du moins, s'en approche.

Voir aussi RIBOT, *L'Evolution des idées générales*, p. 15 :

1^{er} degré : L'idée se réduirait à l'image générique ;

2^e degré : L'idée se réduirait aux « abstraits moyens » ;

3^e degré : L'idée serait le concept supérieur sans représentation où tout se réduit au mot seul.

nisation est ici l'élément affectif : la peur, le remords, la tristesse, la joie, un sentiment provoque comme une sorte d'agglutination de toutes les images qui ont en commun ceci, qu'elles peuvent illustrer un tel sentiment.

Il est certain qu'il ne s'agit nullement d'un défilé d'éléments distincts, mais d'une rapide prise de conscience très confuse des traces qui restent en nous liées à un sentiment analogue, des promesses non tenues. Bref un commencement d'analyse très vague encore et très proche du chaos de la multiplicité. Il est impossible de faire attention à l'un des éléments dissous dans le tout, sans immédiatement interrompre la rêverie et donner place à la considération abstraite des images. Au fond il s'agit ici d'un commencement d'extirpation du néant, et la rêverie n'est qu'une faible ébauche d'organisation d'éléments confus par leur multiplicité et par ceci qu'aucun effort de préperception ne vient sélectionner ces multiples données (46).

Ensuite viennent les images que nous avons appelées : Images de la perception, caractérisées par l'existence consciente de certaines possibilités musculaires et qui précèdent toujours l'exécution de l'acte et le semble suggérer. Cette élection d'un acte parmi tous les autres possibles contemporains extirpe du chaos des réactions, celle qui passe alors de la virtualité à la préfiguration qui est déjà l'ébauche d'un acte. Ce qui revient à dire que, dans l'acte d'attention, nous établissons un rapport entre une possibilité des multiples données sensibles et une possibilité des multiples réactions possibles, en établissant une filiation entre le présent et le passé, entre les données et les images.

Enfin la troisième et dernière catégorie est celle des images-mouvements symboliques qui organisent les expériences de la perception et continuent l'effort de la perception, groupent ces expériences et les dominent. C'est le niveau

(46) Cf. RIBOT : *La vie inconsciente et les mouvements*, p. 115 : « L'hypothèse d'une pensée pure, sans images et sans mots est très peu probable et, en tout cas, n'est pas prouvée ». Nous ajouterons que dans le cas de l'attitude de la conscience dans le pressentiment de la solution, de la facilité du développement des schémas, dans le sentiment de la compréhension, il y a toujours comme une vague esquisse symbolisant la marche en avant à la conquête du temps.

supérieur, celui qui marque le point culminant de notre effort d'organisation et de notre désir de tout prévoir, de n'être surpris par rien, et de construire méthodiquement un univers fixe et déterminé.

Somme toute, ne serait-il pas possible de considérer l'image par analogie avec l'instinct comme la traduction d'un fait, ni spirituel, ni matériel, mais spirituel et matériel? je m'explique:

Voici l'instinct, inconscient, c'est-à-dire, inconnu dans ses origines, mais manifeste en ses effets, il n'est en soi que matériel dans la mesure où il met en jeu des faits matériels physico-chimiques; mais cet acte s'impose à l'animal comme à nous. Certains besoins de l'organisme nous obligent, nous mènent inconsciemment. Au printemps l'animal change de vie, le mâle cherche sa femelle, élimine les autres mâles, tous deux s'isolent, se sacrifient pour les jeunes; bref certaines nécessités matérielles, sécrétions des glandes, déterminent une mue de caractère chez les animaux. Et chez nous, la puberté, par ses troubles organiques, trouble l'esprit des jeunes gens, change leur caractère, sans qu'ils perçoivent nettement la cause de leur malaise physique, spirituel ou moral. Ne faut-il donc pas admettre au niveau de l'instinct une sorte de dynamisme des fonctions vitales, une sorte de propension à la réalisation qui ne s'accompagne pas de pensée, d'idée ou d'images précises, mais tout au moins de désirs qui agissent et qui sont comme la perception obscure de ces besoins physiques précis?

De même, n'est-il pas possible de dire qu'au niveau de l'image se passe ce qui se passait au niveau de l'instinct. Le mouvement musculaire, réalité matérielle, si l'on veut, mais douée d'une sorte de dynamisme par ce seul fait que tout mouvement enregistré, l'ayant été pour qu'il serve, tend à réapparaître et à s'accrocher à la première promesse de satisfaction. Désir de réalisation qui n'apparaît plus ici, sous la seule forme du désir ou de l'émotion, mais encore sous la forme de l'image qui en serait la représentation consciente, comme le désir est la représentation obscure des

besoins secrets de l'organisme. L'image pouvant être l'ébauche symbolique de l'acte, comme l'instinct doit s'accompagner d'une ébauche réelle de l'acte instinctif. Ainsi la bête affamée cherche, mue par son instinct de conservation, sans pour cela évoquer l'idée de la victime, mais pressée par la faim et mue par elle, réagissant par le mouvement de la patte qui s'étire et se crispe comme si cela la « démangeait ». De même, chez l'homme, l'appétit ressenti s'accompagne de mouvements réels de déglutition, de sécrétions salivaires gastro-intestinales, mais aussi de ces mouvements réels ou fictifs de la main qui saisit et de l'œil qui contemple les aliments imaginaires, enfin de ces mouvements symboliques qui représentent les mouvements réels à peine ébauchés des réactions habituelles.

Aussi bien saisissons-nous ici à nouveau le passage insensible de l'instinct au conscient, du désir à l'image qui l'accompagne par une transition insensible des besoins de l'organisme aux mouvements qu'ils commandent, qu'ils soient esquissés, réels ou symboliques.

Bref, l'image, née du besoin, des tendances, retourne au besoin et crée de nouvelles tendances, enrichissant ainsi sans limite, notre personnalité. Besoin engendrant d'autres besoins, souffrances vaincues, d'autres souffrances à vaincre, d'autres désirs, d'autres besoins, multipliant à l'infini nos moyens de souffrir, multipliant l'infini notre sensibilité originelle et notre délicatesse, jusqu'à l'épanouissement de la sensibilité religieuse, morale et esthétique: voilà, me semble-t-il, une définition assez large de la conscience, en germe déjà dans la représentation instinctive et réalisée par l'image.

Cependant il faut encore préciser plus la nature de ces images et surtout définir la réalité psychologique qui est la leur. Que sont-elles? des mouvements? Mais un mouvement, par exemple, n'est pas un fait de conscience. C'est un événement dans l'espace! Ce qu'il nous faut chercher, c'est la relation entre les images et le temps (47).

(47) Nous estimons, en particulier, que le temps est une image de l'esprit, sans réalité autre que celle de créer une série de causes et d'effets agissant

Il nous suffira pour cela de revenir à ce que nous disions au chapitre de la Perception. La perception, avons-nous dit, est une synthèse d'actes multiples, qui subsistent en nous à l'état de virtualité. Personne ne peut nier que tout acte est un commencement d'habitude et s'il est difficile d'expliquer la nature de cette persistance, il faut bien admettre que le propre d'un organisme vivant est de maintenir une certaine identité à travers le temps par la conservation des expériences passées. Cela est vrai pour tout corps vivant, qu'il s'agisse de mouvements instinctifs, voulus par la conscience de l'espèce, qu'il s'agisse d'images, préperceptions, de mots créés; la mémoire matérielle s'appelle l'habitude. La matière vivante n'est pas la manière inerte et intemporelle. Et nous avons marqué par un schéma assez simple cette permanence du passé en nous sous forme d'actes possibles, de solutions que notre corps est capable d'apporter en permanence, mouvements les plus variés dont nous avons signalé le rôle dans la fixation des images, mouvements des yeux, de la main, de tout le corps, mouvements symboliques du langage, de l'écriture, de la lecture, du dessin, etc. Et nous n'avions pas manqué d'insister sur la prodigieuse richesse de toutes ces réactions possibles.

Nous les avons indiquées sur le dessin par une série de directions limitées en fait, illimitée en droit. Les flèches représentent tout ce qui dort en nous à l'état de mouvements possibles et qui peut par les lois de l'association de la contingence ou de la ressemblance, se réaliser à nouveau et sortir de la virtualité des mouvements possibles du corps par l'attrait de l'émotion qui jaillit au contact de la réalité insuffisante.

De l'autre côté de cette masse qui symbolise le cerveau, ses ramifications et ses multiples voies de communications, nous avons figuré la multiplicité des données sensibles.

sur le présent, série arbitraire, variable, qui n'est complète que dans notre imagination, facile à satisfaire pour les raisons que l'on a vues. Si le temps ne se conçoit qu'en fonction de l'accident, notre définition des images lui convient, comme conviennent à la définition de la durée, les images pures, définitives et parfaites de BERGSON.

Cf. H. BERGSON, *La pensée et le mouvant*. Alcan, Paris.

Nous avons remarqué que les données de la sensibilité, en nombre infini à chaque instant de notre vie, présentaient, avec la multiplicité des réactions ce même caractère que leur masse restait, si l'on peut dire, insensible. Nous avons appelé cette multiplicité le chaos-primitif et, là encore, l'existence ne peut être conférée à l'un des éléments de cette multiple arrivée que par un acte singulier de choix et par un effort attentif de détacher une sensation du tout, par l'élection d'une seule expérience-image et de les relier toutes deux par l'effort d'adaptation qui est celui de l'attention.

Soyons plus précis encore. Nous avons dit d'autre part : la conscience, c'est l'impossibilité d'établir entre ces faits physiologiques, les données des sens et les réactions, une liaison constante. Avoir conscience, c'est noter l'indécision, l'hésitation qui naît de la multiplicité même des données sensibles et des réactions musculaires possibles. L'indétermination naît de la multiplicité des voies déterminées possibles entre lesquelles il faut choisir (48).

Et nous avons conclu que de cette inadaptation des solutions anciennes à des données toujours nouvelles en quelque manière naissait la conscience et l'image.

Bref, deux choses sont certaines. D'abord un effort d'adaptation qui se manifeste par la conservation, non pour le passé lui-même, mais pour l'avenir, des solutions passées, par la création des images-réflexes, des images complexes-mnémoniques, par la création d'une organisation dans ces images complexes et une hiérarchie qui est l'effort d'abstraction.

Cette nécessité qu'il ne faut pas perdre le passé et ne jamais se retrouver dans le même dénuement, devant la même éventualité est la caractéristique de la vie consciente et la concrétisation de l'instinct de conservation au service de qui sont de multiples moyens. D'un côté donc, la création d'un réseau de virtualité qui ne se sont gravées en nous que pour réapparaître au premier appel du besoin. De l'au-

(48) Cf. H. BERGSON, *M. et M.*, p. 18.

« Si notre hypothèse est fondée, cette perception apparaît au moment précis où un ébranlement reçu par la matière ne se prolonge pas en réaction nécessaire ».

tre côté, une autre certitude qui paraît en contradiction avec la précédente, mais que nous pourrions retrouver à l'origine même de la création des réflexes, l'acte volontaire et la création. C'est-à-dire la nécessité, à chaque instant de considérer le donné, non comme un élément connu, mais comme un problème confus, opaque, qu'il faut résoudre par l'analyse et par une prise de contact entre l'obscur et le schéma qui dans l'obscurité dessine une zone plus claire, celle que l'attention discerne lorsqu'elle projette dans cette obscurité le faisceau limineux d'un point de vue qui est la perception ou le souvenir. Il faut en somme agir sur le donné pour qu'il soit : cela implique à chaque instant l'adaptation d'un acte à une réalité qui répond à cet acte en général, mais lui échappe en particulier. La réalité n'est qu'au contact de cette permanence qui est en nous, et après l'effort d'accommodation de ce passé au présent.

Nous retrouvons donc ici ce que nous avons dit du concept. Tout acte esquissé, entre dans une catégorie générale, mais doit s'adapter à la réalité présente. (49). La conscience consiste en général à aller des concepts aux choses réelles par une adaptation du général au particulier dans une expérience nouvelle ; elle consiste aussi à aller du particulier au général dans la création même de ces concepts.

Bref, la conscience est à la fois invention et mémoire, c'est-à-dire, adaptation.

De ce contact entre deux réalités qui ne sont pas conscientes, l'esprit jaillit et avec lui l'image. L'image est expressément liée à l'hésitation et au heurt qui sépare les deux réalités sensibles et actives. L'image apparaît comme une relation (fait abstrait, spirituel, temporel) liant deux choses de nature différentes, mais d'essence identique puisque toutes deux sont des phénomènes corporels (excitation

(49) L'image peut donc, par évolution, passer de « l'individualité nettement perçue » à la « généralité pleinement conçue », du plan de la conscience-action au plan de la conscience-pensée. Evolution, mais non identité, car nous dirons, avec DELACROIX, *Le langage et la pensée*, 90, que l'adaptation motrice prépare l'idée, mais que l'idée ne se réduit pas à l'identité d'une action qui ignore tout d'elle-même et jusqu'à son origine. Elle est un devenir permanent lorsqu'elle correspond à une pensée réelle.

et réactions réflexes), liant deux choses, la sensation et la réaction, le donné et le réagi.

Or, cette relation ne saurait être définie comme une relations causale scientifique, déterminée puisqu'elle n'existe que parce qu'il y avait indétermination et présence de données multiples et de schémas multiples entre lesquels il n'y a pas de relation, c'est-à-dire, que le donné ne rappelle rien immédiatement qui soit déjà connu, mais qu'il demande l'application des cadres les plus adéquats à des éléments nouveaux.

L'image est donc une relation et à vrai dire elle apparaît à la conscience comme un désir de relation; la première



FIG. II

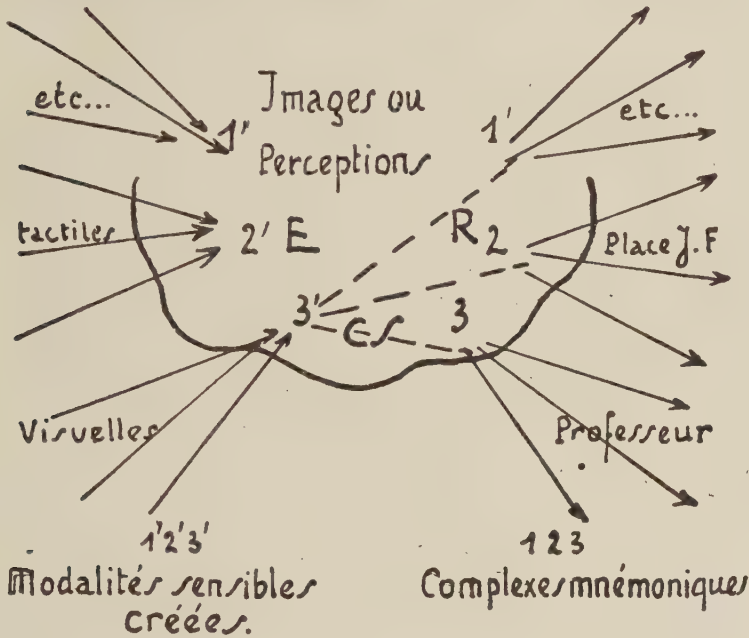
notion à lier à l'image qui en est inséparable, c'est la notion de tendance ou de désir qui en constitue le côté dynamique (50).

Une telle relation peut donc être réelle ou désirée ou conservée selon le moment précis où on le considère. On peut dire à la fois que l'image est un fait corporel, comme l'on peut dire qu'elle est un fait spirituel; le tout est de s'enten-

(50) Sur les « attitudes de conscience » (Bewusstseinslagen de MARBE); sur les formes de la pensée de BÜHLER; sur l'attitude mentale et l'intention de BINET, direction de la pensée, voir RIBOT, *Evolution des idées générales*, pour qui ces attitudes mentales sont « des modes de l'activité motrice ». Cf. BINET, vers la fin de sa vie (*Année Psych.*, XVII, 23, 24, 1914): une attitude mentale est une attitude physique: « C'est une préparation à l'acte, qui reste intérieure et qui nous est révélée par les sensations subjectives qui l'accompagnent ». Or il nous paraît possible de conserver la notion d'attitude mentale, d'intention « en somme de direction de la pensée » en rejoignant la notion d'orientation de l'association des images et de pressentiment des liaisons (images-complexes) et du sentiment de leur facilité ou de leur difficulté. (Ce qui permettrait de ramener parfois l'idée à un schéma moteur, parfois à un sentiment de relation, parfois à un schéma bergsonien).

dre et de chercher avec précision la variété des états qui sont ceux des images.

On peut appeler images ces réalités hors du temps que l'on appelle des souvenirs, à contre sens, car elles existent,



Cs = effort de prévision de l'acte R .
 = " d'interprétation de E .
 = IMAGE (souvenir ou prévision)

FIG. 12

d'une existence non consciente, non dans une sorte de sub-conscient, mais dans notre corps où elles représentent la permanence des réflexes, des complexes mnémoniques, les traces de nos expériences passées. Alors, elles sont une réalité hors du temps, de la nature des données sensibles, im-

médiates et sont des sortes de données immédiates elles-mêmes; elles constituent l'ensemble des matériaux de la réaction. Les images sont alors des faits inconscients-primitifs: C'est le souvenir non reconnu, mais qui subsiste en nous à l'état de trace. Il est donc corporel en tant que collectivité, que simultanéité présente, dans le système nerveux-moteur.

Comme les sensations, les images, elles, traduisent la nature profonde de la matière vivante. Dire que les images sont corporelles signifie qu'elles représentent tous les mouvements dont mon corps est capable, ce qui n'est pas une représentation claire, mais bien un schéma abstrait, simplement commode (51).

Mais, si prises dans leur ensemble, les images traduisent une réalité qui implique une mémoire du corps, prise dans son isolement, chaque image devient un fait de conscience. Mais alors, elle n'est plus l'acte lui-même, mais la préperception de l'acte élu (52), isolé, tiré, à titre d'essai, pour des raisons émotives et d'association, du chaos de toutes les réactions. Imaginer, c'est alors retrouver l'acte qui définit la sensation, lui donne l'existence que la sensation suggérerait parmi d'autres encore. L'image est ainsi la perception de la réaction et la suggestion de l'acte qui précède la perception. L'image est à la fois l'effort d'adaptation et de mémoire qui consiste à choisir dans toutes les relations possibles celle qui paraît la meilleure, mais alors ce n'est plus un fait primitif, une donnée immédiate, c'est un souvenir ou une création — souvenir reconnu, création voulue — C'est alors un fait singulier (53), qui dans le temps précède et suit un autre fait isolé, la sensation. L'image est un fait

(51) Sur la « vie des images ». Cf. DELACROIX, le langage et la pensée: « Le développement des images est plus complexe que ne l'avaient supposé les premiers observateurs. Au lieu d'une succession kaléidoscopique, on assiste souvent à une mise au point, à l'évolution ou à la dissolution progressive d'une même image, très semblable aux étapes de l'invention, à ces mouvements tentaculaires par lesquels une image cherche son complément, à l'extension et à la rétraction, par lesquelles elle se promène dans l'esprit ou se ramasse sur soi. On a parlé d'aubes ou de crépuscules d'images. La métaphore est ingénieuse: elle exprime un des aspects de cette vie mentale » (p. 387).

(52) Ou de ses effets kinesthériques, spatiaux ou organiques.

(53) Ou une succession de faits singuliers.

de conscience dans la mesure où elle marque la réussite dans cet essai d'enchaînement qui s'avérerait impossible dès l'abord et qui, après coup, paraît une relation déterminée, puisqu'aussi bien nous l'avons vu pour l'association l'état de conscience obscur est lié à l'état clair qui lui succède et qu'il a déterminé.

L'image n'est un fait de conscience que dans la mesure où nous lui donnons cet état (54), ou nous la ressuscitons par notre effort d'attention de sélection ou d'adaptation, de mémoire, d'invention, d'abstraction dont nous avons parlé plus haut (55).

Il n'y a pas d'image sans effort de création. Seule la rêverie qui est une suite d'images ébauchées, esquissées, est surtout une suite de motifs d'analyses qui passent rapidement, mais que la moindre analyse précise et arrête; ce qui donne l'impression qu'il s'agit là de faits indépendants de notre volonté, c'est que notre volonté ne s'exerce pas sur eux, qu'ils gardent leur fluidité émotive. Mais il va sans dire que cet effort peut être varié selon la nature du lien qui précède la liaison et l'établit; dans l'association, nous avons déjà noté la différence entre les associations libres, véritables créations, et les associations-habitudes; il faut un effort pour préciser la nature de l'association, pour reconnaître le souvenir et le créer, et légitimer l'association ou bien il faut analyser l'invention pour y trouver les analogies clairement perçues et non plus senties obscurément, alors que dans les associations stéréotypées nous retrouvons la nature même de l'habitude et l'essence du réflexe qui exclut l'effort de création et signifie l'adaptation parfaite du passé au présent (56).

(54) TAINÉ et danger de l'introspection qui cristallise le *mouvant*. In *Traité de Dumas*, I, p. 527.

BERGSON, *la pensée et le mouvant*, Alcan, Paris 1934, p. 179 et sqq.

(55) L'image, qui est cet effort, n'est donc pas en soi sa propre fin, mais un accident passager avec pour fin l'habitude. Elle naît pour disparaître. Liée au changement, elle ne saurait être un état stable, fixe, précis, mais une mobilité constante.

(56) Cf. In *Traité de Dumas*, I p. 513: « Le terme même d'image, outre la consécration qu'il tient d'un long usage, nous paraît l'expression commode d'un fait divers selon les individus, mais présent tous à quelque degré. »

Dire que l'image est une relation, ce n'est pas suffisant, il faut préciser de quelle nature est cette relation. Une relation est une liaison entre deux termes, il n'y a point à se demander si elle est de nature différente des deux termes et, si par exemple, elle est par elle-même : un lien sans ses éléments reliés, n'a aucune signification. Cela pourrait tout au plus être la définition des tendances (57). De plus, un lien qui ne peut être indépendant des termes qu'il relie, cela pourrait impliquer une sorte de déterminisme. Or, les images sont des relations telles que cette liaison peut être, sans avoir été déterminée, Autrement dit, les images peuvent être soit, après coup, considérées comme des relations fixes, habitudes ; soit comme des relations libres non encore établies qui marquent la limite de l'invention dans les cadres du souvenir général qu'il faut adapter au présent particulier. Ce qui permet d'admettre à la fois la causalité, puisqu'un acte libre est le commencement d'un réflexe et la liberté, puisqu'il s'agit d'une indétermination dans le choix des éléments à venir.

Ainsi on peut à la fois dire que les images sont des relations libres ou déterminées et même qu'elles sont des relations créées librement afin d'établir une relation définitivement acquise. Cela implique la réalité de l'invention et de la mémoire avec pour fin le mécanisme et le déterminé. Ce qui nous permet de passer à l'organisation des images en complexes-images ; car cette coexistence possible de la liberté et du déterminisme est due à la pénétration du

(57) On peut admettre en fait la terminologie de l'Ecole de Binet et de Würzburg et les notions de sentiments intellectuels, d'attitude mentale, d'intention, mais il faut noter que cette école distingue les sentiments de relation et les sentiments de tendance de l'image, comme les notes d'une mélodie du mouvement de cette mélodie. Pour nous, nous ne saurions distinguer l'image dynamique de cette notion de rapport et du sentiment de tendance. Pour nous l'image reste une attitude de pensée, un sentiment, une liaison en tant qu'elle est un fait vivant, pensé réellement. Pour cela, au lieu de reprendre la définition statique de l'image de TAINÉ, comme le fait BINET, nous l'avons intégré au dynamisme même de l'esprit.

Cf. Sur la psychologie de l'école de Binet et de Würzburg, A. BURLOND, *La pensée conceptuelle*, Paris, Alcan, 1927. Sur l'hétérogénéité de l'image et de la relation, cf. p. 31 : « Mais la sensation est de l'ordre de l'image et l'image est hétérogène à la relation. »

hasard dans la complexité des déterminismes (58). Nous avons vu que chaque habitude-image se coagule et forme avec ses semblables ou ses contemporaines des systèmes réseaux et que chaque schéma du groupe d'actions symbolisé est lié si délicatement avec tant d'expériences possibles qu'il n'est jamais certain que telle image se présentera plutôt que telle autre. Nous avons noté assez soigneusement cette fragilité des liens entre le concept et les images et l'indétermination qui préside au développement du schéma en ses images et parties.

La pensée est donc une chose qui se crée à chaque instant. La conscience est une relation entre deux moments du temps, qu'elle crée elle-même, une relation qui implique un lien et une indétermination, à la fois souplesse et mécanisme rigide (59). La création consciente apparaît après coup, comme déterminable par le passé et, à vrai dire, elle l'est, en ce sens qu'elle est elle-même ce lien et qu'il est une création.

Le déterminisme impliquerait une connaissance antérieure de la liaison ; mais cela est, dans le cas de l'invention, impossible, puisque l'invention consiste à recréer un lien ou en découvrir un ancien applicable au cas présent.

Nous concluons donc en disant que l'image est une relation, qui n'est pas sans rapports avec les faits physiologi-

(58) Cf. H. BERGSON, *M. et M.*, p. 63-64 et tout le 1^{er} chapitre : « Notre perception nous livre de l'univers une série de tableaux pittoresques, mais discontinus : de notre perception actuelle nous ne saurions déduire les perceptions ultérieures, parce qu'il n'y a rien, dans un ensemble de qualités sensibles, qui laisse prévoir les qualités nouvelles en lesquelles elles se transformeront. Au contraire la matière, telle que le réalisme la pose d'ordinaire, évolue de façon qu'on puisse passer d'un moment au moment suivant par voie de déduction mathématique. »

(59) A rapprocher de H. BERGSON, *M. et M.*, p. 19 : « La perception dispose de l'espace dans l'exacte proportion où l'action dispose du temps. » Mais nous croyons que le temps ou la durée est une représentation de l'esprit. Ce temps, lieu « géométrique » des accidents du corps ne nous paraît exister que par la mesure même de l'instant psychologique, gonflé du passé qui y revit et de l'avenir qui se prépare. Notre vie est une permanence qui se maintient à travers les péripéties de la réalité. Elle demeure au prix d'efforts incessants. Elle est le réel, ils sont le relatif. L'image pure est du même domaine que celui de la durée en soi, de la métaphysique. Cf. H. BERGSON, *La pensée et le Mouvant*, p. 201, IV.

ques qu'elle relie, qui ne saurait se passer d'eux, mais une relation qui ne se réduit pas à ses termes (60).

Nous n'acceptons donc ni les conceptions atomistes de Taine, ni la conception atomiste des images qui est celle que conservent Binet et l'école de Wurzbourz pour la combattre. Nous nous proposons d'examiner dans une thèse qui sera, à la lettre le complément de celle-ci, l'opposition entre la représentation sensible de Taine et la spiritualité dynamique de Binet.

(60) Cf. H. BERGSON, *Energie Spirituelle*, p. 39. Mais une telle formule paraît devoir s'adapter aussi bien à la mémoire-concentration et à la mémoire-contraction, c'est-à-dire qu'elle montre la possibilité de passer de la seconde à la première, elle permet aussi bien d'unifier la notion de Mémoire, comme ne nous paraît pas le faire la distinction entre M.-pure et M.-habitude. La Mémoire corporelle nous paraît aussi essentielle que la Mémoire-idée, constituant la base de tout édifice mnémonique, elle permet de passer de la matière vivante à la matière intelligente.

Cf., au contraire H. BERGSON, *M. et M.*, p. 73 et sqq : « on passe par degré insensibles (?) des souvenirs disposés le long du temps aux mouvements qui en dessinent l'action naissante ou possible dans l'espace. » Il ne s'agit cependant que d'une opposition partielle à la thèse de M. BERGSON, comme on le voit et le verra encore plus loin.

CONCLUSIONS

I. — MÉTAPHYSIQUE

Ainsi la réalité des images permet de saisir la nature profonde de l'esprit: l'esprit n'est pas un absolu, il est un relatif. La conscience de l'homme est comme toute conscience vivante le produit d'une énergie spirituelle coextensible à toute la matière vivante.

La mémoire du corps est un fait qu'un matérialiste ne saurait expliquer à l'aide des seuls principes de la physique et de la chimie appliqués à l'étude de la matière inerte. La mémoire de l'esprit, c'est simplement la possibilité d'utiliser tous les moyens que présente notre organisme pour s'adapter à un milieu changeant et même découvrir les lois de ce changement pour le réduire à l'immuabilité légale et le prévoir. Nous avons déjà dit que la science était la plus somptueuse tentative d'organisation par notre organisme. Et cela signifie tout simplement qu'il faut s'incliner devant certains postulats qui seront ceux de la psychologie ou de la biologie. La matière vivante est spirituelle dans la mesure où il faut admettre qu'elle implique une identité à travers le temps, une permanence désirée, une volonté d'assurer l'ordre nécessaire aux relations normales physico-chimiques du corps, un désir de lutte et d'adaptation. Tout cela se traduit par le maintien en nous de quelque chose du passé, instinct ou réflexe, où nous pouvons à chaque instant puiser librement, puisqu'il faut choisir lorsqu'il y a une multiplicité.

Aussi pensons-nous n'avoir pas exagéré la portée de notre thèse en disant que la définition des images nous permettrait de rejeter la causalité des matérialistes et de ne pas accepter la notion spiritualiste de substances.

Et, en effet, si nous avons raison, la conscience ne jaillissant qu'entre deux événements du corps, le phénomène sensible et le phénomène actif, il nous apparaît impossible de séparer la conscience du corps, puisque nous avons dit qu'il n'était pas possible de séparer le lien des éléments reliés. Cela signifie qu'il faut renoncer à la croyance à l'existence de faits purement spirituels, à l'idée d'un monde où ces faits préexisteraient, d'un subconscient intellectuel. Il n'y a pas de fait spirituel, il y a des faits corporels qui impliquent l'existence d'une fonction créatrice, elle est antérieure à l'esprit humain, puisque extensible à tout ce qui vit.

Et nous l'avons dit, il faut choisir entre l'Esprit et la Vie. Les deux faits impliquent deux métaphysiques différents ; et des difficultés insolubles pour la première et, pour la seconde, l'acceptation du postulat de la nature de l'Élan Vital. Cette solution ne fait d'ailleurs qu'éloigner le problème de la dualité de l'esprit et de la matière. Nous n'avons pas ici à examiner la valeur d'une telle hypothèse, mais à constater que notre thèse y conduit, et qu'elle est commode.

II. — UNITÉ DE LA CONSCIENCE

C'est, enfin et surtout, sur ce dernier terme de commodité que nous porterons notre attention.

Un des avantages les plus incontestables de cet essai et de la définition des images telle que nous l'avons envisagée, est de nous donner véritablement de l'esprit une définition unique et pourtant de laisser subsister la diversité de ses moyens. La fonction imagination définit parfaitement l'esprit et permet d'en saisir la nature profonde mieux, pensons-nous, que ne le feraient des essais, peut-être plus détaillées sur chacune des facultés de l'esprit, mais incapables de donner jamais l'impression qu'il s'agit du même esprit et de la même réalité à travers les diverses facultés pratiques qui restent à mi-chemin de leur effort de synthèse qui ne sont, somme toute, elles-mêmes, que des commodités de point de vue.

Il faut en général arriver aux problèmes métaphysiques pour voir poser celui de l'unité de l'esprit. Les images nous montrent deux choses, des résultats divers, objets de facultés diverses et un processus plus profond qui est toujours identique et se ramène à celui que nous avons trouvé dans la perception, dans la mémoire, dans la création et qui est le suivant :

Perception

Donnée insuffisante, inorganisée,	Association —————→	Complexe suffisant, organisé.
--------------------------------------	-----------------------	----------------------------------

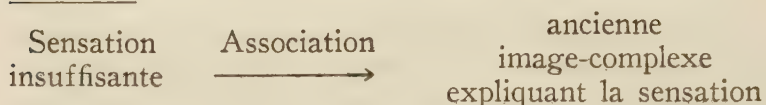
Ce que nous pouvons traduire ainsi pour la perception. A des données obscures que nous cherchons à éclairer parce qu'elles nous paraissent obscures, succèdent des schémas qui isolent et découpent dans la réalité des points précis, clairs, partiels. Ce qui fait qu'il est possible de parler de l'identité de l'image et de la perception. Car la perception ne serait pas sans l'image qui est ce que l'esprit ajoute aux données pour qu'elles soient autre chose que données. Nous avons d'ailleurs maintes fois insisté sur ce fait et affirmé que la perception était une forme de l'abstraction, et comme une synthèse de tous les mouvements possibles groupés autour de la notion d'objet. Si cette identité nous échappe habituellement et il faut remarquer que la distinction ordinaire des deux facultés Perception et Imagination n'est pas faite pour nous forcer à la considérer, si cette identité nous paraît heurter nos habitudes, c'est parce qu'il y a ici une inversion analogue à celles que nous avons déjà signalées. C'est une question de direction de l'esprit, que Perception et Imagination, question de changement de perspective et, pour tout dire, d'inversion d'intérêt ; dans la Perception l'intérêt se porte sur le précédent et non sur le conséquent qui en réalité lui donne l'être et le juge, comme nous l'avons vu pour la transposition du qualitatif en quantitatif, pour la croyance à la réalité du monde extérieur alors que nous devrions ne saisir directement que nos réactions, donc nos images. Ce que l'on appelle jugement d'extériorité et qui

est comme la marque de nos sensations, n'est qu'une organisation supérieure de l'esprit commode, sinon réelle.

L'imagination, au contraire, porte l'accent sur le conséquent, non sur la sensation qui provoque l'apparition du souvenir ou nécessite l'invention; l'intérêt ici ne se porte pas sur l'univers extérieur, mais sur notre propre univers, celui de la conscience, celui qui n'était qu'un moyen dans la perception et qui devient ici une fin en soi, toute chose ne pouvant dans l'imagination provenir que de lui.

Ce qui fait que le souvenir peut se schématiser ainsi :

Souvenir



L'intérêt se porte sur l'image, la conscience quitte la sensation pour porter l'intérêt sur le souvenir qui devient le but poursuivi, la sensation obscure initiale n'étant pas intéressante en elle-même, mais en tant que liée à quelque chose de complexe qui la dépasse. L'accent est alors mis sur la reproduction, parce que l'intérêt se porte sur les traces conservées auxquelles la sensation était liée soit par coexistence, soit par ressemblance.

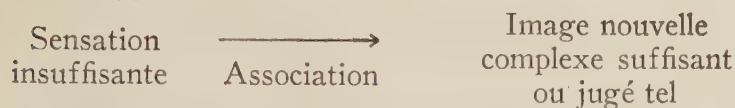
Enfin dans le cas de l'invention, l'accent et l'intérêt se portent sur la difficulté à vaincre et, par conséquent, la direction de l'esprit est normalement celle de l'avenir imaginaire où le problème présent sera résolu (1). La donnée

(1) Nous admettons aussi que ce que nous appelons ici « Association » puisse n'être qu'une prescience d'association, une intention, « une conscience de rapport », un acte purement formel » qui ne comprend aucun substrat sensible et qui est seulement la conscience d'un ordre, d'un arrangement, d'un système de liaison ». Nous doutons que cela soit de la « pensée condensée » comme le fait BURLOND, oc. p. 22, qui cite BÜHLER : *Ueber Gedanken Archiv. f. die ges. Psych.*, 1907, t. IX.

Nous admettons aussi qu'il y ait des états d'âme, « attitudes spéciales de la conscience (qui) nous avertissent que nous sommes dans la bonne voie ou que nous errons, qu'un jugement est absurde ou sensé », bref conscience de rapports dont les termes restent indéterminés ou inexistants. Nous préférons le terme de sentiments intellectuels pour de telles attitudes de la conscience à celui de pensée (sans images). BURLOND, p. 21.

immédiate insuffisante ne sera qu'un point de départ, l'esprit cherchant l'image, qui pourra résoudre la question :

Invention



Ce qui revient à dire que le problème résolu, l'esprit aura tendance à oublier le passé : le point de départ et toutes les solutions négatives, tout le travail effectué, pour ne plus considérer que le résultat et la réussite cherchée.

Ainsi l'image traduit la réalité consciente ; elle est partout et non pas un fait à opposer à la sensation puisqu'elle est l'essence de la perception. Elle marque par sa pleine existence l'étape de l'Esprit, infime au départ, très proche de l'instinct, immense au niveau de la conscience du civilisé, et du savant ; faible lueur au début, hésitation infime entre deux déterminismes, l'image ouvre la voie triomphale de la libération, de l'adaptation, de la souplesse et de la vie.

Commencement de liberté au contact des données sensibles, elle multiplie à l'infini sa richesse, par l'organisation des complexes, par la hiérarchie des concepts, par l'épanouissement d'un organisme riche et d'un esprit qui a conscience de toute cette multiple splendeur par les images.

VU ET APPROUVÉ :
Nancy, le 6 Juillet 1938.

Le Doyen,
J. LAURENT.

VU ET PERMIS D'IMPRIMER :
Nancy, le 9 Juillet 1938.
Le Recteur de l'Académie,
Président du Conseil de l'Université,
BRUNTZ.

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE PREMIER. — <i>Perception et imagination</i>	9
I. — Sensations	9
II. — Le temps et l'espace.....	35
III. — Quantité et qualité.....	50
IV. — La Conscience	59
CHAPITRE II. — <i>Unité de la psychologie par l'image</i>	83
I. — Le Rêve	86
II. — Les Souvenirs	101
III. — L'Invention	139
IV. — L'Association	147
CHAPITRE III. — <i>Les images</i>	163
1° Notion générale - Image - Abstraction.....	171
2° Image - Perception (Eidétiques).....	182
CONCLUSIONS	217
I. — Métaphysique	217
II. — Unité de la conscience	218
